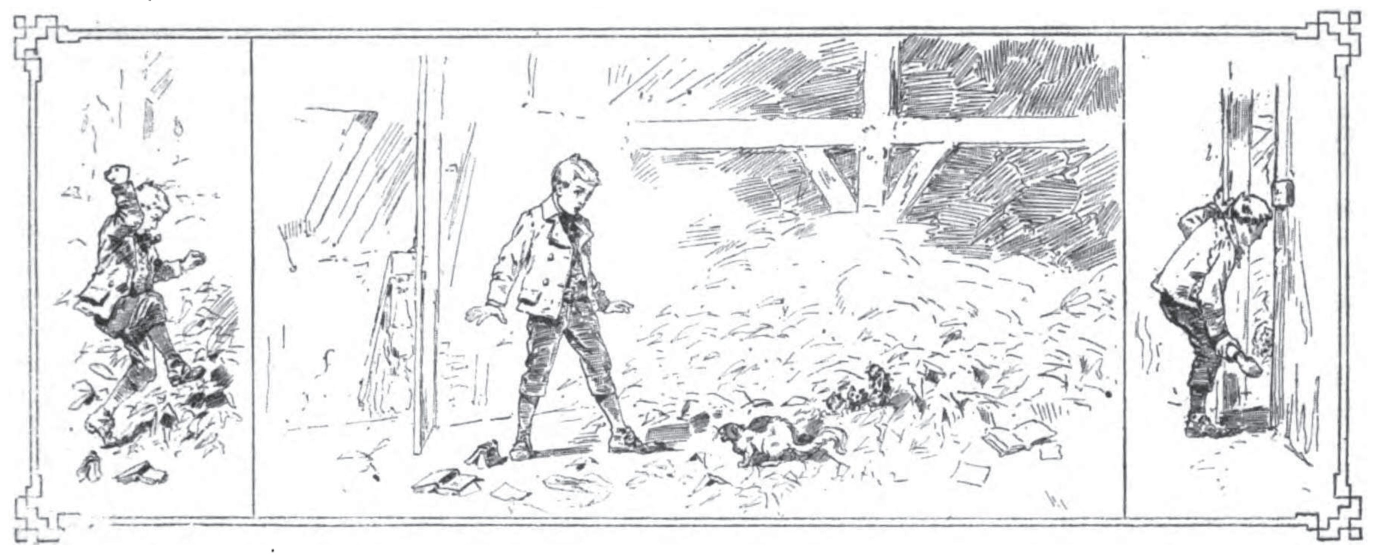
LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Muguette se tenait à quelques pas de moi. (P. 2, col. 1.)

GRAND-PÈRE

I

Un accès de colère et une situation embarrassante.

Profite-t-on de l'expérience des autres ? Assurément l'on en profite, personne n'a jamais songé à le nier sérieusement. Mais dans quelle mesure en profite-t-on ? Cela dépend de *on*, et cela dépend des *autres*.

On, en ce temps-là, qui se perd dans un lointain bien vague, c'était moi ; les *autres*, c'étaient les personnes qui, d'ordinaire, entourent un enfant : les parents, les maîtres, les amis. Je n'avais plus alors ni mon père ni ma mère, et je les avais perdus étant trop jeune pour en avoir conservé aucun souvenir personnel. En fait de parents, il me restait mon grand-père qui m'avait recueilli à la mort de mes parents, et qui m'aimait absolument comme si j'en avais été digne. En fait de maîtres, je retrouve dans mon souvenir la vieille demoiselle Brancart, qui m'a appris à grand'peine mon alphabet, et m'a un peu débrouillé les horribles mystères des mots de trois syllabes. J'y retrouve le vieux père Barré, le maître d'école du village, qui se fâchait tout rouge quand on ne savait pas la grammaire, et qu'on s'embrouillait dans la table de multiplication.

Je retrouve enfin les camarades de mon âge.

Au fait, quel âge pouvais-je bien avoir dans ce temps-là ? Le bon grand-père, qui pourrait me le dire, est allé rejoindre mon père et ma mère dans le repos du Seigneur. Mlle Brancart, le père Barré, les amis de la famille, tout a disparu. Quant à mes camarades, ils se sont dispersés à tous les coins de l'horizon. J'en suis donc réduit aux conjectures.

J'avais l'âge que l'on a quand on se figure encore naïvement que les choses ont toujours été dans l'état où on les voit présentement ; quand on n'a aucune idée des changements que le temps produit en silence dans le petit monde qui nous entoure ; quand on croit, par exemple, que le grand-père a toujours été ce qu'il est, un grand-père, et que l'on sera toujours ce que l'on est soi-même, un petit garçon.

Un jour donc, à l'époque où j'avais cet âge, si difficile à déterminer, je revins de l'école en me faufilant le long des haies, en frappant du talon, comme je faisais d'habitude quand j'étais en colère, en jetant sur tous les objets des regards sombres et vindicatifs. Par moments, je me mordais les lèvres, par moments je pleurais de rage. Ma colère redoublait quand j'apercevais que les larmes me coulaient sur les joues ; des larmes brûlantes, amères, de vilaines larmes enfin.

Je fis le tour par la ruelle des Aubiers pour entrer par la petite porte du jardin, afin d'éviter mon grand-père. Mon grand-père, à cette heure-là, m'attendait toujours, assis sur le banc de bois, devant la porte de la rue. J'enfilai, comme un voleur, l'allée qui suit le mur, entre deux bordures de romarin ; je grimpai l'escalier à la dérobée, comme un chat qui vient de faire un mauvais coup, et, au lieu d'entrer dans la chambre du premier, pour y déposer mes livres et étudier ma leçon du lendemain, je montai tout d'une haleine jusqu'au grenier, sans presque savoir ce que je faisais.

Arrivé au grenier, je poussai la porte entre-bâillée, je jetai mes livres à la volée pour m'en débarrasser, et je me précipitai avec fureur, tout de mon long, sur un gros tas de paille de maïs.

J'éprouvais le besoin, un besoin violent et irrésistible de ne plus remuer, de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre. C'est pourquoi, étendu à plat ventre, j'enfouis profondément ma figure dans la paille de maïs.

Malheureusement, les grandes feuilles sèches du maïs, au moindre mouvement que je faisais, et même quand je me tenais complètement immobile, me chatouillaient le cou, les oreilles et les coins de la bouche. Je me figurai qu'elles le faisaient exprès, qu'elles y prenaient un malin et cruel plaisir. Irrité de cette nouvelle persécution, je me relevai brusquement. A coups de pieds et à coups de poings je tombai sur la paille de maïs, et je la fis voler dans toutes les directions. Je trouvais une sorte de contentement sauvage à me venger enfin sur quelque chose ; et tout le monceau de paille y aurait passé si ma fureur ne se fût transformée d'un seul coup en une horrible terreur.

Je savais bien que Muguette, notre grande chatte rousse, avait installé sa petite famille dans un coin du grenier ; mais je l'avais oublié, étant hors de moi. Muguette, irritée, se tenait debout à quelques pas de moi, dans l'attitude où les images des livres représentent les tigres qui vont s'élancer sur leur proie. Ses yeux, démesurément dilatés, étaient d'un vert clair et lumineux, traversé par moments de lueurs troubles et jaunâtres. C'est à peine si je pouvais la reconnaître, tant elle était devenue hideuse ; elle avait les oreilles rabattues sur le crâne, et tous les poils hérissés. Je devins très pâle, mon cœur fut serré par une angoisse douloureuse ; à tout petits pas, sans quitter Muguette du regard, je regagnai instinctivement la porte que j'avais laissée entre-bâillée.

Dès que j'en eus franchi le seuil, toujours à reculons, un frisson terrible me parcourut tout le corps, lorsque je songeai à l'effroyable péril auquel je venais d'échapper. D'une main tremblante, pendant que mon cœur bondissait dans ma poitrine, je saisis le battant de la porte, et je le tirai sur moi. Alors seulement je poussai un gros soupir, et sans lâcher le battant de la porte, que je serrais de la main droite, j'essuyai avec le revers de ma main gauche la sueur froide qui m'inondait le front. Je ne sais quelle curiosité me prit tout d'un coup : j'entre-bâillai la porte et je risquai, dans l'entre-bâillement, le quart de mon œil droit. Muguette, toujours dans la même attitude, semblait n'attendre que le moment de s'élancer.

Ma terreur cependant s'était calmée, l'esprit de violence et de vengeance s'était réveillé dans mon cœur ; machinalement je regardai autour de moi, cherchant quelque chose. Mais il n'y avait sur le palier aucun objet dont je pusse faire un projectile pour punir Muguette, et me venger de l'horrible peur qu'elle m'avait faite.

Je trépignais donc d'impatience et de désappointement, lorsque tout à coup il me vint une idée. Je me baissai vivement, et je retirai un de mes souliers ; ensuite, entr'ouvrant de nouveau brusquement la porte, je jetai mon soulier dans la direction de Muguette. Elle fit un bond énorme, je n'eus que le temps de tirer violemment la porte à moi.

Il y eut alors sur le bois, de l'autre côté de la porte, un petit bruit que je comparerais volontiers à celui que produirait une pluie d'épingles. Je supposai que ce devait être le bruit des griffes de Muguette contre la porte. J'appliquai mon œil contre la grande fente du milieu ; mais je ne vis rien qu'une poussière d'or qui tourbillonnait dans un rayon de soleil venu de la lucarne. J'approchai alors ma bouche de la fente, et je dis, en faisant une grosse voix : « Méchante ! ça t'apprendra ! »

Muguette ne me répondit rien ; elle ne donna pas non plus le moindre signe de vie, quand je frappai la porte de mon poing fermé, pour l'exciter à recommencer son bruit d'épingles.

A la fin, je me fatiguai d'attendre son bon plaisir, et je me décidai à redescendre. Mais je songeai tout à coup que je laissais derrière moi des otages : mes livres d'abord, et ensuite mon soulier. Je me serais facilement consolé d'abandonner mes livres à la vengeance de Muguette, mais mon soulier !

Pour rien au monde je n'aurais voulu aller le redemander à Muguette, et, d'un autre côté, comment redescendre avec un pied chaussé et l'autre nu ? Quelles explications donner à mon grand-père et à la vieille Brigitte ?

Ne sachant que résoudre, je me laissai tomber sur une vieille malle qui se trouvait sur le palier, et je me mis à réfléchir, tantôt regardant mes deux pieds d'un air piteux, tantôt arrachant les crins de la peau de sanglier dont la vieille malle était recouverte. Plus je réfléchissais, et plus mon embarras croissait. Le silence, la demi-obscurité du palier calmaient peu à peu la violence de mon irritation ; mais mon embarras augmentait de seconde en seconde. A la fin, ne sachant que faire ni que devenir, j'eus recours à la ressource ordinaire des petits garçons embarrassés : je me mis à pleurer silencieusement.

Brigitte allait et venait dans la maison ; chaque fois qu'elle passait au pied de l'escalier, je me disais : « Pour sûr elle va m'appeler ! » J'avais commencé par le craindre ; mais à mesure que le temps s'écoulait, j'en étais venu à le désirer. Si elle m'appelait, je descendrais ; elle serait surprise de voir que j'avais un pied nu, elle me ferait des questions, je lui répondrais, et mon affaire se trouverait expliquée tout naturellement. Ce n'était pas une solution bien héroïque, mais enfin c'était une solution. J'avais mis dans ma tête de ne pas aller au-devant des explications, embarrassé de savoir par quel bout commencer. J'avais honte de descendre tout platement et de dire : « J'ai laissé un de mes souliers là-haut ; je n'ose pas aller le chercher parce que Muguette est en colère ; Muguette est en colère pour telles et telles raisons ! »

A la fin, mon grand-père ouvrit une porte et dit à Brigitte : « Ou donc est mon petit homme ? »

Son « petit homme », pendant ce temps-là, aurait bien voulu être au fond d'un puits, ce qui ne l'empêchait pas de retenir son haleine et de tendre l'oreille par-dessus la balustrade de chêne.

Brigitte répondit : « Il doit être dans la chambre d'en haut, je l'ai vu monter, et je crois qu'il n'est pas redescendu.

— Pauvre petit ! dit mon grand-père, il étudie sa leçon pour demain matin. Les enfants travaillent aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois. C'est le temps qui veut cela ! »

Je l'entendis alors qui montait lentement l'escalier, en reprenant haleine presque à chaque marche, et il marmottait entre ses dents : « Ce pauvre petit ! ce pauvre petit ! »

« Mignon, » dit-il, en ouvrant la porte de la chambre où j'étais censé pâlir sur mes livres ; et il reprit aussitôt : « Tiens ! il n'y est pas ; il sera allé faire un petit tour avec des camarades. Les enfants se plaisent entre eux. Sans comparaison, c'est comme les petits chiens qui sont si gais quand ils se roulent à trois ou quatre. » Brigitte lui dit d'en bas : « Il est peut-être au grenier.

— Es-tu là-haut, mon petit ? cria-t-il de sa voix tremblante, dans la cage de l'escalier.

— Oui, grand-père, répondis-je, je suis là-haut.

— Qu'est-ce que tu fais donc, mon mignon ? on ne t'entend pas remuer ; tu es tranquille comme une petite souris.

— Je ne fais rien, grand-père, répondis-je d'une voix mal assurée.

— Descends m'embrasser, mon poulet, descends, mon petit. Je t'ai guetté sur la porte de la rue, et j'ai fini par penser que tu étais rentré par la ruelle. Bonté divine ! qu'est-ce que ça veut dire ? »

Comme je descendais les marches, une à une, en rechignant, il venait sans doute de découvrir que je n'avais qu'un soulier. Du moins c'est ce que je crus tout d'abord.

Comme c'était la chose qui me préoccupait le plus en ce moment, je supposai que son exclamation lui avait été arrachée par la vue de cet étrange phénomène.

« Grand-père, lui dis-je précipitamment, ce n'est pas moi, c'est Muguette. »

Si j'avais été plus clairvoyant ou moins préoccupé, j'aurais remarqué tout de suite que ses regards étaient fixés, avec une expression d'angoisse et d'inquiétude, non pas sur mes pieds, mais sur ma figure.

Pauvre grand-père ! Connaissant mon caractère ombrageux et défiant, il ne me demanda pas tout de suite, quoiqu'il en eût grande envie, pourquoi ma figure était pâle et bouleversée. Il me répondit, en riant doucement : « Ah ! la scélérate de Muguette, elle n'en fait jamais d'autres ; mais nous lui dirons bien son fait, oui, nous lui dirons son fait. Bonté divine ! qu'est-ce que c'est encore ? »

Il venait seulement de découvrir que je n'avais qu'un soulier.

« C'est Muguette, je te l'ai déjà dit, m'écriai-je d'un ton de mauvaise humeur.

— C'est pourtant vrai qu'il me l'a déjà dit, le pauvre petit homme ! reprit-il avec la même douceur. Descends toujours, mon mignon, descends embrasser ton grand-père. »



Je m'assis sur le plancher. (P. 7, col. 2.)

Comme je descendais à contre-cœur, il se mit à fredonner, d'une voix un peu chevrotante, une vieille chanson dont je ne me rappelle plus bien les paroles. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a deux personnages en scène, dont l'un dit à l'autre :

Beau grenadier, d'où reviens-tu,
Un pied chaussé, et l'autre nu ?

En présence d'une bonne humeur si inaltérable, j'eus un peu honte de ma maussaderie, et j'embrassai mon grand-père sans trop me faire prier. Néanmoins, par habitude, je me tenais toujours sur la défensive, tout prêt à éclater en récriminations contre tout le monde, et contre lui-même, à la première question qu'il m'adresserait au sujet de ma passe d'armes avec Muguette.

Mais, justement, il ne me fit aucune question ; car s'il était très bon et très indulgent, mon cher grand-père, il était en même temps très avisé. Il était de ceux qui savent quand il faut parler, et quand il faut se taire.

Il me poussa doucement dans la chambre du premier, me fit asseoir sur une chaise, et avança un tabouret sous mon pied déchaussé.

« Là, dit-il, voilà qui va bien ; ne bouge pas, mon petit homme, et surtout ne pose pas ton pied sur le carreau ; tu pourrais attraper froid et t'enrhumer. Dis-moi où est ton soulier, que j'aille le chercher.

— Oh ! grand-père, n'y va pas, lui dis-je avec véhémence, n'y va pas ! Muguette t'arracherait les yeux, elle est dans une fureur !...

— Les chattes qui ont des petits chats sont souvent en fureur, dit-il avec bonhomie, mais cela ne dure pas. Je suis sûr que Muguette est déjà redevenue une personne raisonnable. »

Je le pris par le revers de sa houppelande pour l'empêcher d'aller affronter les griffes de Muguette.

« Grand-père, n'y va pas ! » lui dis-je avec effroi. Tout pénétré de l'idée du danger auquel il voulait s'exposer, j'oubliai ma mauvaise humeur, mes griefs contre l'humanité, ma résolution formelle de bouder quand même, mon orgueil intraitable, enfin tout ce qui faisait de moi, en l'état ordinaire, un petit garçon si désagréable et si difficile à manier.

J'entrai sans m'en apercevoir dans la voie des aveux. Je lui dis que si Muguette était en fureur, c'est parce que j'avais dérangé ses petits ; j'avais dérangé ses petits parce que j'étais en colère ; j'étais en colère parce que tout le monde s'était mis après moi : le père Barré avait été injuste ; Joubert m'avait appelé, *criquet* Thouin m'avait donné un coup de règle sur le nez, et Camus m'avait tiré les oreilles.

Voyant que la grande crise était venue et que je pleurais avec des sanglots convulsifs, mon grand-père me prit sur ses genoux, et me serra contre lui. Se penchant à mon oreille, il me disait des paroles si douces qu'une mère n'en aurait pu trouver de plus douces et de plus caressantes.

Connaissant son petit garçon sur le bout du doigt, il ne lui demanda pas si vraiment le maître avait été si injuste que cela ; si Joubert l'avait appelé *criquet*, de but en blanc, sans provocation ; si Thouin avait réellement donné ou simplement rendu le fameux coup de règle ; si enfin Camus avait allongé indûment les oreilles d'un innocent, ou simplement puni un petit vaurien toujours prêt à taquiner et à provoquer ses camarades.

Ne trouvant rien où se prendre, l'entêtement du petit mulet se tourna en attendrissement. A mesure que le petit garçon pleurait dans les bras de son grand-père, l'esprit de révolte s'éteignait en lui, et la grande amertume de son cœur s'en allait avec ses larmes.

Dans un coin de sa conscience un rayon de vérité pénétrait, venant je ne sais d'où, comme un rayon de soleil dans un grenier obscur, et, sans que le grand-père eût dit un seul mot, ce rayon de vérité montrait au petit garçon le visage de ses prétendus ennemis sous un jour beaucoup moins odieux.

Néanmoins, pour rien au monde ce petit garçon n'aurait consenti à avouer tout haut ce qu'il pensait tout bas. Il était fait comme cela, le pauvre petit garçon, et bien d'autres, hélas ! sont faits absolument comme lui.

Si quelqu'un (même ce grand-père qui le tenait dans ses bras et sur ses genoux) se fût avisé de lui dire : « Voyons, mon cher enfant, réfléchis bien, et vois toi-même si tu n'auras pas quelques torts à te reprocher, » le cher enfant aurait frappé du pied, ses yeux auraient étincelé de colère ; il aurait dit : « Non, non, non ! » et comme il aurait senti malgré cela qu'il était dans son tort, le second état de ce petit enfant aurait été pire que le premier.

Quand le grand-père s'aperçut que le petit garçon avait pleuré le plus amer de sa rancune, il lui dit tout bas que Muguette était certainement calmée, et qu'il allait monter à la recherche du soulier.

« Mes livres sont aussi là-haut ! » lui dit le petit garçon, tout bas, à l'oreille.

En ce moment, Brigitte nous appela du bas de l'escalier, sous prétexte qu'elle allait servir le souper.

« Nous descendons dans cinq minutes, » répondit mon grand-père. Et tout en répondant avec un son de voix qui ne laissait rien deviner, il me regardait en souriant et m'adressait des signes de tête, comme pour me dire : « Sois tranquille, c'est entre nous, elle n'en saura rien. »

Oh ! quel cher grand-père !

Dans un accès de reconnaissance, je l'embrassai sur les deux joues, et je lui dis tout bas : « Grand-père, veux-tu me laisser monter avec toi ? »

Il regarda mon pied nu, hésita un instant, et finit par dire gaiement : « C'est cela, montons ensemble. »

II

Ce que c'est qu'un grand-père.

Mon grand-père m'avait pris la main, et je me trouvais du côté de la rampe de l'escalier. Nous montions lentement : moi, parce que je n'étais pas trop rassuré ; grand-père, parce qu'il était vieux.

Bien des fois, avant cette mémorable journée, nous étions montés au grenier ensemble ; mais comme j'étais toujours préoccupé d'autre chose, et que mes yeux ne s'étaient pas encore ouverts à la lumière, je n'avais jamais remarqué que grand-père pliait les épaules, et qu'il avait le pas lourd et les jambes raides. Cette fois-là, je ne sais pas pourquoi je le remarquai, et aussitôt je lui dis : « Grand-père, il faut que tu te mettes du côté de la rampe, pour t'appuyer dessus.

— C'est une bonne idée, dit-il en hochant la tête, oui, ma foi, c'est une très bonne idée. J'ai un petit garçon qui a de bonnes idées. »

Quand il tint la rampe, il me sembla qu'il montait avec moins de difficulté, et je fus content en moi-même. Je restais d'une ou deux marches en arrière pour mieux le voir monter, et je lui disais de temps en temps : « N'est-ce pas, grand-père, que c'est mieux comme cela ?

— Joliment mieux, je t'en réponds ! »

Mon cœur nageait dans une joie où il se mêlait peut-être un peu d'orgueil.

Quand nous fûmes sur le palier, il me tapota la tête en me disant : « Sais-tu que c'est une fameuse idée! et toi tu es un bon petit homme. »

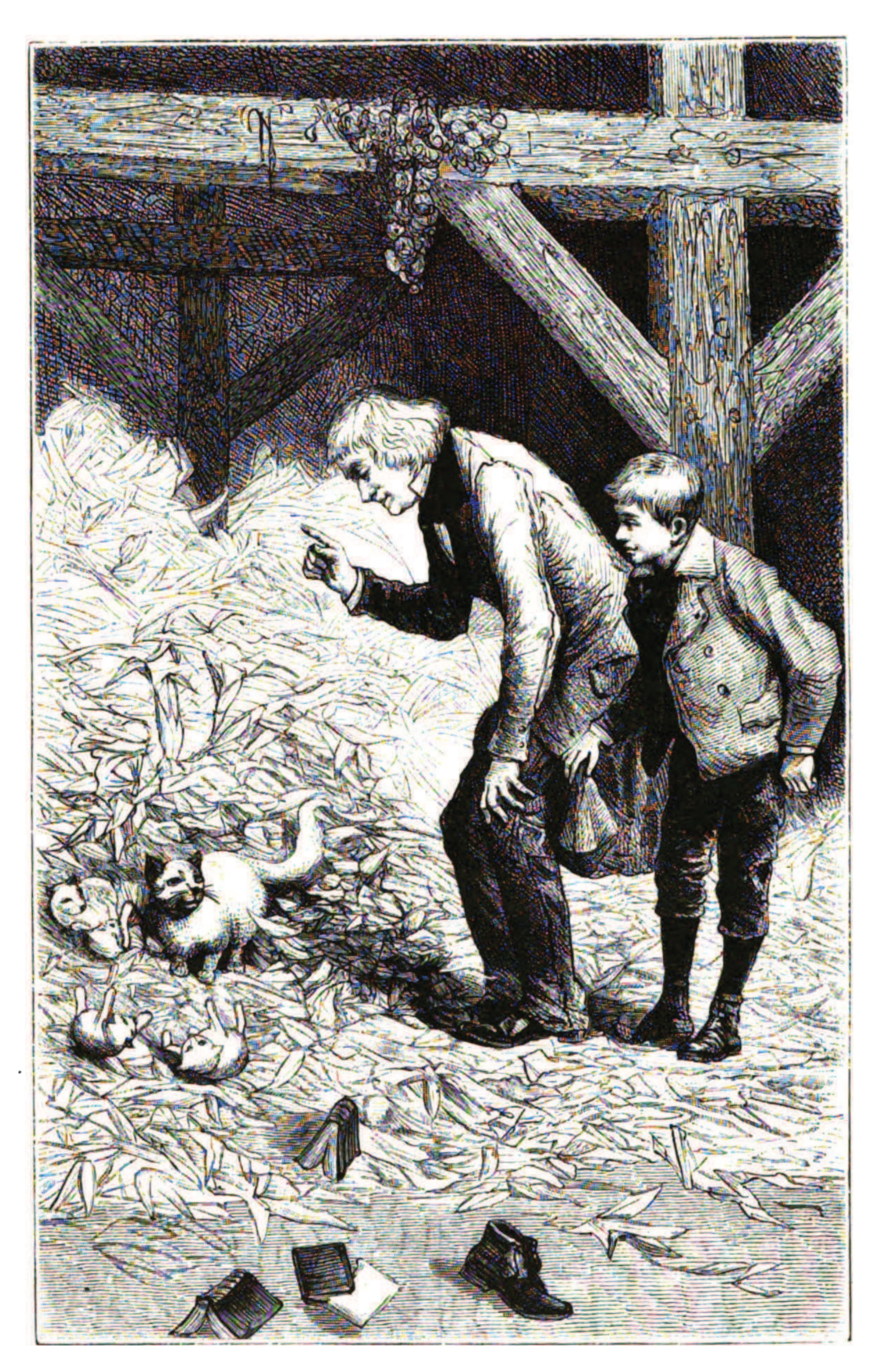
Alors je levai les yeux sur sa figure, et pour la première fois depuis que nous vivions ensemble, je le vis tel qu'il était.

Les grandes secousses de l'âme sont comme les grandes tempêtes de la mer: elles amènent à la surface des choses qui jusque-là avaient séjourné au fond ou vaguement flotté entre deux eaux, loin de tous les regards.

Mes ennuis de l'après-midi, la grande frayeur que m'avait causée Muguette, l'attendrissement profond dont j'avais été pris sur les genoux de mon grand-père, tout cela avait remué mon âme comme la tempête bouleverse la mer. Beaucoup d'idées nouvelles et de sentiments nouveaux étaient montés à la surface, et voilà pourquoi je regardais en ce moment mon grand-père avec d'autres yeux.

Jusque-là, pour moi, un grand-père était une personne d'une nature particulière, toute différente de celle des petits garçons; une personne qui a des cheveux blancs, des rides, une indulgence sans bornes, qui marche lentement, s'essouffle en montant les escaliers, et n'a peur de rien, pas même d'une chatte en colère.

« Grand-père, comme tu souffles fort! lui dis-je en le regardant avec inquiétude, assieds-toi là, sur le coffre. »



Muguette suivait tous ses mouvements. (P. 6, col. 2.)

Il s'assit sans résistance.

« Je ne suis plus jeune, me dit-il, quand il eut un peu repris haleine. On ne peut pas être et avoir été, comme disait feu mon grand-père à moi. »

Je le regardai avec stupeur. Grand-père avait eu un grand-père ! Quelle chose extraordinaire ! Je m'étais figuré jusque-là qu'il n'y avait qu'un grand-père par famille, et encore pas dans toutes les familles.

Il vit mon étonnement, et me dit aussitôt : « Je te parle de longtemps, mon petit; je te parle de l'époque où j'étais moi-même un petit garçon. »

Cette fois encore, je demeurai stupéfait. Comment! le grand-père que je voyais là avec ses rides et ses grands cheveux blancs avait été un petit garçon comme moi !

Ces deux révélations coup sur coup venaient de bouleverser complètement mes idées, et de m'ouvrir des horizons où je me perdais.

Malgré ma surprise, je ne doutai pas un seul instant de sa parole : car il ne m'avait jamais attrapé, même en plaisantant; mais je le regardai, muet de surprise; lui, il souriait en hochant la tête.

Quand j'eus recouvré la parole, je lui dis : « Que c'est drôle, grand-père, que tu aies été un petit garçon comme moi !

— N'est-ce pas que c'est drôle ? dit-il en me prenant la main.

— Mais, grand-père, quand tu étais un petit garçon comme moi, est-ce que… ?

— Est-ce que quoi ? mon bon petit.

— Est-ce que tu étais méchant, aussi ?

— Quelquefois. »

Je marchais de surprise en surprise. Grand-père méchant ! Concevez-vous cela ? Quant à moi, j'avais beau faire, je ne pouvais pas me faire entrer cela dans la tête, et je le lui dis nettement.

« C'est pourtant, reprit-il, l'exacte vérité.

— Mais alors, grand-père, je voudrais bien savoir ce que tu as fait de ta méchanceté.

— Ma foi, dit-il, en éclatant de rire, je l'ai laissée en route.

— Quelle route, grand-père ?

— Hé ! la route que l'on parcourt tout le long de sa vie, pour passer de l'état de petit garçon à l'état d'homme, et de l'état d'homme à celui de vieux grand-père. »

Un nouvel horizon s'ouvrait à mes yeux, et je compris nettement une nouvelle vérité : si grand-père avait avait été petit garçon dans le passé, moi, petit garçon, je deviendrais vieux grand-père dans l'avenir.

« A quoi penses-tu ? » me demanda mon grand-père, en me voyant tout songeur.

Je lui fis part de ma grande découverte.

« Comme il a deviné cela, le petit rusé ! s'écria mon grand-père avec admiration.

— Grand-père, lui dis-je d'un ton sérieux, il y a encore quelque chose que je voudrais bien savoir.

— Quoi donc ?

— Quand je serai vieux, est-ce que je serai bon?

— Certainement, si tu le veux.

— C'est joliment difficile, va, repris-je, en secouant la tête d'un air capable.

— Je le sais bien, me répondit-il, puisque j'ai été un petit garçon comme toi. Mais nous recauserons de cela, ne t'en casse pas la tête pour le moment. D'ailleurs, je ne veux pas que tu restes plus longtemps le pied nu, tu finirais par t'enrhumer. »

Il se leva pour ouvrir la porte du grenier. Comme il portait la main au loquet, je posai ma main sur son bras.

« Grand-père, lui dis-je, quand tu étais petit garçon, est-ce que ton grand-père à toi avait une chatte?

— Oui, oui, il avait une chatte. Je la vois encore d'ici : elle était blanche avec des taches de feu, et elle avait eu l'oreille gauche déchirée dans une bataille contre un gros rat.

— Est-ce qu'elle avait des petits, la chatte de ton grand-père ?

— Mais oui ; dans ce temps-là les chattes avaient des petits, comme à présent.

— Est-ce que tu la mettais en colère ?

— Cela m'est arrivé une ou deux fois.

— Quand elle était en colère, est-ce que tu en avais peur ?

— Certainement.

— Alors, pourquoi n'en as-tu plus peur, maintenant ?

— Parce que je connais bien Muguette, et qu'elle me connaît bien. Elle sait que je ne la tourmente jamais ; elle a confiance en moi. Les animaux sont comme les personnes ; ils ne se fâchent que quand on les taquine, et ne se mettent en fureur que quand on les pousse à bout. Tu vas voir. »

Je ne sais pas pourquoi je pensai en ce moment à Joubert, à Thouin et à Camus ; mais ce ne fut qu'un éclair. J'étais trop préoccupé de ce qui allait se passer pour réfléchir à autre chose.

« Je ne vais pas ouvrir la porte toute grande pour commencer, me dit mon grand-père, parce que Muguette serait surprise, et pourrait faire quelque sottise qu'elle regretterait après, la pauvre bête ; il faut d'abord que je me fasse reconnaître et que je lui explique un peu les choses. Tu comprends, n'est-ce pas ? »

Je rougis très fort, en faisant signe de la tête que je comprenais.

Mon grand-père appuya doucement le pouce sur le loquet, et entr'ouvrit la porte en disant : « Bellement, Muguette, bellement, ma fille ! C'est ce vieux maître, tu sais, ce n'est que ce vieux maître ! »

Je restai prudemment à l'arrière-garde, pendant que mon grand-père poussait tout doucement la porte. Je me tenais penché de côté, pour voir ce que dirait Muguette.

Muguette se tenait debout, les pattes écartées, en avant de ses petits chats. Quand elle vit qu'elle avait bien décidément affaire à mon grand-père, et non pas à moi, elle releva doucement ses oreilles, fit frétiller sa queue par ondulations qui se suivaient tout du long, ses moustaches remontèrent vers ses yeux, comme si elle souriait, et elle fit entendre deux ou trois miaulements doux et prolongés. Les petits chats, rassurés par ce langage qu'ils avaient l'air de comprendre, sortirent un à un de la paille de maïs, et vinrent, en se bousculant comme des petits maladroits, rouler devant les pattes de leur mère.

En ce moment Muguette m'aperçut, son poil se hérissa par places, et, par un geste rapide, souple et puissant à la fois, elle rejeta d'un coup de patte ses petits derrière elle. Ils roulèrent les quatre fers en l'air; mais ils comprirent sans doute que c'était pour leur bien, car pas un seul n'éleva la voix pour protester.

« Muguette, dit mon grand-père, tu sais bien que tu n'as rien à craindre ni pour toi ni pour tes petits, tu le sais bien, n'est-ce pas ? » et il levait l'index de la main droite, comme s'il avait raisonné avec une personne. Les yeux grands ouverts, Muguette suivait tous ses mouvements, comme si elle avait compris ses raisons. Mais je crois bien que ce qui la rassurait et la calmait, c'était la présence de mon grand-père et le son de sa voix. « Fais la paix avec le petit Paul, il ne veut pas vous faire de mal, sois tranquille ! »

Alors il se baissa, et posa la paume de sa main sur la tête de Muguette. Muguette mit sa tête de côté, et poussa tout doucement contre la paume de mon grand-père, en fermant les yeux. Quand elle eut bien frotté

sa tête et ses oreilles, elle avança à tout petits pas, et se frotta les épaules, puis le dos, puis la queue, et j'entendis très distinctement qu'elle faisait ronron.

« La paix est faite, » dit doucement mon grand-père.

Muguette n'avait plus peur de moi, et moi je n'avais plus peur de Muguette, et cela simplement parce que mon grand-père était entre nous deux.

Je le comprenais si bien que je fus soudain saisi d'une grande admiration pour mon grand-père.

« Muguette, dis-je, en adoucissant ma voix, hein! comme notre grand-père est bon! »

Elle me regarda, mais cette fois sans colère et sans défiance, et elle exprima la même idée que moi, en se frottant avec énergie contre les jambes de notre grand-père.

Notre grand-père ramassa mes livres et mon soulier. Muguette lui fit la politesse de l'escorter jusqu'à la porte, en s'avançant tout d'une pièce, par grandes enjambées cérémonieuses, la queue en l'air, toute recroquevillée du bout, ce qui, chez elle, était signe de satisfaction.

Quand la porte se fut refermée sur Muguette et sur sa famille, mon grand-père me fit asseoir sur la malle, et se baissa lentement pour me remettre mon soulier.

Jusqu'à ce jour-là, j'avais été pénétré de l'idée que les grands-pères ont été créés et mis au monde pour la plus grande commodité des petits garçons, qu'ils sont faits pour se plier à toutes leurs exigences, pour donner toujours sans jamais recevoir. En vertu de cette belle théorie, j'avais accepté toutes ses bontés et toutes ses gâteries comme choses strictement dues et qui n'entraînaient ni reconnaissance ni réciprocité. Dans mon égoïsme naïf, je ne m'étais jamais gêné avec lui, je ne lui avais épargné aucune peine, aucune fatigue; je m'étais souvent fait un jeu d'ouvrir brusquement la porte, quand il faisait la sieste dans son grand fauteuil, ou bien de me cacher derrière les portes pour l'effrayer au passage, ou bien de le faire chercher quand il m'appelait, ou bien de rentrer par la ruelle des Aubiers, quand je savais très bien qu'il m'attendait à la porte de la rue.

Mais les confidences qu'il venait de me faire, en réponse à mes questions, avaient comme déchiré le voile qui enveloppait mon esprit. J'étais trop jeune pour raisonner sur ce qui se passait en moi, et surtout j'avais l'esprit trop troublé par tant de découvertes faites coup sur coup. J'aurais donc été incapable de dire exactement ce que je ressentais. Ce que je savais bien, c'est qu'il y avait là-dedans à la fois du plaisir et de la peine. J'étais émerveillé de ce que j'avais découvert, et mon étonnement se compliquait d'une bonne dose de tendresse et de remords.

Aussi, quand mon grand-père se baissa pour me remettre mon soulier, et que sa tête fut au niveau de la mienne, je lui jetai mes deux bras autour du cou, et je l'embrassai sur ses cheveux blancs.

Ensuite, l'ayant repoussé tout doucement, tout doucement, je me levai et je lui dis résolument : « Grand-père, je ne veux pas que tu te baisses pour me remettre mon soulier, je saurai bien le remettre tout seul.

— Tu ne veux pas, tu ne veux pas! dit-il en hochant la tête; sais-tu bien que le roi dit : « Nous voulons? »

— Eh bien, moi, je ne veux pas que tu te fatigues. »

Je m'assis sur le plancher, à la turque, et je remis triomphalement mon soulier.

Mon grand-père me regardait d'un air surpris; mais sa surprise n'était pas d'une nature désagréable, car il souriait.

« Ça froidit! » cria Brigitte, du bas de l'escalier.

Je me relevai vivement, et je donnai un grand coup de pied sur le plancher, pour bien faire entrer mon talon.

« Grand-père, dis-je à demi-voix, donne-moi les livres, c'est moi qui les porterai. »

Il me tendit les livres et me regarda en clignant les yeux.

« Parce que, repris-je du même ton, cela te fatiguerait de les porter.

— Voyez-vous ça! » dit-il à voix basse; et il souriait. Moi je lui souriais aussi; mais nous avions bien soin de ne pas rire tout haut, parce que nous avions peur de Brigitte. Si elle nous avait entendus, elle n'aurait pas manqué de nous sermonner pour nous être arrêtés à faire des complots et a ricaner comme des innocents, au lieu de descendre dîner, comme des personnes raisonnables

A l'avant-dernière marche de l'escalier, je fus pris d'un accès d'audace incroyable : il faut dire que je me sentais tout à fait excité. La porte de la salle à manger était ouverte; Brigitte n'était qu'à deux pas de nous, et je voyais son ombre sur le plancher. Eh bien, malgré tout cela, j'eus l'effronterie de dire à mon grand-père : « Baisse-toi un peu, grand-père, que je t'embrasse encore une fois. » Mon grand-père se baissa sans hésiter, alors je l'embrassai sans faire de bruit, et je lui dis, de la bouche à l'oreille : « Et puis, je ne te réveillerai plus, quand tu dormiras dans ton fauteuil! »

A suivre. J. GIRARDIN.





Grand-père tourna la tête. (P. 19, col. 1.)

GRAND-PÈRE[1]

III

Propos de table. — Les idées de Brigitte.

Comme l'émotion m'avait coupé l'appétit, je me mis à remuer ma soupe avec ma cuiller au lieu de la manger. Je repensais en moi-même à tout ce qui venait de se passer; et j'étais plongé dans mes réflexions, lorsque je fus brusquement réveillé comme d'un songe.

« Tu pignoches au lieu de manger, me dit sévèrement Brigitte.

— Tu m'ennuies! répondis-je avec une déplorable précipitation.

— Grand merci de la politesse! » reprit-elle avec un redoublement de sévérité, et elle alla chercher le canard aux petits pois.

Machinalement, pendant que grand-père découpait, je le regardais faire. Il découpait très bien, seulement ses mains tremblaient tout le temps. Je ne l'avais jamais remarqué jusque-là; il me vint tout à coup une idée.

« Si je savais découper, mon grand-père pourrait se reposer; comme ses mains tremblent! » Je ne puis pas dire combien j'étais troublé de voir le tremblement régulier de ses pauvres mains ridées.

« Là! une tache sur la nappe! dit l'impitoyable Brigitte. Ça ne manque jamais d'arriver quand il y a une nappe blanche et qu'on ne fait pas attention à ce qu'on fait.

— La nappe est à mon grand-père, m'écriai-je avec indignation; il peut faire dessus autant de taches qu'il veut; personne n'a le droit de le gronder. »

Brigitte me contempla avec stupeur, comme une personne qui entendrait tout à coup parler un muet. Mon grand-père me regardait d'un air sérieux, mais je voyais bien qu'il n'était pas fâché.

Nous gardions tous les trois un silence embarrassé. Rien ne me pèse autant que le silence, et il m'est souvent arrivé de dire des sottises uniquement pour le rompre.

« Grand-père, dis-je d'un ton grave, tu m'apprendras à découper, et alors, c'est moi qui ferai des taches sur la nappe, et qui serai grondé.

— En voilà un petit coq! dit Brigitte sans se fâcher.

— C'est un bon petit homme, » ajouta simplement mon grand-père.

Je répondis au compliment de mon grand-père par un regard de reconnaissance, et à celui de Brigitte par une petite méchanceté.

« Grand-père, est-ce que la Brigitte de ton grand-père à toi le grondait aussi quand il faisait des taches sur la nappe ? »

J'espérais apprendre que la Brigitte du grand-père de grand-père ne le grondait jamais; que c'était une Brigitte parfaite, dont la perfection ferait ressortir l'imperfection de notre Brigitte à nous, qui se montrait parfois un peu grondeuse et acariâtre.

Mais, cette fois, je fus pris dans mon propre piège.

« Mon grand-père, me dit-il en souriant, était trop pauvre pour payer les services d'une Brigitte. D'ail-

1. Suite. — Voy. page 1.

leurs, il n'était point exposé à faire des taches sur la nappe, vu que nous mangions sur le bois de la table, sans nappe. »

Je devins cramoisi. Il me déplaisait d'apprendre, surtout en présence de notre Brigitte, que quelqu'un de la famille avait été pauvre, et par conséquent, selon mes idées d'alors, avait porté le bissac sur l'épaule et avait demandé son pain de porte en porte, comme le vieux Duclos. Le vieux Duclos était un vieux vagabond, malpropre et répugnant, dont la vue seule me faisait horreur.

Comme j'avais beaucoup d'amour-propre, je baissai piteusement la tête, et je tins mes yeux obstinément fixés sur mon assiette, pour dévorer mon humiliation.

Quelqu'un ayant sonné à la porte de la rue, Brigitte alla ouvrir. Quand elle allait ouvrir, elle faisait un petit bout de causette, soit avec les gens qui avaient sonné, soit avec les voisins.

Je levai les yeux sur mon grand-père.

« Tu pleures! me dit-il avec inquiétude. Dis-moi vite ce que tu as....

— Oh! grand-père, oh! grand-père!... Ce fut tout ce que je pus dire d'abord.

— Es-tu malade? Dis-moi ce que tu as.

— Oh! grand-père, penser que ton grand-père à toi a porté le bissac, comme le vieux Duclos!

— Où as-tu pris cela? me demanda-t-il avec étonnement.

— C'est toi qui viens de le dire.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Si, grand-père, tu as dit qu'il était pauvre.

— Mais...

— Si, tu l'as dit! si, tu l'as dit! répétai-je avec l'entêtement d'un mulet.

— Il y a, reprit-il avec sa patience habituelle, une grande différence entre un homme pauvre et un mendiant. »

Je commençai à l'écouter, mais en secouant la tête, et en marmottant presque sans m'en apercevoir : « Si, tu l'as dit! si, tu l'as dit! »

Il continua :

« Il n'y a point de honte à être pauvre, tandis qu'il y en a presque toujours à être mendiant. Un homme pauvre est tout simplement un homme qui n'est pas riche, mais qui vit honorablement de son travail, comme Pacaut le charron; comme le père de Joubert, qui est épicier; comme celui de Thouin, qui est cordonnier; comme celui de Camus, qui est jardinier. Comprends-tu, mon petit?

— Oui, grand-père.

— Les mendiants, reprit-il, c'est autre chose. A moins d'être infirme, estropié ou hors d'âge, un homme ne mendie que pour ne pas travailler, ce qui est tout à fait honteux. »

Comme, à cette époque, mes opinions personnelles sur le travail différaient essentiellement de celles de mon grand-père, et que je ne voyais nulle honte à ne pas travailler, quand on pouvait s'en dispenser, je n'insistai pas sur cette seconde partie de l'explication, et je revins à la première.

« Ton grand-père à toi, qu'est-ce qu'il faisait?

— Il était porte-balle.

— Qu'est-ce que c'est qu'un porte-balle?

— C'est un homme qui va dans les campagnes, de ferme en ferme et de village en village, vendant du fil, des aiguilles, des boutons, des rubans, des petits miroirs, du papier à lettres, des plumes et quelquefois des livres.

— Comme le grand Simard?

— Oui, comme le grand Simard.

— Le grand Simard se grise, repris-je, d'un air vexé; tu te rappelles que nous l'avons vu couché dans un fossé, le jour de l'assemblée de Lorieux.

— C'est vrai, je m'en souviens, » dit mon grand-père en souriant.

Je sentis que je rougissais de dépit, et je dis à mon grand-père :

« Ça m'ennuie que ton grand-père ait ressemblé à Simard.

— Crois-tu donc, me dit-il, que tous les gens d'un même métier aient les mêmes défauts et les mêmes qualités? Si tu crois cela, mon petit homme, il faut que je te détrompe. Il y a des porte-balle qui ne sont pas ivrognes et des ivrognes qui ne sont pas porte-balle. Mon grand-père était un brave homme, un honnête homme. A l'époque où il vivait, les pauvres gens avaient bien plus de peine qu'aujourd'hui à gagner leur vie, et à faire leur chemin dans le monde. Avec son pauvre petit métier, mon grand-père a fait la plus belle chose qu'un homme puisse faire au monde : il a élevé sept garçons; et non seulement il les a élevés, mais il les a rendus tout les sept semblables à lui : ils étaient tous bons, tous! entends-tu? mon enfant!

— Oui, grand-père.

— Ah! c'est que, vois-tu, il s'agit d'être bon avant tout; au prix de la bonté le reste est bien peu de chose. Mon grand-père était bon comme du bon pain; ce n'était qu'un porte-balle; mais bien des gens ont pleuré à son enterrement; son souvenir est resté dans bien des cœurs qu'il avait relevés ou consolés. Petit Paul, ajouta-t-il d'un ton si ému que son émotion me gagna, je suis aussi fier de mon grand-père qu'un duc ou un prince peut l'être du sien. »

Son visage, ordinairement pâle, s'était animé; ses regards étaient devenus brillants. Il était beau, en ce moment, mon bon grand-père; tellement beau, que je le regardai avec surprise. Mon cœur était troublé d'une émotion que je ne saurais définir; un frisson me parcourut tout entier. Incapable de dire ce que je ressentais, je me levai vivement et je me jetai au cou de mon grand'père, tout prêt à rire, et tout prêt à pleurer.

Après m'avoir embrassé, il écarta doucement ma figure de la sienne, me regarda un instant dans les yeux, et sourit.

Je crois qu'il allait me dire quelque chose, lorsque cette fois encore Brigitte lui coupa la parole.

« Oh bien! dit-elle sans préambule, si ces deux-là s'arrangent sans passer par-devant le juge de paix..., » et elle secoua la tête à plusieurs reprises.

« Tu fatigues ton grand-père, » ajouta-t-elle sans transition.

J'étais assis sur le genou gauche de grand-père, et mon bras droit était encore passé autour de son cou. Je fis un mouvement pour me retirer, mais mon grand-père me retint doucement.

« Qu'est-ce que c'est que ces deux-là? demanda-t-il à Brigitte, en jouant avec ma main.

— Vous avez entendu le coup de sonnette? répondit Brigitte.

— Je l'ai entendu, répondit patiemment mon grand-père.

— Un coup de sonnette de pauvre honteux!

— Il est possible que tu aies deviné juste.

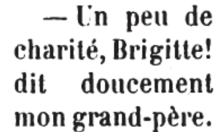
— J'ouvre la porte. Qu'est-ce que je vois?

— Ma foi, je ne m'en doute guère.

— Devinez, pour voir.

— Comment veux-tu que je devine?

—Vous ne prenez même pas la peine de chercher, répliqua Brigitte d'un ton sévère. Vous voyez bien que Paul vous fatigue; renvoyez-le donc à sa place. Voyons, vous ne devinez pas?





Grand-père jouait aux dominos. (P. 21, col. 1.)

— Pas du tout, répondit mon grand-père. Attends, cependant; c'était peut-être le facteur.

— Soyez donc raisonnable : le facteur ne passe par ici que le matin; et puis, Dieu merci, le facteur ne sonne pas comme un pauvre honteux, lui. Tenez, voilà l'autre qui se promène dans le jardin. C'est une tête de mulet, celui-là. Oui, attends que je t'y prenne, à renifler nos roses! »

Grand-père tourna la tête du côté du jardin, et je fis comme lui, et à travers les vitres j'aperçus Monratier, le bedeau, qui se promenait dans l'allée du milieu, d'un pas agité, et par moments se penchait avec brusquerie sur les roses de grand-père. Il avait une manière si brutale et si offensante de flairer les roses, que je compris à l'instant, et l'indignation de Brigitte, et le terme dont elle venait de se servir. Monratier, surnommé le Compas, avait quelque chose comme six pieds de haut; mais il était tout en jambes; on aurait dit que ses jambes lui remontaient à la poitrine. Pour flairer une rose, il pliait les jambes, parce que les rosiers étaient tout petits. Alors, il se balançait sur ses grandes pattes de faucheux, et d'un coup sec plantait son gros nez violet presque au cœur de la rose. On aurait dit qu'il en aspirait le suc avec sa trompe, comme les papillons; seulement, c'était un drôle de papillon!

« Il est temps que ça finisse, s'écria Brigitte; voilà la cinquième qu'il renifle; on dirait qu'il n'y en a que pour lui! »

Et d'un pas délibéré elle s'avança vers la fenêtre, pour frapper contre la vitre.

« Allons, allons, dit mon grand-père d'un ton conciliant, laisse-le tranquille; le mal n'est pas grand après tout.

— C'est comme il vous plaira : car les roses sont à vous! s'écria Brigitte d'un ton sec. Dans tous les cas, il n'y a pas de danger que j'en coupe une seule, maintenant qu'il y a fourré sa trompe. Pouah!

— Un peu de charité, Brigitte! dit doucement mon grand-père.

— Voilà ce que j'attendais, répondit Brigitte, avec un calme effrayant. Un peu de charité, ça vous est bien facile à dire. Il ne vous a pas fait, comme à moi, affront en pleine église. Il n'est pas venu, avec sa grande robe noire, vous toucher l'épaule du bout de sa baleine, et vous prier de vous taire!

— Tu causais donc? lui dit mon grand-père avec un air d'innocence.

— Il y a causer et causer, répondit Brigitte d'un air de dignité offensée. Demander à une voisine des nouvelles de son monde, ça ne s'appelle pas causer.

— Ça y ressemble un peu, fit observer tranquillement mon grand-père.

— Mettons que j'aie causé, s'écria Brigitte en croisant ses deux bras sur son corsage chocolat, parsemé de pois blancs; oui, mettons que j'aie causé : est-ce qu'il devait me traiter comme un enfant du catéchisme? Est-ce que vous n'êtes pas l'ami de M. le curé, la Providence de la paroisse, le conseiller des uns et des autres? Est-ce qu'il s'écrase un chat dans l'arrondissement, sans qu'on vienne vous demander ce que vous en pensez? Est-ce que vous n'avez pas autant d'autorité, et même plus d'autorité que le juge de paix? Est-ce que votre servante n'a pas droit à des égards? Ces gens-là n'ont point d'égards ni de savoir-vivre. Voyons, monsieur, qu'est-ce que vous diriez s'il vous commandait de vous taire?

— Je me tairais.

— Oui, mais qu'est-ce que vous en penseriez, après?

— Ce que j'en penserais?

— Oui, voyons ça un peu.

— Je penserais qu'il a fait son devoir et que personne n'est au-dessus de la loi. »

Comme grand-père avait parlé d'un ton ferme et sérieux, Brigitte décroisa ses bras, enleva les assiettes et murmura entre ses dents: « Voilà bien vos idées, je vous connais; ce que vous dites de ce ton-là, vous le pensez.

— Tu le penses aussi, dit grand-père d'un ton sérieux, ou du moins tu le penseras quand tu auras réfléchi cinq minutes. Tu dis que tu me connais; est-ce que je ne te connais pas aussi? »

Brigitte le regarda en côté, et haussa imperceptiblement les épaules.

« Dans tous les cas, reprit-elle avec obstination, le voilà maintenant qui promène sa trompe sur le « Souvenir de la Malmaison ». Je rirais bien s'il en sortait une guêpe bien méchante, ou un gros bourdon furieux, pour lui piquer le nez.

— Tu rirais, c'est possible, mais veux-tu parier que tu lui mettrais des compresses?

— On ne doit jurer de rien; je serais peut-être assez bête pour le faire. Mais j'en suis pour ce que j'ai dit, c'est un brutal.

— Brigitte, tu te contredis, répondit grand-père, en la menaçant du doigt.

— Je voudrais bien savoir en quoi, répliqua-t-elle fièrement.

— Tu prétends que c'est un brutal, et il n'y a pas deux minutes, tu nous as dit qu'il avait sonné comme un pauvre honteux.

— Ce n'est pas lui qui a sonné, c'est l'autre.

— Quel autre? demanda mon grand-père avec surprise.

— Pardine, celui-là même qui est dans la cuisine à cette heure, et qui attend que vous ayez fini de dîner.

— Qui est-ce?

— Gimel.

— Lequel des deux?

— Gimel du Lion-d'Or.

— Sais-tu ce qu'il me veut?

— Il était en train de me le conter, quand l'autre escogriffe est arrivé. Il paraît qu'ils ont des raisons ensemble. Ne pouvant s'entendre, ils sont convenus de venir vous trouver, et de s'en rapporter à votre décision. Ne vous fiez pas au Compas, monsieur, et regardez l'affaire de près. Le Compas est un homme brutal, tandis que l'autre est doux et poli au moins, et ce n'est pas le Compas qui demanderait à une personne d'âge des nouvelles de ses rhumatismes.

— Et Gimel t'a demandé des nouvelles des tiens?

— Il n'y manquerait pas pour un empire. Aussi, quand j'ai vu arriver l'escogriffe, et qu'ils se sont mis à se regarder comme des chiens de faïence, je me suis dit : Dès que j'aurai le dos tourné, ils se prendront aux cheveux; Gimel est un nain, à côté de l'autre, qui le mettra en marmelade. Alors j'ai dit à Gimel de s'asseoir à la cuisine, et j'ai lâché l'autre dans le jardin. On ne pense jamais à tout; et quand même on m'aurait prévenue, je n'aurais jamais cru que le Compas pousserait l'indécence jusqu'à sentir nos roses... Monsieur, voilà qui est plus fort : c'est un voleur que cet homme-là, il vient d'arracher une poignée de lavande! »

En réalité, la poignée de lavande se réduisait à un seul brin que Monratier avait cueilli par mégarde, et qu'il mâchonnait entre ses dents.

Monratier cumulait les fonctions de bedeau et le métier de nourrisseur. Comme nourrisseur, il avait l'habitude de mâchonner toujours un brin de paille; n'ayant point de brin de paille sous la main, il avait cueilli un brin de lavande; le crime n'était pas pendable.

« Donne-moi vite mon café, dit grand-père à Brigitte, afin que j'arrange cela tout de suite, si cela peut s'arranger. »

IV

Le prétoire de grand-père.

Brigitte, en apportant le café, recommanda bien à mon grand-père de ne pas l'avaler trop vite. Il n'avait pas besoin de se presser : les deux plaideurs n'en seraient que plus calmes, quand ils auraient bien réfléchi, chacun de son côté.

Mon grand-père fit un petit signe de tête et se pencha sur son café; je vis qu'il souriait. Sur le moment même, je pensai que mon grand-père souriait parce que le café sentait très bon. Je souris aussi en pensant que j'allais avoir un canard.

Depuis que je suis en âge de réfléchir, j'ai repensé à ce fin sourire de mon grand-père, et je crois en avoir deviné la signification. En conseillant à grand-père de ne pas se presser, Brigitte n'était pas fâchée de faire trimer Monratier dans le fond du jardin, pendant qu'elle ferait une bonne petite causette avec Gimel, qui était son favori.

Mon grand-père commença par me donner mon canard; ensuite, il but son café aussi vite qu'on peut boire du café bouillant.

« Grand-père, lui dis-je, c'est Gimel qui a raison, n'est-ce pas?

— Mon petit homme, je ne puis pas le savoir sans avoir entendu ce qu'ils ont à dire tous les deux.

— Mais Brigitte dit que c'est Monratier qui a tort.

— Brigitte n'a entendu que Gimel; elle changerait peut-être d'avis si elle avait entendu l'autre. »

Ce scrupule de mon grand-père me donna à réfléchir, et même me troubla un peu. Jusque-là, il m'avait paru tout naturel de décider en faveur de celui que l'on aime le mieux.

« Grand-père, lui demandai-je, crois-tu qu'ils se battent?

— Non, ils ne se battront pas, je t'en réponds.

— Hé bien, alors, veux-tu que j'aille avec toi ?

— Je veux bien, » dit-il après un instant de réflexion. Et il ajouta en souriant : « Seulement, je dois te prévenir que cela ne t'amusera pas; tu n'y comprendras rien du tout. Du reste, tu peux toujours venir; quand cela t'ennuiera tu te sauveras. »

Il y avait au fond du jardin une tonnelle rustique couverte de vigne vierge et de clématite. Au milieu de la tonnelle, grand-père avait installé une table carrée ,formée d'une seule tranche d'ardoise qu'un de ses amis lui avait envoyée d'Angers comme un souvenir. C'est sur cette table que grand-père jouait aux dominos, tantôt avec M. le curé, tantôt avec le père Barré , tantôt avec M. le comte de Vauroyer, tantôt avec le juge de paix.

M. le curé jouait sans rien dire, les lèvres serrées, les yeux à moitié fermés; puis tout à coup, quand il réussissait à poser son double-six ou qu'il avait empêché grand-père de poser le sien, il se renversait sur le dossier de sa chaise, et partait d'un éclat de rire joyeux, et sonore. Les larmes lui venaient aux yeux, il s'essuyait les joues avec son grand foulard rouge, prenait une pincée de tabac, et la tenait en l'air entre l'index et le pouce, le temps de donner cours à un second accès d'hilarité. Alors, il disait invariablement : « Soyons sérieux ! » savourait sa prise, et se remettait au jeu, en me lançant de côté un regard bienveillant. Le père Barré jouait serré, parlait tout bas, et s'excusait quand par hasard il avait battu mon grand-père; mais cela ne l'empêchait pas de rire d'un rire intérieur et de se frotter les mains. Quand il voyait que je le regardais, il me demandait à l'improviste : « Neuf fois sept? » Je demeurais court invariablement. Alors il se remettait au jeu, en disant : « C'était pour rire, c'était pour rire; nous ne sommes pas en classe, Dieu merci ! »

Gimel fit beaucoup de cérémonies. (P. 22, col. 2.)

M. le comte de Vauroyer causait tout le temps d'une foule de choses qui avaient l'air de faire plaisir à mon grand-père. Pendant les premières parties, mon grand-père se contentait de sourire, de faire des signes de tête, ou de courtes réponses. Peu à peu il s'animait et se mettait à parler. M. le comte, à son tour, souriait et faisait des signes de tête, et de temps en temps il disait : « Comme c'est vrai, ce que vous dites là, monsieur Jousserand, comme c'est vrai ! Ah! si tout le monde raisonnait comme vous, avec autant de cœur et de bon sens, je crois en vérité que la paix régnerait entre les hommes ! »

Chaque fois qu'il venait, il m'apportait des bonbons. Il n'a jamais manqué une seule fois de me dire, en me les donnant : « Regarde bien ce grand-père-là, et tâche de lui ressembler, si tu veux être un homme. »

Cette phrase s'était peu à peu gravée dans ma mé-

moire. Pendant longtemps, ce ne fut qu'une phrase, composée de mots, comme celles que l'on nous faisait écrire au tableau. Le moment était venu où cette phrase allait prendre un sens pour mon esprit.

M. le juge de paix, qui était un vieux garçon très jovial, tapait les dominos sur l'ardoise, comme s'il avait voulu la mettre en pièces. Au moment où l'on mêle les dominos, avant de recommencer un nouveau coup, il faisait un vacarme effroyable et, se tournant de mon côté, me disait : « Allons, bonhomme, sonne la retraite; moi je vais la battre. Hardi! plus fort que ça! » Avec ses dominos, il imitait le bruit du tambour, et moi je faisais la trompette.

Grand-père riait, les deux poignets appuyés contre le rebord de la table, les doigts des deux mains se touchant par le bout.

Alors le juge de paix se tournait de son côté et lui disait : « Surtout, grand-père, n'allez pas raconter ce qui se passe ici; si le garde des sceaux savait que le juge de paix de Montigny-sur-Indre fait de pareils vacarmes, il ne manquerait pas de le destituer par le télégraphe. »

Quand la partie était finie, il causait volontiers avec mon grand-père; et je remarquai qu'il le consultait bien souvent, quand il était embarrassé.

Quelquefois il appelait grand-père « mon cher collègue ». « Car en vérité, disait-il, nous sommes ici deux juges de paix : l'un qui fait toute la besogne : c'est vous; l'autre qui le regarde faire : c'est moi. Je suis devenu un fort pêcheur à la ligne, grâce aux loisirs que vous me faites; et si cela continue, je serai obligé de faire venir un tour et de tourner des ronds de serviettes, pour ne pas mourir d'ennui.

» Moi je suis bon prince, et je ne vous en veux pas de faire les trois quarts de la besogne. Mais mon secrétaire fait des yeux tout noirs en entendant prononcer votre nom, parce que ses honoraires diminuent sensiblement. Quant aux huissiers, ils deviennent aussi rares dans le canton que les lièvres dans la forêt de Bucy, depuis que les lapins l'ont envahie. Ceci soit dit sans vouloir établir la moindre comparaison. »

Tous ces menus propos des amis de grand-père m'entraient, comme on dit, par une oreille et ressortaient par l'autre. Cependant la mémoire des enfants est si tenace et si fidèle, que je les ai retrouvés dans la mienne, aussi vifs et aussi nets que s'ils avaient été imprimés sur du papier, comme ma grammaire et mon histoire sainte.

C'est sous la tonnelle que mon grand-père conduisait toujours ses plaideurs, pendant la belle saison.

Dans ces occasions-là, qui n'étaient pas rares, je m'en allais jouer le plus loin possible de la tonnelle. Les clients de mon grand-père n'étaient pas toujours la fine fleur de la société : car il avait pour principe de ne refuser ses conseils à personne. Persuadé, dans ma jeune sagesse, que les gens mal vêtus sont des gens mal intentionnés et mal pensants, je les regardais passer de loin, avec un mélange de répugnance et de dédain. La répugnance et le dédain s'accroissaient de cette circonstance que ces gens-là avaient le verbe haut, et souvent le langage peu choisi.

La séance, en général, commençait par des éclats de voix qui partaient de la tonnelle, et par des disputes très aigres; peu à peu, cependant, le ton s'adoucissait, la discussion aigre devenait un murmure monotone, et, sauf de très rares occasions, ces gens, qui étaient arrivés chez nous la menace à la bouche et les yeux flamboyants, s'en retournaient doux comme des moutons, les mains derrière le dos, les yeux baissés, réfléchissant à ce qu'ils venaient d'entendre.

Grand-père me prit par la main, et m'emmena sous la tonnelle. Nous marchions dans la grande allée, précédés de Monratier et suivis de Gimel. Monratier, en nous voyant paraître, était venu présenter ses respects à mon grand-père. Ensuite, sans dire un mot de son affaire, il avait fait volte-face et s'était dirigé de lui-même vers le tribunal.

Quand nous fûmes au rond-point où il y a un cadran solaire, grand-père ralentit le pas, ce qui permit à Gimel de nous rejoindre. Dès qu'il fut à nos côtés, il se confondit en politesses. Je ne sais pas pourquoi ses politesses ne me firent pas plaisir; j'avais l'instinct de cette vérité que l'excès en tout est un défaut. Mon grand-père répondit tranquillement à ses salutations empressées. Comme Gimel, pour mettre à profit l'espace qui nous restait à parcourir, s'était empressé d'entamer le chapitre de ses griefs, mon grand-père lui dit : « Ce n'est pas le moment.

— Vous avez raison, monsieur Jousserand, reprit précipitamment Gimel; c'était seulement pour vous dire... »

Un geste de mon grand-père lui imposa silence.

Grand-père se mit dans son grand fauteuil d'osier, et me prit entre ses jambes. Monratier s'assit gauchement, mais simplement, sur un geste de mon grand-père; Gimel fit beaucoup de cérémonies.

A suivre. J. GIRARDIN.



Ils se passèrent lentement l'index sous le nez. (P. 37, col. 1.)

GRAND-PÈRE[1]

V

Les deux plaideurs. — Malheur à Toto !
Une vilaine affaire.

Grand-père avait eu bien raison de dire que je ne comprendrais rien du tout à la discussion. J'y appris cependant que Gimel et Monratier étaient beaux-frères, Monratier ayant épousé la sœur de Gimel. Il y eut ensuite un embrouillamini terrible, où il était question d'une vieille femme qui n'avait pas fait des partages équitables, et qui avait favorisé quelqu'un aux dépens de quelqu'un ; puis apparut une vache mal gardée, qui avait passé par un trou de haie pour manger du trèfle ; puis une série de noms propres, de témoins, de propos, de cancans et finalement une brouille à mort. Quelqu'un avait dit que quelqu'un ne valait pas la corde pour le pendre, et le quelqu'un numéro 2 avait prétendu qu'il mettrait le quelqu'un numéro 1 sur la paille. Voilà le résumé de la question.

Dès que le ton de la voix s'élevait, mon grand-père n'avait qu'à étendre la main, et le ton de la voix revenait subitement à des notes plus modérées. Gimel paraissait d'abord plus calme que Monratier, et il me semble même qu'il faisait tout son possible pour l'irriter et le mettre hors de lui-même.

A un certain moment, Monratier exaspéré s'écria : « J'en mangerais dix comme toi !

— Vous l'entendez, » s'écria Gimel, en frappant avec les doigts de sa main droite dans la paume de la main gauche.

Mon grand-père ne broncha pas, et Monratier reprit aussitôt : « Monsieur Jousserand, faites excuse, voilà une parole que je n'aurais pas dû dire, par respect pour vous. Je la retire.

— C'est bien commode, dit Gimel en ricanant. Heureusement qu'il y a des témoins, et si nous allons devant le juge de paix...

— Monsieur Jousserand, reprit Monratier avec beaucoup de simplicité, j'ai dit un mot de trop devant vous ; c'est à vous que je fais mes excuses. Si nous allons devant le juge, je ne nierai pas ce que j'ai dit. D'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir lequel de nous deux mangerait l'autre, ajouta-t-il en s'adressant à Gimel ; il s'agit de savoir lequel a tort et lequel a raison. Eh bien, foi d'honnête homme, je crois bien que c'est moi qui ai tort.

— Minute ! répliqua Gimel, si tu le prends sur ce ton-là, nous ne sommes pas loin de nous entendre. Tu dis que tu as tort ?

— Je le dis.

— Bon ! eh bien, je crois que j'ai tort aussi. »

Tous les deux se tournèrent vers grand-père. Grand-père hocha la tête en souriant.

« Les torts, dit-il, à mon avis, du moins, sont des deux côtés. Si j'ai bien compris, vous vous êtes monté la tête, ou bien on vous a monté la tête, ce qui revient au même. Laissez-moi finir ; des gens, dont je ne veux pas savoir le nom (à quoi cela servirait-il ?) ont dû rapporter à Gimel des propos ou de prétendus propos

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.

de Monratier, et à Monratier des propos ou de prétendus propos de Gimel. Vous êtes d'honnêtes garçons, je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-mêmes. De plus, vous êtes frères, ou quasi frères. Monratier aime sa femme, Gimel aime sa sœur. Vous attristez une brave et honnête femme pour faire plaisir à des indifférents qui attisent le feu, je ne sais trop pourquoi.

— Gimel, dit vivement le bedeau, on en dira ce qu'on voudra, et les chantres se moqueront de moi s'ils le veulent. J'ai dit des bêtises sur ton compte, un jour que... Suffit! on ne devrait jamais boire un coup de trop. Ces bêtises-là, je les désavoue devant M. Jousserand et devant toi. Ces bêtises-là, je les ai soutenues par amour-propre. J'ai dit devant témoins que je ne céderais pas. Je cède, et j'aurai soin de le dire devant ces témoins-là.

— Moi de même, mon vieux Compas, moi de même, dit Gimel en allongeant vivement sa main droite, que Monratier saisit et serra au point d'en faire craquer les jointures.

— Grand merci à vous, monsieur Jousserand, dit Monratier en se levant sur ses grandes jambes; vous n'embrouillez pas les questions, vous; vous m'avez montré ce qu'il était juste et raisonnable de faire, et j'ai le cœur tout en joie que cela soit si heureusement fini. »

Gimel s'était levé aussi : « Le Compas, ajouta-t-il, a dit exactement ce qu'il y avait à dire. Grâce à vous, monsieur Jousserand, il y aura aujourd'hui quelques vieilles commères qui riront jaune, en voyant que ça finit par des embrassades; mais le mal n'est pas grand, n'est-ce pas, monsieur?

— Assurément non, répondit grand-père en riant. On devrait tenir moins de compte de l'opinion des vieilles commères des deux sexes, et le monde n'en marcherait pas plus mal. »

Je ne sais pas pourquoi ces paroles me firent penser à Brigitte.

Les deux beaux-frères s'en allèrent bras dessus, bras dessous. De temps en temps, ils se quittaient le bras pour se donner amicalement de grandes tapes dans le dos, et ils se mettaient à rire.

Comme nous revenions à la maison, je vis Brigitte plantée sur le seuil de la porte de la rue; elle avait la main droite placée en auvent au-dessus des yeux, parce que les rayons obliques du soleil couchant la gênaient pour regarder.

En nous entendant venir, elle tourna la tête, et dit à mon grand-père :

« Venez voir votre ouvrage, monsieur, ça en vaut bien la peine. »

Nous nous avançâmes jusqu'au seuil de la porte.

A la moitié de la rue, environ, les deux silhouettes du bedeau et de l'aubergiste se détachaient comme des découpures noires, au milieu d'une brume dorée que les rayons du soleil couchant faisaient flamboyer dans l'air. Gimel, qui était replet et qui avait les jambes courtes, trottinait pour suivre Monratier, qui ne faisait pourtant que de toutes petites enjambées, petites pour lui, bien entendu.

Ils continuaient de se donner le bras, et de temps en temps ils s'arrêtaient une minute pour répondre aux gens qui les regardaient passer, debout sur leurs portes, accoudés à leurs fenêtres, entre deux pots de fleurs.

Ils repartaient ensuite d'un pas élastique; de loin on aurait juré qu'ils dansaient, comme font, après le tirage au sort, les conscrits qui ont attrapé un mauvais numéro, et qui dansent pour faire croire que cela leur est bien égal. De temps en temps, Gimel donnait un petit coup de poing sur le côté droit de son chapeau, pour le faire tenir tranquille. Le chapeau était trop étroit; mais, comme disait Gimel, « maintenant qu'il est payé, tant pis pour lui, il faudra qu'il fasse son temps! »

« Voyez-les donc, dit Brigitte à grand-père, ça doit vous faire plaisir de voir ça, n'est-ce pas? On sort plus content de chez vous que de chez le médecin ou le pharmacien. Je me demande, en vérité, pourquoi vous ne vous êtes pas fait juge de paix, pendant que vous y étiez?

— Oui, au fait, pourquoi? dit-il, d'un ton de bonne humeur.

— Le bonheur des uns fait souvent le malheur des autres, ajouta philosophiquement Brigitte.

— A propos de quoi dis-tu cela? lui demanda mon grand-père en la regardant avec surprise.

— A propos de quoi je dis cela?

— Oui.

— Pardine, à propos de ce qui se passe.

— Qu'est-ce qui se passe donc?

— Voilà Gimel content, reprit Brigitte.

— Il en a l'air, du moins.

— Et je vous réponds qu'il l'est. Monratier danse de joie, tenez, voyez plutôt. »

Monratier, en effet, venait d'exécuter un saut de kangourou. Nous nous mîmes tous à rire.

« Il ne sauterait pas si gaiement, dit mon grand-père avec une malicieuse bonhomie, s'il savait qu'il n'est plus dans tes bonnes grâces.

— Laissez donc, dit familièrement Brigitte, nous sommes de trop vieilles connaissances pour rester longtemps brouillés.

— Il t'a cependant fait affront en pleine église.

— Oh! affront, c'est beaucoup dire. Le fait est que je m'étais oubliée et que je parlais peut-être un peu haut.

— Il a reniflé nos roses.

— La belle affaire! j'imagine qu'il n'y paraît guère.

— Il a volé une poignée de lavande.

— Une poignée, c'est peut-être beaucoup dire; je crois bien me rappeler qu'il n'en a pris qu'un brin, et encore je suis sûre que c'est sans y faire attention, rapport à ce qu'il lui faut toujours un brin de paille et qu'il n'en avait peut-être pas sous la main.

— Allons, reprit mon grand'père, je vois que tu lui as pardonné. »

Toujours contrariante, Brigitte se récria :

« Pardonné! pardonné! dit-elle entre ses dents, je ne dis pas que nous n'aurons pas, quelqu'un de ces jours, un petit mot d'explication ensemble.

— Tu aurais aussi bien fait d'avoir ton petit mot d'explication tout de suite, pendant qu'il était de bonne humeur.

— Ce n'est pas mon idée. Le voyant si heureux, je n'ai pas voulu lui gâter son bonheur à cet homme; et puis, il m'a dit un mot si honnête que je ne pouvais pas y répondre par une malhonnêteté.

— Il t'a demandé des nouvelles de tes rhumatismes?

— Mieux que cela. Je vais vous dire ce que c'est, plutôt que de vous faire chercher. D'ailleurs, vous ne devineriez pas. Il m'a dit : « Brigitte, ton monsieur est le roi des hommes. »

— C'est bon! c'est bon! dit mon grand-père en prenant un air embarrassé.

— Il l'a dit, » répéta Brigitte avec obstination.

Sachant très bien qu'il n'aurait pas le dernier mot, mon grand-père s'empressa de changer de sujet de conversation.

« Tu disais tout à l'heure, reprit-il, que le bonheur des uns fait le malheur des autres.

— Et je le répète hardiment, dit Brigitte en prenant un air fin. Tout le monde sera heureux de ce qui s'est passé, les deux femmes aussi bien que les deux maris; mais c'est Toto qui ne sera pas content!



Je m'étendis tout de mon long. (P. 37, col. 2.)

— Qu'est-ce que cela peut faire à Toto? demanda innocemment mon grand-père.

— Ce que ça peut lui faire! Cela le fera penser à ses fins dernières pour sûr; au fait, vous ne savez peut-être pas ce que c'est que Toto.

— Ce que c'est que Toto, non, je n'en sais rien.

— Toto est un canard goutteux, qui est devenu plus gros que tous les autres parce qu'il ne peut pas prendre d'exercice. La femme de Gimel n'a jamais voulu le vendre; elle aimait mieux le garder pour une bonne occasion; ma foi, je crois qu'elle n'en retrouvera pas une pareille. Les deux hommes s'en vont chercher la femme de Monratier, pour souper tous en famille. Avant deux heures d'ici, Toto sera vidé, plumé et fricassé. C'est moi qui vous le dis. »

Mon grand-père se mit à rire en disant : « Pas mauvais! pas mauvais! » et Brigitte se rengorgea.

« Petit Paul, me dit mon grand-père, c'est demain jeudi, tu n'as pas à travailler ce soir : allons faire un tour dans les champs. Nous entendrons chanter les grillons, et nous verrons peut-être des vers luisants le long des haies.

— Grand-père, lui dis-je, j'aimerais mieux ce soir une promenade dans la rue.

— Pourquoi donc, mon petit?

— Nous passerions devant le *Lion d'or* et devant la maison de Monratier, et nous verrions ce que diraient

Mme Gimel et Mme Monratier en te voyant passer.

— Écoute-moi bien, me dit grand-père; tu sais que je ne te refuse jamais rien sans raison.

— Oui, grand-père, lui dis-je en le regardant avec inquiétude.

— Eh bien, mon petit, il vaut mieux que nous n'allions pas dans la rue, ce soir.

— Pourquoi donc, grand-père?

— Parce que, quand on a fait plaisir aux gens ou qu'on leur a rendu un service, il n'est pas délicat d'aller quêter leurs remerciements ou leurs compliments; comprends-tu, mon petit?

— Oui, grand-père. »

J'aurais pu tout aussi bien répondre : « Non, grand-père », car, en réalité, mes idées sur la délicatesse n'étaient pas encore bien nettes. Quand on rend service, c'est pour être remercié; la preuve, c'est que le monde trouve impolis les gens qui ne remercient pas. Puisque donc le remerciement est une dette reconnue, pourquoi le créancier n'épargnerait-il pas au débiteur la moitié du chemin, et même le chemin tout entier, en allant percevoir son dû à domicile?

Voilà à peu près ce que je pensais à cette époque, autant du moins qu'il m'en souvienne. J'ignorais qu'il y a dette et dette, créancier et créancier. J'ignorais que l'on rend service pour rendre service, par bonté d'âme et non point pour être remercié; j'ignorais enfin que quêter des remerciements, c'est manquer aux lois les plus élémentaires de la politesse ou de la délicatesse.

Donc, en disant : « Oui, grand-père, » c'était tout simplement un acte de déférence et d'obéissance presque aveugle que je venais d'accomplir.

D'habitude, j'aimais beaucoup faire ce qui me plaisait, et j'étais de mauvaise humeur quand on me contredisait. Mais depuis quelques heures l'image de mon grand-père avait tellement changé et s'était tellement agrandie dans mon imagination, que je venais d'éprouver sinon de la crainte, du moins une vague appréhension à la seule idée de lui résister.

Je lui pris la main et nous allâmes entendre chanter les grillons dans les chaumes; ensuite, quand la nuit fut tombée, nous aperçûmes des vers luisants dans les herbes, le long des haies et des fossés. Le ciel formait au-dessus de nos têtes une grande coupole sombre, toute parsemée d'étoiles qui ressemblaient à des clous d'or; la brise du soir, qui venait de passer sur des trèfles et sur des champs de moutarde en fleur, nous apportait des parfums subtils et pénétrants. J'avais oublié ma petite déception; j'étais heureux; je babillais, lorsque tout à coup je me sentis pris d'une tristesse sans cause.

Comme j'avais cessé de babiller et que je ne lui faisais plus de questions, mon grand-père me demanda ce que j'avais. Ne sachant que lui dire, je lui répondis que je n'avais rien.

« Tu es peut-être fatigué, mon pauvre petit? me demanda-t-il doucement.

— Je ne sais pas, grand-père; c'est peut-être cela.

— Tu n'as pas froid?

— Non, grand-père.

— Tu en es bien sûr?

— Oui, grand-père.

— Rentrons vite, mon enfant. Tu parles d'une pauvre petite voix si abattue qu'on dirait que tu as envie de pleurer. »

Encore cette fois je ne répondis rien, parce que je ne savais que répondre. En effet, j'avais une vague envie de pleurer; mais comme je ne savais pas pourquoi, je me contentai de me cramponner à la main de grand-père.

Comme il faisait tout à fait nuit, des lumières apparaissaient çà et là aux fenêtres des maisons.

Le petit chemin que nous suivions faisait dans ce temps-là un coude, avant de déboucher sur la grande route qui forme l'unique rue de Montigny-sur-Indre. Juste au coude, le petit chemin traversait une espèce de cour de ferme, de forme irrégulière, bordée d'un côté par une maison d'habitation et de l'autre par une espèce de grange. Une lumière brillait à l'une des fenêtres de la maison d'habitation. Dès que je l'aperçus, je compris tout d'un coup pourquoi j'avais le cœur gros et lourd. La maison qui faisait face à la grange appartenait à Camus, le jardinier-maraîcher, père de mon camarade Camus.

La vue de la lumière me fit penser à Camus, et je me souvins que j'avais une affaire très désagréable à régler avec Camus.

Au milieu des événements de la soirée, j'avais complètement oublié cette affaire. Comme le calme des champs, par une belle soirée d'été, est très favorable aux mystérieuses opérations de la mémoire, il s'était fait en moi, à mon insu, un travail de réflexion qui avait abouti, non pas à une idée claire et nette de ma situation, mais à un malaise vague et à une sorte d'appréhension, qui, pour être encore indéterminée, n'en était que plus pénible et plus menaçante.

A la vue de la lumière, tout me revint à l'esprit. Mon sang ne fit qu'un tour, et je me dis : « Si je n'étais pas avec grand-père, je n'oserais pas traverser cette cour-là. »

Voici exactement ce qui s'était passé entre Camus et moi. Un peu avant la classe du soir, Camus était arrivé dans la cour de l'école apportant des figues dans une petite corbeille de joncs marins, qu'il avait tressée lui-même : car il était très adroit de ses mains.

Comme j'aime beaucoup les figues et que celles-là étaient très appétissantes, je ne pus m'empêcher de rôder autour de Camus, espérant qu'il m'en donnerait peut-être une, quoique nous ne fussions pas trop bons amis.

Il suivait mes mouvements du coin de l'œil, et je vis qu'il disait tout bas quelque chose à deux ou trois de ses amis. J'aurais dû m'éloigner en ce moment; mais la gourmandise est sourde et muette et ne raisonne jamais.

« Elles sont belles, n'est-ce pas? » me dit Camus avec une douceur engageante.

L'eau me vint à la bouche ; je me rapprochai vivement du groupe, et je répondis à Camus :

« Je n'en ai jamais vu de si belles.

— Je les ai choisies une à une, dit-il en clignant l'œil du côté de ses amis.

— C'est comme du miel ! repris-je avec enthousiasme.

— N'est-ce pas que tu en mangerais bien une ?

— Je t'en réponds.

— Ce sera pour une autre fois, » me dit-il en ricanant. Les autres se mirent à ricaner aussi, et quand chacun eut sa figue en main, ils s'approchèrent de moi, et en signe de dérision se passèrent lentement l'index sous le nez. C'est un signe bien connu à Montigny-sur-Indre et peut-être ailleurs, et qui veut dire : « Cela te passe sous le nez ! »

Je rougis de colère et de désappointement, et je m'écriai : « Vous êtes des goulus et des goinfres !

— Et toi donc, répliqua prestement Camus ; au moins, moi, quand j'ai des figues, j'en donne à mes amis. Quand tu as des pralines ou du sucre d'orge, tu n'en donnes à personne ! »

Hélas ! c'était vrai. Pas plus tard que l'autre jeudi, M. le comte de Vauroyer m'avait donné un petit sac de dragées. Je les avais toutes mangées à la sourdine pendant la classe, croyant que personne ne s'en apercevrait. J'étais donc dans mon tort.

Mais il ne suffit pas de sentir qu'on est dans son tort pour en convenir franchement. Il arrive même que les gens qui sont dans leur tort n'en sont que plus irrités contre les autres. Du moins, c'est ce qui m'arriva à moi.

D'un coup d'œil furtif, je mesurai l'espace qui me séparait de la porte de la classe, et je m'assurai que le père Barré était déjà dans sa chaire ; alors, prenant mon élan, je me précipitai vers la classe en criant : « Patte-à-ressort ! »

Camus avait la jambe droite un peu plus courte que la gauche ; quand il marchait vite et surtout quand il courait, cette malheureuse jambe droite avait des mouvements secs et nerveux, absolument comme si elle avait été mue par un ressort. Les écoliers en général sont sans pitié et sans générosité. Je ne sais quel mauvais plaisant avait imaginé d'appeler Camus : « Patte-à-ressort » ; le mot fit naturellement fortune. Camus commença par se fâcher tout rouge, et prit l'habitude de venger cette injure à coups de poing. Comme il avait d'ailleurs du bon sens et un caractère dix fois meilleur que le mien, il finit par rire de son sobriquet, qui était devenu une espèce de surnom à la façon romaine. Il ne le trouvait injurieux que quand l'intention était évidemment blessante et injurieuse à dessein.

Au moment où je m'élançais vers la porte de la classe, après avoir crié : « Patte-à-ressort », avec l'intention de le blesser au vif, il m'arriva un petit accident que je n'avais point prévu.

Mon pied buta contre une des racines du gros marronnier, que nous avions déchaussée pour nous amuser, et je m'étendis tout de mon long dans la poussière.

Comme ma poitrine avait porté violemment contre le sol, j'éprouvai une espèce de spasme nerveux, et je demeurai quelque temps sans penser à rien.

Quand je me relevai, Camus et ses amis se trouvaient entre la porte et moi.

« Je n'ai pas voulu te frapper à terre, me dit Camus en approchant sa figure tout près de la mienne. Maintenant que te voilà debout, à nous deux !

— Laisse-moi tranquille ! criai-je tout haut, espérant attirer l'attention du père Barré.

— Tu m'as appelé Patte-à-ressort.

— Oui, après ?

— Je te défends de le répéter.

— Patte-à-ressort ! » m'écriai-je avec une rage froide.

Camus me prit par les deux oreilles et me les tira rudement. Je me mis à crier. Le père Barré apparut sur la porte, une plume taillée sur l'oreille, une plume à tailler dans la main gauche, son canif à manche de corne dans la main droite.

« Encore des batailles ! dit-il d'un air très mécontent.

— Il me tire les oreilles et je ne lui ai rien fait, » m'écriai-je d'une voix haletante.

Les amis de Camus se récrièrent.

« Il m'a appelé Patte-à-ressort ! dit Camus, en manière d'explication.

— Tu ne devais pas faire cela, me dit gravement le père Barré.

— C'est lui qui a commencé ; il m'a appelé goulu et goinfre. »

Encore une fois mes ennemis se récrièrent avec indignation, et Camus expliqua ce qui s'était passé. Le père Barré écoutait d'un air préoccupé, la tête penchée, les yeux fixés sur moi, et se tapotant le nez avec le manche de son canif.

« Tout cela n'est guère joli et ne te fait guère honneur, dit-il en levant les sourcils très haut.

— C'est lui qui a commencé ! repris-je avec une stupide obstination.

— Je suis sûr que non, dit le père Barré, et tous tes remuements de tête ne m'ôteront pas cela de l'idée. »

Selon mon habitude, pendant qu'il me parlait, je remuais la tête de haut en bas, avec irritation, par saccades, et je marmottais entre mes dents : « C'est lui qui a commencé, c'est lui qui a commencé ! »

« Supposons, me dit doucement le père Barré, que c'est lui qui a commencé ; est-ce que tu aurais jamais dû lui reprocher une infirmité à laquelle il ne peut rien changer ? S'il t'a appelé goulu et goinfre, il t'a dit la vérité sous une forme un peu dure, voilà tout : car, mon garçon, tu es certainement porté sur ta bouche ; c'est un vilain défaut que la gourmandise.

— C'est lui qui a commencé !

— C'est convenu. Nous disions donc que la gourmandise est un vilain défaut ; mais c'est un défaut dont on peut se corriger. Je ne dis pas que Camus soit

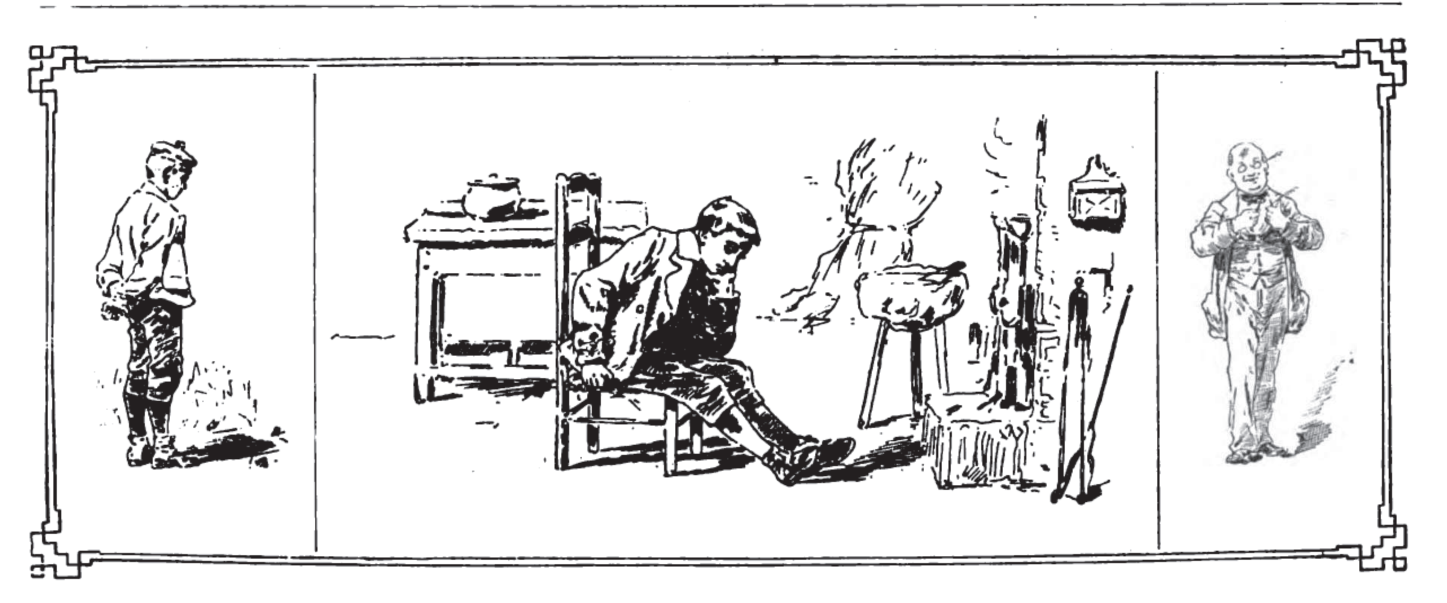
chargé de te corriger de tes défauts ; mais s'il a manqué de charité, au moins il n'a pas manqué de justice, et toi tu as manqué de justice.

— C'est lui qui a commencé.

— Tu as manqué de justice et de bonté, car il est certain que tu n'es pas bon. Oh ! branle la tête tant que tu voudras, tu n'es pas bon, et cependant tu as l'exemple de ton grand-père sous les yeux. »

A suivre. J. GIRARDIN.





Je regardais mélancoliquement les tisons. (P. 50, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

VI

Aveux. — Résolutions héroïques.

L'heure de la classe était arrivée. Le père Barré sonna la petite cloche, et tous les écoliers s'empressèrent d'entrer, en se bousculant un peu, naturellement.

Mon histoire s'était répandue. Tout le monde me regardait, et les écoliers les plus rapprochés de moi ne se gênaient pas pour m'appeler à demi-voix : « Goulu » et « goinfre ». Assis à ma place, l'oreille droite dans la paume de la main droite, je remuais la tête, et je marmottais machinalement : « C'est lui qui a commencé. »

Comme j'avais la tête montée, le père Barré évita de m'interroger, de peur d'avoir occasion de me punir.

Voyant cela, je résolus de le contrarier en demandant à être interrogé. Deux ou trois fois je levai la main, sans qu'il eût l'air d'y faire attention. Le sang me monta à la tête ; je me mis à agiter le bras et à faire claquer mes doigts bruyamment.

Pour se débarrasser de mon importunité, il finit par me faire un signe de tête qui voulait dire : « Eh bien ! réponds, puisque tu y tiens tant. »

Je répondis tout de travers ; je m'obstinai à rester debout et à parler quand il me fit signe de me taire.

Encore une fois, tous les regards se portèrent sur moi. Je perdis la tête, et je me laissai tomber lourdement sur mon banc, en répétant à demi-voix : « Injuste ! injuste ! c'est lui qui a commencé ! »

Il y eut un oh ! d'indignation, suivi d'un long murmure à mon adresse.

Règle générale, dans une discussion entre élève et maître, le public des écoliers prend résolument le parti de l'élève. Il faut que l'élève ait dix fois tort et se soit rendu absolument odieux pour que l'indignation publique s'en prenne à lui.

Ce concert de murmures me fit peur, et je me tournai du côté du mur. Le père Barré ne voulut pas abuser de sa victoire et m'abandonna charitablement à mes propres réflexions.

Tout au fond de moi-même, je me répétais : « C'est lui qui a commencé ! » A force de le répéter, je finis par me le faire croire à moi-même. Je me pris en pitié, je m'attendris sur mon sort, et par contre je me sentis animé d'une effroyable haine contre Camus. L'homme n'est certainement pas fait pour haïr, je n'en veux pour preuve que les horribles souffrances morales de celui qui hait. Que Dieu me pardonne les projets de vengeance que je formai, en regardant les crevasses du mur ; ils étaient si sauvages et si cruels que je frémis encore en y pensant ; mais le plus souvent les gens vindicatifs sont lâches, sans cela le monde verrait de terribles tragédies.

La fin de la classe arriva, et je sortis comme d'un affreux cauchemar.

Si j'avais été aussi fort, ou du moins aussi brave que Camus, je l'aurais certainement provoqué au sortir de l'école. J'y avais même songé un moment, et j'avais

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

décidé de faire ce que faisaient d'habitude, en pareil cas, les polissons que nous appelions « les braves ».

J'irais droit à Camus, les bras croisés sur ma poitrine ; j'approcherais ma figure tout près de la sienne, et je lui dirais : « Tu sais de quoi il retourne entre nous ! » Alors, je ramasserais une paille, je me la poserais sur l'épaule gauche, et je dirais à mon ennemi : « Viens donc la prendre ! »

Il viendrait certainement, car il n'était pas d'humeur à se laisser provoquer impunément. Alors, je lui fracasserais la mâchoire d'un grandissime coup de poing, ou bien je lui aplatirais le nez, ou bien je lui pocherais un œil, peut-être même les deux ! Je m'exaltais si fort à cette idée, que mes voisins me prièrent de ne pas tant faire remuer la table.

Un instant, je cessai de regarder le mur, et je me retournai pour envelopper l'école tout entière, y compris le père Barré, dans un regard de souverain mépris. Par malheur pour mes résolutions belliqueuses, mon regard de souverain mépris s'accrocha en route sur le dos et les épaules de Camus, qui était assis tranquillement à deux tables au-dessous de moi.

Quel dos et quelles épaules ! Ce Camus était taillé en hercule. Je me retournai brusquement du côté du mur, et je tombai dans cette confusion d'idées et de sensations où vous jette toujours un accès de rage impuissante.

Bref, je n'attaquai pas Camus, et même j'affectai de ne pas le voir. Mais, du coin de l'œil, j'observais tous ses mouvements.

Le petit chemin qui conduit chez son père débouche à angle aigu, sur la grande route, à un endroit où il n'y a pas de maison. L'angle aigu est la pointe d'un champ de luzerne appartenant à la mère Jécœur. Comme toutes les vaches, chèvres et brebis du pays venaient se repaître, en passant, aux dépens de la mère Jécœur, elle avait fait enclore son bien d'une palissade d'échalas, aiguisés en pointe et reliés entre eux par une torsade de fil de fer.

Camus suivait son chemin sans se retourner, et moi, de l'autre côté de la luzerne, je le regardais s'éloigner, le couvant des yeux comme une proie qui allait m'échapper.

Tout à coup, reprenant haleine, je criai de toutes mes forces : « Patte-à-ressort ! Patte-à-ressort ! »

Camus se retourna brusquement et me regarda avec indignation. Je répétai l'injure et même je l'aggravai par d'horribles grimaces, et par une pantomime offensante.

« C'est bon, me dit Camus, je te revaudrai cela. C'est demain jeudi, je te défends de sortir de chez ton grand-père. Je te guetterai, tu peux en être sûr, et si je mets la main sur toi, tu peux compter sur une fameuse raclée. »

Je ne m'étais pas attendu à cela, et je demeurai immobile, le regardant s'éloigner. Le petit cahotement de sa jambe droite faisait un peu danser ses épaules, qui me parurent encore plus formidables que pendant la classe.

Qu'est-ce que j'allais devenir, le lendemain, toute la journée ?

Il m'était arrivé bien souvent, même par de très belles journées, de ne pas sortir de la maison et du jardin de grand-père. Mais j'étais semblable à bien d'autres petits garçons, et il suffisait qu'on m'interdît une chose pour me donner envie de la faire.

Je pensais à tout cela en traversant la cour des Camus, et j'avais la fièvre à froid, avec un grand abattement et un peu de frisson.

Quand nous rentrâmes à la maison, Brigitte dit à grand-père : « C'était comme une noce !

— Qu'est-ce qui était comme une noce ? demanda mon grand-père.

— Pardine, les Gimel et les Monratier, bras dessus, bras dessous, avec la marmaille, par-dessus le marché, sont venus pour vous faire leurs compliments et leurs remerciements. Mais, soyez tranquille, vous n'y échapperez pas comme cela ; ils ont dit qu'ils reviendraient.

— Je crains, dit mon grand-père, que notre petit Paul n'ait pris froid. »

Brigitte approcha de ma figure sa lampe de cuisine, et me dit avec une brusquerie amicale :

« Montre-moi ta langue. »

Je lui montrai ma langue.

« Une bonne tasse de lait chaud fera l'affaire, dit-elle d'un ton doctoral. Une bonne nuit par là-dessus, et il n'y paraîtra plus demain matin. Viens près du feu de la cuisine pendant que le lait chauffera. »

Grand-père nous suivit à la cuisine. Brigitte, le voyant préoccupé, le laissa venir sans protester. En toute autre occasion, elle n'eût pas manqué de jurer ses grands dieux que les hommes n'ont rien à voir à la cuisine.

Assis sur une chaise basse, les bras pendants, je regardais mélancoliquement les tisons ; je sentais que mon grand-père avait les yeux fixés sur moi.

Je me disais en moi-même : « Oh ! si grand-père pouvait seulement arranger mon affaire, comme il a arrangé celle de Monratier et de Gimel ! »

Il paraît que, dans l'ardeur de mon désir, je joignis les mains, car mon grand-père me dit avec inquiétude :

« Comme tu serres tes pauvres petites mains, mon enfant ! as-tu donc du chagrin ? »

Je fis un signe de tête, sans oser lever les yeux.

« Un gros chagrin ? me demanda-t-il en se rapprochant de moi.

— Oui, grand-père, » lui dis-je d'une voix indistincte.

Il toussa derrière sa main, et me regarda quelque temps en silence. Comme il allait reprendre la parole, Brigitte, qui était sortie un instant, rentra tenant un sucrier à la main. Quand le lait bien chaud eut été copieusement sucré, Brigitte me le fit avaler bon gré mal gré. Le lait était si chaud que la sueur me perlait au front, et que de grosses larmes me vinrent au coin des yeux.

« Ne vous inquiétez donc pas comme cela, dit Bri-

gitte à mon grand-père; ce ne sera rien du tout, et cela va déjà mieux. »

Elle accompagna ces paroles encourageantes d'un petit coup de cuiller qu'elle m'administra sur le bout du nez.

« Ne te dérange pas, lui dit mon grand-père, je vais le faire coucher.

— Saurez-vous seulement le border? demanda Brigitte avec défiance.

— Oui, oui, je saurai le border. Dis bonsoir à Brigitte, mon petit Paul, et montons bien vite. »

Quand nous fûmes en haut, il s'assit dans son fauteuil, et me regarda me déshabiller, sans m'adresser une seule parole; seulement toutes les fois que je le regardais, il me souriait doucement, et me faisait de petits signes de tête pour m'encourager.

Cher, cher grand-père! il devinait sans doute que j'avais quelque chose de très laid à lui dire, et il pensait que je parlerais plus volontiers, enveloppé dans mes draps, pouvant au besoin ramener ma couverture sur mes yeux pour cacher ma confusion.



Muguette se retournait à chaque marche. (P. 53, col. 2.)

Quelquefois grand-père, pour m'habituer à n'être pas poltron, m'envoyait me coucher tout seul. J'avais grand'peur, sans oser le dire, tant que je n'étais pas caché dans mon lit. Je croyais toujours qu'un homme à barbe noire caché dans les rideaux de grand-père, ou sous son lit, ou dans une armoire, allait sortir de sa cachette, aussitôt que je tournerais le dos, et me faire quelque chose d'horrible. C'est surtout quand je me préparais à monter dans mon lit que ma terreur redoublait. Chaque fois, je me disais : *Il* est caché sous mon lit, et *il* va me prendre par les jambes. Ayant échappé à ce danger, je me précipitais brusquement entre les draps, je les serrais bien fort contre moi, et je ramenais ma couverture sur ma tête. Alors seulement je reprenais un peu courage.

Ce jour-là ce n'est pas l'homme à barbe noire que je craignais, c'étaient les regards de mon grand-père, c'était l'expression que prendrait son visage quand je lui dirais.... Et au fait que lui dire? par où commencer? comment arranger les choses pour ne point mentir et pour n'être pas méprisé comme je méritais de l'être, à cause de ce que j'avais fait ce jour-là?

Maintenant que je revois ces choses à quarante ans de distance, et que je les juge avec les lumières et l'expérience d'un homme mûr, je suis frappé de ce fait, que l'idée d'encourir le mépris de mon grand-père était une idée toute nouvelle, née évidemment des découvertes que j'avais faites sur son caractère. Jusque-là, quand j'avais fait quelque fredaine ou quand je m'étais attiré quelque méchante affaire, je trouvais tout naturel de me mettre sous sa protection; voilà maintenant que j'éprouvais un impérieux besoin de conserver son estime. C'est justement ce qui me rendait si timide et si craintif.

La veille, seulement, j'aurais mené l'affaire bien plus simplement. Par exemple, à table, j'aurais pris un air sombre, et j'aurais refusé avec affectation de manger et de boire. Aussitôt mon grand-père m'aurait dit : « Petit Paul, pourquoi ne manges-tu pas? »

Petit Paul aurait répondu d'un air bourru : « Si tu crois que c'est agréable de savoir qu'on va recevoir une bonne raclée demain ! »

Le grand-père aurait arrangé l'affaire de son mieux. Maître Paul aurait trouvé la chose toute naturelle, et n'aurait pas manqué de s'attirer une nouvelle affaire à la première occasion.

Quand mon grand-père me vit me pelotonner en chrysalide, il ne put retenir un sourire. Cependant, il ne me dit rien encore, et me laissa ramener ma couverture sur mon nez.

Alors, avec un soin maternel, il me borda doucement, lentement, de ses pauvres vieilles mains tremblantes. Mon émotion fut à son comble, et je pleurai sous ma couverture.

Il se pencha sur mon lit, leva un tout petit coin de la couverture, m'embrassa doucement sur la joue et me dit à l'oreille : « C'est donc bien difficile à dire?

— Je n'oserai jamais. »

Il m'embrassa de nouveau et me dit :

« Tu sais, mon Paul, que j'ai été moi aussi un petit garçon; je connais toutes les fautes que commettent les petits garçons. A cette heure, je suis un vieux grand-père, et je puis pardonner à mon petit garçon toutes les fautes qu'il a pu commettre! »

Que tous ceux qui se sont trouvés en passe de faire des aveux humiliants se mettent à ma place. J'aurais dû parler, mais c'est si dur de dire : « Ce petit garçon que tu aimes est un gourmand, un mauvais cœur, un entêté et un poltron. » Il y a des défauts avouables, mais ceux-là !

Voyant que je ne parlerais pas spontanément, il prit le parti de m'interroger.

« Si tu as fait quelque mensonge, me dit-il d'une voix inquiète, avoue-le-moi bien vite, et il n'en sera plus jamais, jamais question entre nous.

— Non, grand-père! je n'ai pas fait de mensonge.

— Dieu soit loué, dit-il avec un soupir de soulagement. Un enfant qui ne ment pas peut se corriger de tous ses défauts, avec du temps et de la bonne volonté. Un menteur cache les siens, et alors, comment ses pauvres parents peuvent-ils l'aider à se corriger? Écoute-moi bien, mon petit, du moment que tu n'as pas de mensonge sur la conscience, tu peux tout me dire sans craindre que je te méprise. »

Alors, je fis appel à mon courage, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis le matin. Malgré son indulgence et ses encouragements, je n'avais pu prendre sur moi de le regarder en face et je m'étais tourné du côté du mur.

Quand je lui eus tout raconté, il me dit : « Tu peux me regarder en face, mon petit; après ce que tu viens de me dire, je t'aime et je t'estime encore plus qu'auparavant

Et il attira une de mes mains pour la caresser.

« Grand-père, murmurai-je à demi-voix, j'ai encore quelque chose à te dire.

— Parle, mon petit.

— Tu m'as dit que je venais de montrer du courage.

— Le plus grand courage qu'on puisse attendre non seulement d'un enfant, mais d'un homme, le courage d'avouer ses fautes sans rien cacher, et de dire : « C'est moi qui suis dans mon tort, du commencement à la fin. »

— Grand-père, grand-père, repris-je avec angoisse, je ne suis pas courageux.

— A quoi reconnais-tu cela?

— Cette raclée que Camus m'a promise... j'aimerais mieux ne pas la recevoir.

— C'est assez naturel, me dit-il en souriant.

— Oui; mais, grand-père, je ne sais pas si j'aurais osé te raconter toute mon histoire, s'il n'y avait pas eu cette raclée au bout.

— Nous recauserons de cela, me dit-il gaiement. Maintenant, il faut que tu dormes. Bonsoir.

— Bonsoir, grand-père. »

Je n'aurais pas mieux demandé que de m'endormir tout de suite, afin de reposer un peu ma tête, qui était toute brouillée. Mais c'est toujours la même chose : c'est précisément quand on voudrait dormir que l'on ne peut venir à bout de fermer l'œil.

Maintenant que mon grand-père savait tout, et que je lui avais remis l'affaire entre les mains, j'étais sûr qu'il saurait arranger les choses. J'étais sûr désormais d'esquiver la raclée. Malheureusement les garçons de l'école n'aiment pas que l'on mêle les parents ou les grands-parents aux affaires de l'école. Mon grand-père n'avait qu'à dire un mot au père de Camus, et Camus n'oserait pas me toucher du bout du doigt. Seulement il ne manquerait pas de raconter ce qui s'était passé, et j'y gagnerais la réputation de « poule mouillée », et de « petite fille », et de « rapporteur ». La raclée que je ne recevrais pas en gros et comme solde de compte, j'en recevrais l'équivalent en détail : on me montrerait au doigt, on me ferait des grimaces, on me donnerait des surnoms, j'aurais tout le monde à dos, ce qui est horrible à penser. Mon affaire, en somme, ne s'arrangerait pas du tout comme celle de Gimel et de Monratier : car Monratier et Gimel étaient partis de chez grand-père bras dessus, bras dessous, plus amis que jamais. Camus ne me tendrait certainement pas la main, et j'aurais absolument voulu qu'il me tendît la main.

Peu à peu le sommeil me gagna; je sentis que mes idées ne se suivaient plus. Je dormais depuis assez longtemps, lorsque je me réveillai en sursaut. Mes idées avaient dû s'arranger et se mettre d'accord pendant que je dormais, car je me dis sans hésiter : « Voilà ce que tu devrais faire. » Presque aussitôt j'ajoutai : « Oui, mais il faudrait oser le faire. » Je me rendormis presque aussitôt, et lorsque je me réveillai pour la seconde fois, la lumière grise du matin éclai-

rait les deux croissants découpés dans le bois des volets.

« Ça y est-il ? » me demandai-je en tâtant mon courage.

En réponse à cette question, je me mis sur mon séant. Je regardai du côté du lit de mon grand-père. Les rideaux fermés formaient une masse sombre et immobile dans l'obscurité de la chambre. En prêtant l'oreille, j'entendis que la respiration de mon grand-père était douce et régulière, et je compris qu'il dormait.

Alors je me glissai à bas de mon lit, et, sans faire de bruit, je ramassai mes habits à brassée. A pas de loup, je me dirigeai vers la porte; je soulevai le loquet, en retenant mon haleine, et j'entr'ouvris le battant. Je connaissais de longue date toutes les manies de cette vieille porte de chêne; je savais jusqu'à quel moment elle tournait sur ses gonds sans crier, et à quel moment elle poussait un grand cri, comme un chien qui bâille d'ennui dans sa niche. A moins de la faire braire, je ne pouvais la pousser plus loin. Je constatai, à mon grand désespoir, que l'ouverture était trop étroite pour me livrer passage. Que faire?

Je me tenais debout près de la porte entr'ouverte, le cœur tout tremblant, regardant tantôt du côté du lit de grand-père, tantôt dans la cage de l'escalier, où la petite lucarne vitrée répandait un peu de lumière. J'allais me remettre au lit et laisser aller les choses comme elles voudraient, lorsque tout à coup il me vint une idée.

« Bête que je suis, je ne peux pas passer, parce que j'ai ma brassée d'habits, autrement je trouverais bien moyen de me faufiler. »

Je m'accroupis près de la porte, et, allongeant le bras, je posai un à un sur la première marche de l'escalier tous les objets qui constituent l'équipement d'un petit garçon.

D'abord tout alla bien, et déjà je m'applaudissais du succès de mon entreprise, lorsqu'une bille s'échappa de la poche de mon pantalon, et dégringola lentement le long des marches usées de l'escalier.

Je retins mon haleine et je frissonnai de tout mon corps. Cette bille n'en finissait pas de descendre. Tac-tac ! tac-tac ! Mon grand-père fit un mouvement dans son lit, et respira plus fort, mais il ne s'éveilla pas.

J'attendis quelques instants par prudence et j'allais enfin me faufiler, lorsque je fus arrêté net par la vue d'un nouveau danger.

Attirée, sans doute, par le tac-tac de la bille, Muguette était là qui flairait mes vêtements. Quand elle leva la tête vers moi, ses yeux étaient si ronds et si brillants que j'eus grand'peine à retenir un cri de terreur.

Sa curiosité étant satisfaite, elle se mit à descendre les marches de l'escalier, sans se presser, avec des mouvements d'épaules et des déhanchements qui m'auraient bien amusé en toute autre circonstance.

Je me faufilai vivement, et je refermai la porte sur moi. Comme je me penchais pour prendre mon petit bagage, Muguette remonta et se mit tout près de moi. Il n'y avait plus à reculer : « Bonne petite Muguette, » lui dis-je à voix basse, du ton le plus humble et le plus caressant. Elle me répondit par un petit miaulement tout à fait pacifique.

Était-elle surprise de me voir en chemise ? se souvenait-elle que mon grand-père m'avait recommandé à elle ? ou bien encore avait-elle besoin de quelque chose ? Le fait est qu'elle ne se jeta point sur moi, pour venger les injures de la veille.

Aussitôt que je commençai à descendre l'escalier, elle prit les devants, se retournant à chaque marche pour voir si je la suivais, et m'encourageant par de petits miaulements doux et prolongés.

Arrivée à la porte d'en bas, elle se frotta contre les planches, d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Je supposai qu'elle avait envie de prendre l'air et de faire une petite promenade matinale. C'était bien cela qu'elle voulait. Dès que j'eus tiré les verrous et entr'ouvert la porte, elle se précipita dans le jardin, et je n'en entendis plus parler.

Aussitôt, sur les dernières marches de l'escalier, je procédai sommairement à ma toilette. Faute de peigne, je me passai à plusieurs reprises les doigts dans les cheveux et j'allai faire ensuite mes ablutions dans l'augette de la pompe.

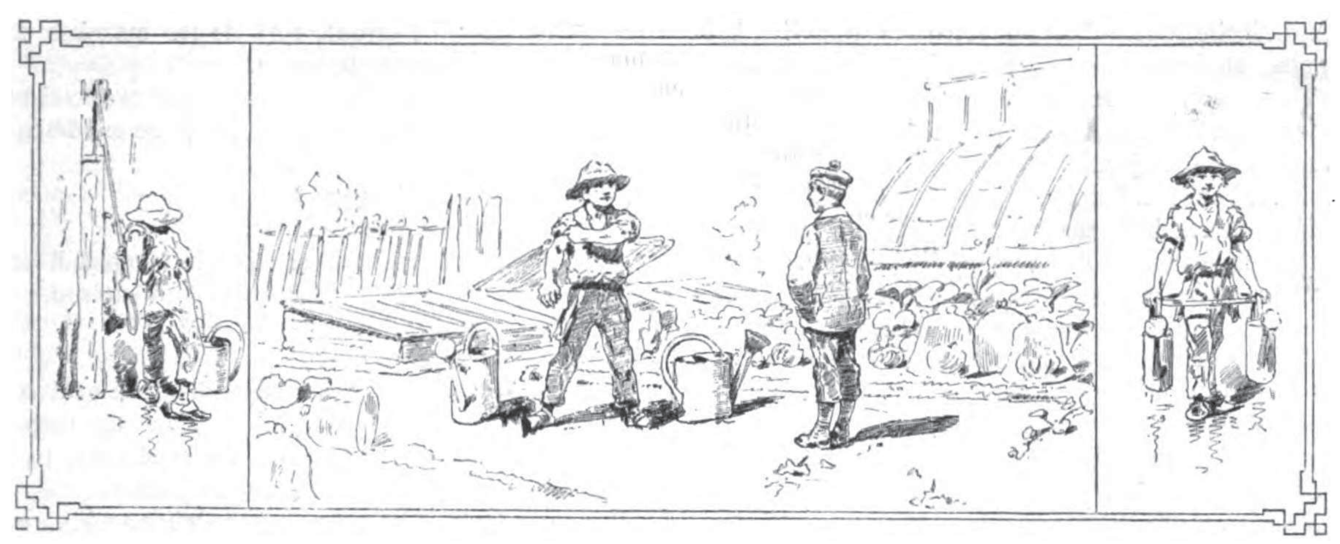
Ma toilette terminée, je pris le petit trot en longeant les espaliers, et j'arrivai à la porte qui donne sur la ruelle des Aubiers. Muguette, dans un carré d'artichauts, s'amusait à faire sauter en l'air un mulot qu'elle venait d'attraper. Deux autres mulots gisaient, étranglés, au pied d'un artichaut; Muguette avait fait bonne chasse. Quand je passai près du carré d'artichauts, elle me regarda d'un air défiant et se mit à gronder. Comme je n'avais nulle envie de lui disputer ses mulots, je pris prudemment le large et je m'élançai dans la ruelle.

Quand je passai le long de la palissade où j'avais insulté Camus, la veille, j'eus un mouvement d'hésitation, et j'éprouvai une sensation assez désagréable. Je me souvins d'un des proverbes familiers de grand-père, et je me dis, pour me donner du cœur : « Le vin est tiré, il faut le boire ! »

Quand j'eus tourné l'angle aigu de la luzerne, et que je m'engageai dans la ruelle des Camus, je devins tout sérieux. « Il est encore temps de rentrer, » me dis-je, en m'arrêtant à regarder une chèvre qui tirait sur sa corde pour se rapprocher de la palissade et qui me regardait d'un air de tristesse et de commisération. Elle avait l'air de me dire : « Que diable vas-tu faire là-bas ! »

Et moi je lui répondis, absolument comme si elle m'eût adressé la parole : « Biquette, je vais faire ce que mon grand-père aurait fait, quand il était petit garçon : je voudrais tant ressembler à mon grand-père ! »

A suivre. J. Girardin.



Il donna un tour de plus à l'enroulement de ses manches. (P. 66, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

VII

L'entrevue.

A mesure que le moment fatal approchait, je me raidissais davantage contre ma propre faiblesse et contre mes appréhensions. Instinctivement, je rasais de très près le mur qui était à ma droite, comme un général prudent qui appuie une de ses ailes à une montagne ou à une rivière pour n'être point surpris de ce côté-là. Je manœuvrais sur un terrain dangereux, l'ennemi était proche : je redoublais de précautions. De l'autre côté de la ruelle, la porte du jardin potager était toute grande ouverte ; dans la perspective allongée de l'allée tirée au cordeau, je vis le père Camus qui remuait du fumier avec une fourche. J'arrivai en quelques enjambées à la porte du jardinet qui entourait la maison des Camus.

C'était une porte à claire-voie. Avant de faire le pas décisif, et de m'offrir à la vue de l'ennemi, je me recueillis un instant. Il m'arriva alors ce qui m'est arrivé bien souvent depuis, en diverses circonstances importantes. Je regardai autour de moi, et tous les objets environnants s'imprimèrent dans ma mémoire, jusqu'au moindre détail. A l'heure qu'il est, il me suffit de fermer un instant les yeux pour revoir le mur gris formé de lambourdes et d'un mélange de terre glaise et de paille. Tout près de la porte, il y avait une grande lézarde, tapissée de toiles d'araignées, les unes très anciennes, toutes grises de poussière, pendantes en formes de sacs et parsemées de brins de paille et de foin des années précédentes, les autres fraîchement tendues et vides en apparence, sauf une grande, où une araignée vert-pomme était en train d'enlacer dans ses fils d'argent une grosse mouche d'un bleu d'acier, qui se débattait par saccades et faisait trembler toute la toile. Je revois le chaperon du mur, tout couvert de joubarbes et de sédums, dont les étoiles blanches se balançaient au vent du matin, parmi des touffes d'herbes grêles, toutes frissonnantes. Je revois le montant de la porte, en pierre grise du pays, où s'étalaient des plaques de lichen, d'un gris argenté et d'un beau jaune de chrome. A deux pouces de ma tête, que je dissimulais prudemment, une main injurieuse avait charbonné ces deux mots : *Barré, imbécile*.

Quand je crus être assez maître de moi-même, j'allongeai le cou, et je risquai l'œil gauche.

Camus, sans veste et sans gilet, les manches de sa chemise de grosse toile roulées au-dessus du coude, manœuvrait en sifflant le bras de la vieille pompe.

Comme il me tournait le dos, je pus l'observer à mon aise. Il achevait de remplir un grand arrosoir.

Quand l'arrosoir fut plein à déborder, Camus cessa de pomper, se redressa, cambra ses reins, rejeta son chapeau de paille en arrière et s'essuya le front avec son bras nu. C'était un bras solide et musculeux, un bras enfin taillé pour administrer de bonnes raclées. Cette réflexion, qui me vint malgré moi, me fit pousser un gros soupir, mais je ne reculai pas d'une semelle.

Tout à coup Camus se pencha en avant, saisit de la

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

main droite l'arrosoir qu'il venait de remplir, de la main gauche un second arrosoir déjà plein que je n'avais pas encore remarqué, parce qu'il était à moitié caché derrière une touffe de belladone, et se dirigea vers le fond du jardin, en se dandinant à chaque pas sur ses hanches. La charge était lourde et lui tendait rudement les bras, mais il marchait d'un pas ferme, sauf le balancement de sa jambe trop courte.

Deux allées conduisaient au fond du jardin : l'une très large, qui partait de la porte d'entrée et aboutissait à une sorte de baraque en bois où séchaient des paquets d'oignons, des gousses d'ail et des racines d'iris enfilées dans des ficelles ; l'autre, très étroite, parallèle à la première, et où une seule personne pouvait passer à la fois.

J'étais venu là, décidé à subir mon sort, c'est-à-dire, à recevoir une raclée, sauf à m'expliquer ensuite, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Mais comme l'instinct de la conservation était très développé en moi, j'aurais mieux aimé, si cela était possible, me dispenser de la raclée. Je ne suis pas ici pour me vanter, mais pour dire bien exactement la vérité.

Comme la grande allée me paraissait éminemment propre à servir de théâtre à un combat singulier, tandis que la seconde, étroite et bordée de fleurs soigneusement entretenues, se prêtait mal, par sa configuration, à cet exercice violent, je résolus aussitôt de choisir l'allée étroite.

Mon parti une fois pris, j'ouvris brusquement la porte, d'un seul coup, et je la refermai avec fracas, pour attirer l'attention de Camus.

Il entendit certainement le claquement de la porte ; mais il crut sans doute que c'était son père qui rentrait, ou bien encore un des garçons jardiniers, car il ne bougea pas. Le corps penché en avant, appuyé sur la jambe droite, le bras gauche rejeté derrière son dos, il vida son arrosoir avant de se retourner. J'enfilai prudemment l'allée étroite et je m'y avançai avec une lenteur calculée.

Quand l'arrosoir fut à peu près vide, Camus le secoua de droite à gauche et de gauche à droite, avec des balancements lents et prolongés, comme font les jardiniers soigneux, qui ne veulent pas perdre une goutte d'eau.

Quand il eut parachevé cette cérémonie, il sautilla sur son pied et fit volte-face. Alors il m'aperçut : l'arrosoir lui échappa de la main, et il me regarda pendant deux ou trois secondes, bouche béante, en écarquillant les yeux.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? me demanda-t-il brusquement.

— Je viens te parler, lui répondis-je d'une voix mal assurée.

— Oh ! le lâche ! reprit-il avec un accent de profond mépris. Tu viens me supplier de ne pas te donner ce que je t'ai promis ; ne dis pas non. Je te connais.

— Non ! répondis-je d'une voix ferme.

— Chose promise, chose due, reprit-il en donnant un tour de plus à l'enroulement de ses manches de chemise ; allons, numérote tes os.

— Tu peux, lui dis-je, me donner une raclée si tu veux ; je te préviens seulement que je ne me défendrai pas.

— Tu ne te défendras pas ?

— Non, je ne me défendrai pas.

— Et tu ne crieras pas au secours ? reprit-il en jetant un regard de défiance du côté de la maison.

— Je ne crierai pas au secours.

— Tu ne te sauveras pas ?

— Je ne me sauverai pas, » répondis-je en m'avançant hardiment vers lui. Je sortis alors de l'allée étroite, et je me risquai jusqu'à un rond-point très favorable à une rencontre ou à une exécution.

Il me rejoignit et je ne pus m'empêcher de frissonner ; pour me donner une contenance, je croisai mes deux bras sur ma poitrine.

« C'est par trop bête, dit-il en croisant ses deux bras à son tour. Est-ce que tu t'imagines que je vais taper sur un individu qui ne veut pas se défendre ? ce serait du propre. Mais enfin, peux-tu me dire pourquoi tu es venu ?

— Je suis venu pour te parler, soit avant, soit après la raclée.

— Au diable la raclée ! dit-il avec impatience.

— Ainsi soit-il, » lui répondis-je avec conviction.

Cette fois il se mit à rire. Je vis avec une profonde satisfaction que les choses ne tourneraient pas au tragique, et je me mis à rire aussi.

« Écoute, lui dis-je, en lui posant l'index sur l'avant-bras, je suis fâché de tout ce qui s'est passé hier ; c'est moi qui ai eu tort, et je viens te demander de ne plus m'en vouloir.

— Gros bêta, me dit-il d'un ton de bonne humeur, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; je n'y pensais déjà plus.

— Oui, mais moi j'y ai beaucoup pensé ; cela m'ennuie à la fin d'être une espèce de brebis galeuse au milieu de vous autres. Je veux tâcher d'être meilleur camarade ; je crois que je serai plus heureux et que mon grand-père sera plus content de moi. J'ai bien vu hier soir que toutes ces histoires-là lui faisaient de la peine.

— Tu lui en as parlé ? me demanda-t-il brusquement.

— Oui, je lui ai tout dit.

— Tu sais que ça ne se doit pas, reprit-il d'un ton sérieux. Si nous mettions nos parents au fait de toutes nos histoires, il n'y aurait plus moyen de rire un peu.

— Je le sais bien, lui répondis-je humblement, mais j'avais le cœur si gros que c'est parti malgré moi. D'ailleurs, tu sais, Camus, moi je n'ai pas de camarades, je n'ai personne à qui parler, et il y a des moments où il faut que l'on parle.

— Sais pas, dit-il tranquillement.

— Et puis, quand on n'accuse que soi, et que l'on reconnaît tous ses torts, ça ne peut pas s'appeler rapporter. »

Il prit un air embarrassé, et me répondit qu'il n'en était pas bien sûr.

Comme il n'était pas bien sûr du contraire non plus, il ne se cassa pas la tête à pousser plus loin ses réflexions, et me demanda : « Et ton grand-père, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit : A tout péché miséricorde.

— Ça, c'est sûr, dit tranquillement Camus, et puis encore ?

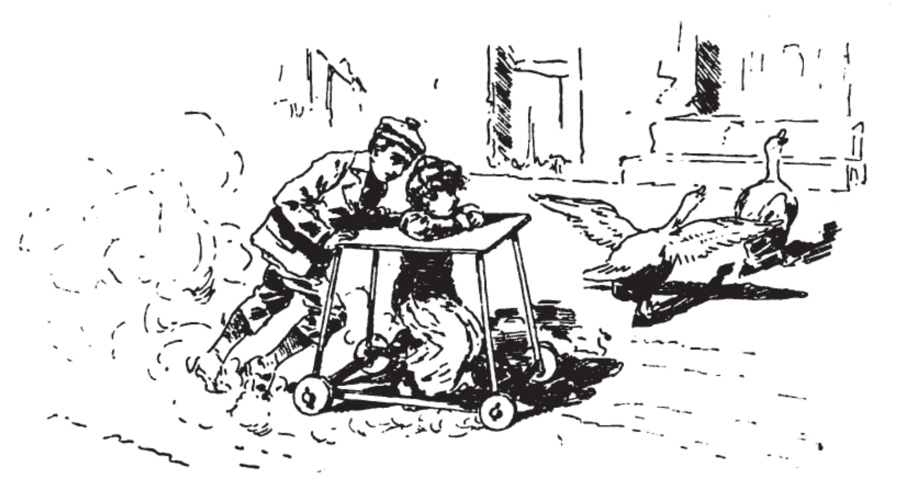
— Il m'a dit qu'il arrangerait l'affaire.

— Tu vois bien que tu avais eu tort de lui en parler. S'il s'en était mêlé, mon pauvre vieux, ça aurait marché tout de travers.

— C'est pour cela, lui répondis-je, que j'ai mieux aimé faire un coup de tête.

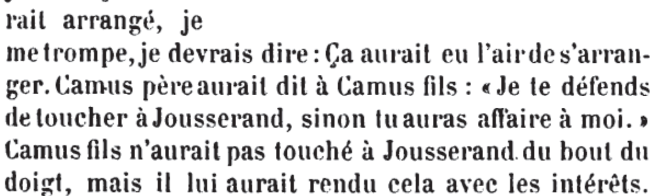
— Toi pas bête, tu as vu le joint.

— Je me suis dit : « Grand-père ira trouver le père de Camus, et lui dira : Mon voisin, il se passe telles et telles choses. Arrangeons cela entre nous. »



Je le poussai. (P. 68, col 1.)

— Ça se serait arrangé, dit Camus d'un air capable, parce que ton grand-père n'est pas un homme comme un autre, et que mon père ne voudrait pas lui faire d'affront. Quand je dis : Ça se serait arrangé, je



me trompe, je devrais dire : Ça aurait eu l'air de s'arranger. Camus père aurait dit à Camus fils : « Je te défends de toucher à Jousserand, sinon tu auras affaire à moi. » Camus fils n'aurait pas touché à Jousserand du bout du doigt, mais il lui aurait rendu cela avec les intérêts.

— C'est ce que je me suis dit. Et puis j'ai pensé en moi-même : « Ce n'est pas la première raclée que je reçois et on n'en meurt pas. D'ailleurs, à mettre les choses au pis, j'aime mieux recevoir ma raclée tout de suite que de l'attendre toute la journée, ou de me cacher comme un lièvre. »

Camus se mit à rire et me dit : « Je te croyais capon, mais ce que tu as fait là n'est pas d'un capon. »

Mon cœur fut envahi par une joie délicieuse.

« Alors, repris-je avec élan, veux-tu que nous soyons amis, nous deux ?

— Ça, mon cher, c'est autre chose, me dit-il.

— Bons camarades alors ? ajoutai-je humblement.

— Ça, de tout cœur, répondit-il en me tendant la main. Vois-tu, Jousserand, je ne voudrais pas te faire de peine, surtout ce matin. Mais, tu comprends, pour être mon ami, il faut que tu conviennes à mes amis, et, pour y arriver, tu as du chemin à faire. Je regrette, mon pauvre vieux, je regrette. Mais vrai ! je ne dis pas non ; je dis : Plus tard. »

Je ne pouvais pas lui savoir mauvais gré de me dire ce que je m'étais dit à moi-même. Je fus certainement piqué et désappointé, mais je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même ; j'avais voulu aller trop vite en besogne, parce que mon premier succès m'avait grisé. L'embarras même de Camus et ses efforts maladroits pour me dorer la pilule me montraient qu'il avait bon cœur et qu'il ne me gardait pas rancune.

VIII

Sauvetage. — Déposition d'un témoin.
Le père de grand-père.

Comme je débouchais du petit chemin sur la grande route, je m'arrêtai tout d'un coup pour regarder quelque chose de très amusant. Au beau milieu de la route, tournant le dos au village, un petit garçon piétinait dans la poussière. Ce petit garçon était emboîté jusqu'aux aisselles dans un de ces chariots à quatre roues qui ressemblent, quant à la forme, aux mues où l'on met les poules et leurs poussins pour les séparer des autres volailles.

Le petit voyageur, enchanté d'avoir échappé à la surveillance de sa mère, marchait droit devant lui, le bourrelet de travers sur la tête, et poussant son chariot avec des efforts qui lui tendaient les jarrets et faisaient saillir ses petits mollets.

Par moments, il s'arrêtait pour regarder autour de lui, puis reprenait sa course avec des cris de joie.

Je m'amusai un instant de son manège, et je repris ensuite ma marche, en me disant : « La mère Courcier sera bien attrapée quand elle s'apercevra que son nourrisson fait l'école buissonnière ! Ça lui apprendra à bavarder pendant des heures, au lieu de surveiller son petit garçon. » Au bout de vingt pas, je me retournai, le petit chariot continuait sa marche triomphale.

Tout à coup il me vint à l'idée que si mon grand-père avait été avec moi en ce moment, il n'aurait pas laissé un si jeune enfant courir la pretantaine, au risque de culbuter dans un fossé, de rencontrer la diligence, ou d'être foulé aux pieds par les bestiaux qui vont à l'abreuvoir.

Je m'élançai vers lui. Il n'était que temps. La diligence de Châteauroux arrivait à fond de train, comme toujours. J'entendais déjà les grelots des chevaux, et j'apercevais le haut de l'impériale qui commençait à s'élever au-dessus de la côte.

Vivement, je fis faire quart de tour au petit chariot, et, malgré les cris et la résistance du petit voyageur, je le poussai vivement sur l'accotement de la route.

Comme la diligence passait devant nous, un des voyageurs de l'impériale se pencha en appuyant ses deux mains sur le tablier de cuir, et me cria : « Grand dadais ! c'est comme cela que tu veilles sur ton petit frère ! » Comme cette insulte n'était pas méritée, je me contentai de hausser les épaules. Le petit Courcier n'était pas mon petit frère et personne ne me l'avait donné à garder.

Mais cette superbe quiétude d'une conscience sans reproche fut bien vite troublée par une réflexion très simple. Si le souvenir de mon grand-père ne m'avait pas fait rebrousser chemin, l'enfant aurait pu être écrasé, et à l'heure qu'il est j'aurais eu peut-être à me reprocher sa mort.

Cette découverte m'émut profondément, et, par un mouvement irréfléchi, je me jetai à genoux sur l'herbe, et j'embrassai le petit enfant. Il se laissa embrasser sans rien dire, parce que le bruit de ferraille de la diligence l'avait profondément interloqué.

Mais aussitôt qu'il eut repris ses sens, il revint à son idée ; et, faisant brusquement demi-tour dans son chariot, il se mit à pousser dans la direction de la campagne.

« Oh ! mais non, lui dis-je, comme s'il avait pu me comprendre ; en voilà assez comme cela. Nous allons nous en retourner ; grand-père doit être inquiet. »

Il protesta par une secousse si énergique que le chariot pencha en avant. J'essayai de parlementer, mais le jeune voyageur ne voulut rien entendre ; ma petite brebis égarée était devenue un véritable mouton enragé.

A la fin, je résolus d'employer la force, puisque la raison toute seule ne pouvait triompher de son entêtement. Je poussai donc le véhicule dans le sens du village. Brusquement le petit bonhomme s'enfonça jusqu'aux aisselles dans son chariot et laissa traîner ses jambes dans la poussière. Craignant de le blesser, je m'arrêtai tout court ; aussitôt il se releva, et se mit à pousser tranquillement du côté où il avait résolu d'aller.

Un moment j'eus l'idée folle d'emporter le chariot et l'enfant, mais je reconnus bien vite que c'était impossible. Je m'arrêtai à une résolution plus sage, qui était d'emporter l'enfant sans le chariot. En cherchant bien, je finis par découvrir la chevillette qui assujettissait la ceinture de bois dans laquelle était emprisonné le marmot. Je la tirai, et je parvins non sans peine à extraire le petit prisonnier de cette espèce de cangue.

Le prisonnier se mit à rire, quand je l'enlevai dans mes bras. Mais aussitôt qu'il vit que je voulais l'emporter au village, il se tordit comme un serpent, et se mit à gigotter, en poussant des cris perçants.

J'étais fort embarrassé de mon fardeau, et je commençais même à perdre un peu la tête, lorsque je me trouvai entouré d'une trentaine de personnes que je n'avais pas vues venir.

Il paraît que les voyageurs, en arrivant au relais, avaient conté l'aventure du grand dadais qui ne surveillait pas son petit frère. La mère Courcier, qui cherchait son nourrisson dans les écuries du Lion-d'Or, avait poussé un cri perçant et s'était élancée sur la route ; et mon grand-père, qui cherchait son petit-fils disparu, l'avait suivie aussi vite que le lui permettait son grand âge. Les badauds s'étaient mis de la partie, et voilà comment je me trouvai entouré de la moitié du village, pendant que le petit mouton enragé se débattait dans mes bras.

« Mon enfant est écrasé, s'écria la mère Courcier en levant les bras au ciel.

— Laissez donc, lui fit observer une bonne commère, qui m'avait aussitôt déchargé de mon fardeau, un enfant écrasé ne crie pas comme ça.

— Alors c'est que tu l'as battu ! cria la mère Courcier en se tournant brusquement de mon côté.

— Je ne l'ai pas battu, répliquai-je avec chaleur. Quand j'ai voulu ramener le chariot, votre petit garçon s'est laissé traîner et j'ai eu peur de le blesser ; alors je l'ai pris dans mes bras, et il s'est débattu parce qu'il avait mis dans sa tête de ne pas rentrer à Montigny. »

Rassurée de ce côté, la mère Courcier se décida à reprendre son enfant, qu'elle avait laissé jusque-là dans les bras de l'autre femme, afin de pouvoir gesticuler plus à son aise. Je crois du moins que c'est là la raison, car je n'en vois pas d'autre.

Comme elle avait honte de sa négligence, elle essaya de s'en prendre à moi et me dit :

« Qu'avais-tu besoin de l'emmener par là-bas ?

— Je ne l'ai pas emmené par là-bas, répondis-je vivement ; il y est bien allé tout seul. Je l'ai vu de loin, et j'ai couru le garer de la diligence, voilà la vérité. »

Il y eut un moment de silence, vraiment solennel. Le petit bonhomme, étonné de voir tant de monde à la fois, avait cessé de se débattre et de crier. En ce moment j'aperçus mon grand-père ; comme il était arrivé après les autres, il était au second rang, et me regardait avec une vague inquiétude. Sans savoir pourquoi, je rougis.

Me voyant rougir, la mère Courcier secoua la tête, regarda ses voisins, comme pour les prendre à témoin, et dit d'un air de doute : « La vérité, la vérité ! tout mauvais cas est niable. »

Je sentis que je devenais cramoisi ; mais je repris d'une voix ferme : « Je ne mens pas ! »

Mon grand-père s'avança au premier rang et dit à la mère Courcier : « Madame, je ne puis pas parler comme témoin, puisque je n'ai rien vu, mais je puis vous assurer que d'habitude cet enfant ne ment pas ! »

Je lui jetai un regard de profonde reconnaissance. Quant à la mère Courcier, elle secoua de nouveau la tête.

« J'ai tout vu, moi, » dit une voix de basse-taille, qui partait d'une des fenêtres de l'auberge du *Soleil-Levant*. J'ai su depuis que la voix de basse-taille appartenait à un commis voyageur en bouchons.

Toute l'assemblée leva la tête vers la fenêtre d'où le commis voyageur nous regardait, appuyé sur ses deux coudes. Il tenait un blaireau à barbe d'une main, une moitié de noix de coco de l'autre, et il avait toute la figure barbouillée de mousse de savon.

Il n'avait point l'air embarrassé de se montrer dans cet état devant une si nombreuse assistance, et il reprit avec une aisance parfaite :

« J'ai tout vu de mon lit; ce jeune garçon (et il me désigna du bout de son blaireau) arrivait tranquillement par ce petit chemin (le blaireau désigne la ruelle des Camus); il tourne par ici (le blaireau se dirige vers le village). Tout d'un coup il revient sur ses pas en courant. Je me demande ce qui lui prend, je saute à bas de mon lit, et je le vois qui pousse le mioche et la petite machine de côté, juste au passage de la diligence. Le mioche qui n'est pas têtu pour son âge, non c'est le chat! se débat comme un beau diable pour continuer sa promenade. Cet autre bon garçon, n'en pouvant pas venir à bout, le prend dans ses bras et cherche à l'emporter. S'il lui avait donné le fouet, l'autre n'aurait eu que ce qu'il méritait, mais il ne l'a pas touché du bout du doigt. En foi de quoi, je soussigné délivre au jeune sauveteur le présent certificat. Je profite de votre aimable présence, mesdames et messieurs, pour vous faire savoir que j'ai l'honneur d'être le représentant de la maison Chattefière — bouchons de première qualité, gros et demi-gros — et que je suis à vos ordres, si vous voulez bien m'honorer de votre confiance. »

La diligence arrivait à fond de train. (P. 68, col. 1.)

Là-dessus, il fit un profond salut, et disparut de la fenêtre. Les hommes qui étaient là se mirent à rire; et ils se disaient les uns aux autres : « Il a la langue bien pendue! » Mon grand-père me prit par la main, et la mère Courcier, qui tenait absolument à passer sa colère sur quelqu'un, administra publiquement à Courcier fils une cuisante correction.

Après cela, comme il n'y avait plus rien à voir ou à entendre, les curieux se retirèrent par petits groupes, discutant le discours du commis voyageur et l'acte par lequel la mère Courcier avait terminé la représentation. L'opinion publique était très favorable au commis voyageur, et très sévère pour la mère Courcier. Nous marchions lentement, grand-père et moi, sur le bord de la route. Les gens qui nous dépassaient saluaient mon grand-père avec respect, et plusieurs personnes m'adressèrent de petits signes de tête.

Pendant quelques minutes, je me considérai comme une manière de héros; je tendis le jarret et je rejetai

la tête en arrière; mais cet orgueil puéril ne fut pas de longue durée.

« Je suis bien content, me dit mon grand-père, que tu te sois trouvé là pour empêcher le pauvre petit enfant de se faire écraser. J'en suis très content.

— Grand-père, lui répondis-je en baissant la tête, j'ai bien manqué de le laisser aller où il voudrait.

— Comment ça, mon petit.

— Je le voyais trottiner sur la route, sans songer à l'arrêter. Je me disais qu'on ne me l'avait pas donné à garder, et que c'était l'affaire de la mère Courcier et non pas la mienne de surveiller son petit enfant.

— Oui, mais tu t'es ravisé, me dit mon grand-père en me serrant légèrement la main.

— Oui, je me suis ravisé, parce que je me suis dit tout d'un coup : « Si grand-père était là, il ne laisserait pas ce pauvre petit se jeter sous les roues des voitures ou dans les fossés de la route. »

Grand-père regarda bien loin, devant lui, comme s'il cherchait quelqu'un sur le ruban de route qui s'étale le long de la côte du Muret, de l'autre côté du village.

« Quand j'étais petit garçon, dit-il après quelques instants de silence, je ne voyais pas toujours ce qu'il y avait de mieux à faire, ou bien, quand je le voyais, je ne me souciais pas toujours de le faire, je trouvais que cela m'ennuyait, me dérangeait, ou bien encore que cela n'en valait pas la peine. Alors, je me disais : « Si mon grand-père était là, à ma place, qu'est-ce qu'il ferait, lui? »

Je l'écoutais avec avidité, et je lui demandai :

« Ton grand-père savait-il que tu faisais cela?

— Oui, oui, il le savait, je ne lui cachais jamais rien de ce que je faisais ou de ce que je pensais.

— Et qu'est-ce qu'il disait de cela, ton grand-père?

— Il me disait : « Mon petit, je suis bien content que tu aies eu cette idée-là, car c'est une bonne idée. » Les petits enfants ont une conscience tout comme les grands-pères; et leur conscience leur dit aussi clairement que celle des grands-pères : Il faut faire le bien et éviter le mal, partout, toujours. Seulement, il y a une différence entre la conscience du grand-père et celle du petit enfant, c'est que celle du grand-père a de l'expérience, et que celle du petit-fils n'en a pas encore. Mon grand-père m'expliquait cela si clairement que je le comprenais très bien.

— Et moi aussi, grand-père, je crois que je le comprends.

— Bon, tu vas voir. »

Ayant réfléchi quelques instants, il reprit :

« Tu te souviens que mon grand-père à moi avait sept fils.

— Oui, grand-père, je m'en souviens bien.

— Il avait fait de ses sept fils autant d'hommes de cœur qui lui ressemblaient. Il leur avait donné à tous des métiers honorables, de sorte qu'ils gagnaient bien leur vie. Trois de ces fils étaient mariés et pères de famille. Mon père à moi était un de ces trois-là. Ils vivaient donc très heureux lorsque la France fut attaquée de tous les côtés, tu verras cela dans l'histoire. Mon grand-père dit à ses fils : « Voici le moment de montrer que vous avez été élevés par un brave homme. Le pays passe avant tout; le voilà attaqué, il faut le défendre. On demande des hommes de bonne volonté; vous allez laisser là vos métiers, vos femmes et vos enfants et prendre chacun un fusil. Tant que durera la guerre, je verrai à ce que les femmes et les enfants ne manquent pas du nécessaire; on se gênera, c'est bien le moins qu'on puisse faire pour le pays. Quand la guerre sera finie, on se comptera. Ceux qui seront restés sur le champ de bataille, seront à tout jamais l'honneur de la famille, ceux qui reviendront en seront le soutien. Allez! »

Il y avait quelque chose de si pénétrant dans l'émotion contenue de mon grand-père que mon cœur sauta dans ma poitrine, et que des larmes généreuses me vinrent au bord des paupières.

« Grand-père, lui dis-je d'une voix tremblante, qu'est-ce qu'ils sont devenus?

— Tu vas le voir. Voilà donc les sept Jousserand qui partent le même jour. Ce fut une grande émotion dans le pays. Comprends-tu, mon petit, les sept frères à la fois.

— Oh! grand-père.

— Parmi ces sept Jousserand, il y avait mon père à moi, qui était marié. J'avais deux ans à cette époque. C'est de lui surtout que je veux te parler. Mon père n'avait jamais tenu un fusil de sa vie. Aussi, en arrivant au régiment, il se trouva aussi gauche et aussi maladroit qu'un conscrit, malgré son âge. Il était donc, à côté des vieux soldats, comme un petit enfant à côté d'un homme. Sa conscience lui disait, tout comme la leur, qu'il faut mourir à son poste. Seulement sa conscience manquait d'expérience; alors, sais-tu ce qu'il faisait? Il causait avec les anciens, non pas avec tous, mais avec ceux qui étaient les plus braves, et qui en même temps connaissaient le mieux les devoirs du soldat. Il s'était lié surtout avec un vieux sergent nommé Marguet, qui répétait toujours : « Tout bon Français est capable de se faire tuer gaiement pour son pays; un bon soldat doit se faire tuer utilement! »

— Utilement, qu'est-ce que ça veut dire, grand-père?

— Il y a, à la guerre, des gens qui se font tuer sans nécessité, uniquement pour qu'on dise d'eux : « Un tel est mort en brave. » Ce sont des téméraires. Il y en a d'autres qui ménagent leur vie, quand il n'est pas nécessaire de la risquer, et qui en font le sacrifice au bon moment, lorsque leur mort peut servir à quelque chose pour le bien de l'armée, qui est le bien du pays.

» Quand les soldats sont en garnison, ils ont le temps d'apprendre bien des choses, qu'il est nécessaire ou utile de savoir. Mais dans ce temps-là on n'allait pas à la caserne; à peine enrôlé on courait se battre. Comme mon père ignorait bien des choses, il était souvent embarrassé; alors il allait consulter le

sergent Marguet, et quand il ne l'avait pas sous la main, il se demandait : « Qu'est-ce que Marguet ferait à ma place ? »

— Comme toi, quand tu te demandais : « Qu'est-ce que mon grand-père ferait à ma place ? »

— Comme toi aussi, mon petit, car te voilà tout à fait de la famille. Auparavant tu en étais par la naissance, maintenant tu en es par le cœur. »

Je posai mes lèvres sur la main de mon grand-père, au moment où nous franchissions le seuil de la maison, ce qui surprit singulièrement Brigitte, car jusque-là je n'avais pas été très tendre de mon naturel.

« Te voilà donc retrouvé ? » me dit-elle d'un ton assez brusque.

Comme elle aurait pu entrer dans des éclaircissements qui auraient interrompu l'histoire de mon arrière-grand-père, je tirai vivement mon grand-père par la main, et je l'entraînai sous la tonnelle.

« Et alors ? » demandai-je, lui laissant à peine le temps de s'asseoir.

Il reprit avec complaisance :

« Comme mon père était intelligent, et instruit pour l'époque, il fut bientôt caporal, et puis sergent. Ayant de nouveaux devoirs à remplir, il se trouvait dans l'embarras bien plus souvent qu'à l'époque où il était simple soldat. Il consultait le sergent Marguet, ou bien il se disait : « Qu'est-ce que Marguet ferait à ma place ? »

» Un jour qu'il était en reconnaissance, avec ses hommes, il aperçut un petit corps de cavalerie qui, se croyant à plusieurs lieues de l'ennemi, se reposait sans prendre de précautions. Les chevaux dessellés paissaient tranquillement, attachés à des piquets. Les cavaliers dormaient sur l'herbe ou jouaient aux cartes, l'officier commandant fumait une grande pipe de porcelaine en regardant le bout de ses bottes.

« Nous les tenons ! » telle fut la première pensée de mon père.

L'occasion était tentante. En enlevant par un hardi coup de main ce petit corps de cavalerie, mon père pouvait attirer sur lui l'attention de ses chefs, obtenir un grade supérieur, que sais-je ?

» Heureusement il se demanda : « Que ferait Marguet à ma place ? »

» Cette simple question lui rendit tout son sangfroid, et il se répondit à lui-même : « Marguet se souviendrait qu'il a mission de reconnaître l'ennemi et non de l'attaquer ; que ce petit corps de cavalerie est peut-être à peu de distance d'un corps plus considérable ; que la moindre résistance de la part de quelques cavaliers résolus peut entraîner une perte d'hommes ; que les coups de feu peuvent attirer l'attention de l'ennemi, et lui révéler la présence de l'armée française. Marguet n'attaquerait pas, et moi je n'attaquerai pas non plus. »

» Quelques soldats murmurèrent quand il donna l'ordre de battre en retraite ; mais quand il fit son rapport au colonel, le colonel lui dit qu'il s'était conduit en homme de tête, et qu'une attaque inconsidérée aurait pu faire manquer toutes les combinaisons du général en chef.

» Mon père alla trouver Marguet et lui raconta tout. Marguet lui dit simplement : « Viens là que je t'embrasse, tu es un homme, tu sauras te faire tuer utilement. »

A suivre. J. GIRARDIN.





Deux coups de feux retentirent. (P. 84, col. 2.)

GRAND-PÈRE[1]

IX

Un pont bien défendu.

Quelquefois le père Barré, quand nous étions bien sages, nous racontait des histoires qu'il avait lues dans des livres. Mais les hommes dont il nous redisait la vie et les exploits me paraissaient aussi éloignés de moi que les personnages de notre petite histoire sainte, par exemple. Quelquefois ces histoires m'ennuyaient et quelquefois elles m'émouvaient; mais je les tenais pour des récits de pure imagination.

Et voilà que mon grand-père me parlait d'un héros qui avait réellement existé; ce héros était son père, et je me trouvais être de la même famille que lui. Ce rapprochement m'éblouit comme un éclair; une sorte de fierté toute nouvelle naquit en moi, subitement. En même temps, une angoisse poignante me serra le cœur. En disant au père de mon grand-père: « Tu sauras te faire tuer utilement », il me sembla que le sergent Marguet l'avait condamné à mourir, et que mon grand-père allait me raconter sa mort.

Oubliant que, dans tous les cas, le père de mon grand-père était mort depuis longtemps, je regardai mon grand-père avec angoisse, comme pour lui demander de ne pas le faire mourir. Les enfants ont quelquefois de ces naïvetés, quand on leur raconte une histoire dont le héros les intéresse.

Mon grand-père vit que j'étais ému et, pour me laisser le temps de me remettre, s'interrompit pour essuyer ses lunettes qui n'avaient nul besoin d'être essuyées.

« Et alors? » dis-je avec un grand battement de cœur.

Mon grand-père reprit:

« Un soir, le corps d'armée où servait mon père battait en retraite, serré de près par un ennemi dix fois supérieur en nombre. L'armée française faisait sauter les ponts derrière elle. Des pontonniers qui étaient trop pressés d'en finir, ou qui avaient mal compris leurs ordres, firent sauter un pont de bois, quand la moitié de l'arrière-garde était encore en marche sur l'autre rive. Par suite de la précipitation avec laquelle les pontonniers avaient fait leur besogne, il se trouva qu'une partie du tablier tenait encore. En étayant ce qui restait du tablier, l'arrière-garde put regagner l'autre rive; mais sur la longueur de deux travées le passage était si étroit qu'il fallut conduire les chevaux à la main; quant aux canons, on les précipita dans la rivière qui était très profonde, pour empêcher les ennemis d'en faire des trophées.

» Mon père était toujours placé aux postes périlleux, parce qu'on connaissait son sang-froid et son intrépidité. Ce jour-là, il passa le dernier avec ses hommes.

» Quand il eut mis le pied sur l'autre rive, il se dit: « Voilà une partie perdue, mais il doit y avoir encore quelque chose à faire. » Il ferma les yeux un quart de minute et se dit: « Qu'est-ce que Marguet ferait à ma place? Marguet se ferait tuer pour arrêter l'ennemi. »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

« Mes enfants, dit-il aux quelques hommes qui étaient avec lui, si nous avions de la poudre nous ferions sauter ces planches-là. »

» Une voix dans les rangs répondit : « Oui, mais il n'y a pas de poudre; nous n'avons rien à faire ici ; les ennemis approchent : si nous ne partons pas tout de suite, nous serons pris ou tués. »

» Mon père dit alors : « Il faut mourir ici, mais mourir en arrêtant l'ennemi. Je n'ai pas d'ordres; ceux qui veulent se retirer ne seront point traités comme déserteurs ou comme lâches. Que ceux qui veulent mourir avec moi, pour le salut d'une partie de l'armée, lèvent la main. »

» Tous les soldats levèrent la main, même celui qui avait parlé de partir.

« Prenez-moi ces débris et ces planches et entassez-les au milieu du pont et allumez-moi vite un grand feu. » En un clin d'œil, un grand feu flamba sur le pont.

» En ce moment les vedettes ennemies parurent sur l'autre rive. « Dispersez-vous en tirailleurs, dit mon père à ses hommes, et cachez-vous derrière les arbres. Feu ! jusqu'à la dernière cartouche sur tout ce qui fera mine de mettre le pied sur le pont, pour aller éteindre notre brasier. Et pour commencer, à moi celui-ci. »

» Un hulan qui s'avançait en caracolant reçut une balle en pleine poitrine. Il tomba la figure sur le pommeau de sa selle, et de là sur les premières planches du pont. Son cheval s'enfuit au grand galop.

» Voyant ce qui était arrivé à leur camarade, les autres hulans se retirèrent précipitamment hors de la portée des balles, et tinrent conseil, sous de grands arbres.

» Deux d'entre eux se détachèrent pour aller faire leur rapport. Vingt minutes plus tard, un groupe d'officiers généraux et d'officiers supérieurs, accompagné d'une forte escorte de cavaliers, arriva au grand galop et s'arrêta sous les grands arbres, hors de portée. On les voyait discuter et braquer leurs lorgnettes du côté du pont.

« C'est ça, mes amis, dit mon père, perdez votre temps, c'est tout ce qu'on veut de vous. »

» Et il cria tout haut : « Holà, les enfants, attention à l'ordre. Numérotez-vous, en commençant par la gauche. » Alors, lentement, distinctement, des voix qui partaient de derrière les arbres comptèrent à la file : Un, deux, trois, quatre, et ainsi de suite jusqu'à treize. Mon père qui était à la droite du pont, était le treizième et dernier.

» Mon père cria alors : « Attention au commandement ! Qu'il n'y ait pas un coup de perdu Ils vont pour sûr envoyer une colonne d'attaque. Le numéro un tirera le premier, et seulement quand la tête de colonne atteindra le pont; il visera l'homme le plus à gauche ; le numéro deux visera le second à gauche, et ainsi de suite. »

» Une petite colonne d'infanterie ne tarda pas à paraître. Tant qu'elle fut hors de portée, elle marcha lentement, comme à la parade; quand elle approcha du pont, elle prit le pas gymnastique. Le bruit des bottes devenait de plus en plus distinct.

» Aussitôt que le premier rang toucha le pont, le feu commença; douze hommes tombèrent; un treizième s'élança sur le pont; mais, se voyant seul, il eut peur, et voulut rejoindre ses camarades qui s'étaient brusquement arrêtés : celui-là fut frappé dans le dos, et tomba à côté du hulan.

» Après s'être consultés du regard, les ennemis firent une nouvelle tentative qui leur coûta treize hommes; un sous-officier qui accompagnait la colonne se mit à frapper ses hommes à coups de plat de sabre, et marcha le premier pour donner l'exemple.

» Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, il tomba à son tour. Ce fut alors une vraie débandade. Un officier supérieur arriva au galop, et donna la chasse aux fuyards.

— Grand-père, pourquoi donc les Français ne tiraient-ils pas sur cet officier ? »

Grand-père me répondit :

« A la guerre, mon petit, quoiqu'il se fasse quelquefois de grandes boucheries, on ne tue pas pour le plaisir de tuer. »

Je regardai mon grand-père d'un air étonné. Ce n'était pas là l'idée que nous nous faisions de la guerre, nous autres élèves du père Barré. Nos notions sur la guerre ressemblaient à celles des Peaux-Rouges. Quand nous jouions à la guerre, tout le monde y passait (par métaphore, bien entendu). Nos règles étaient très simples ; dans la guerre au fusil et au canon, chacun des camps se cachait de l'autre; le théâtre de l'action, c'étaient les futaies et les fourrés de Bucy. A un signal donné, chacun des deux camps marchait dans la direction de l'autre, les soldats passant furtivement d'arbre en arbre, et évitant de se montrer.

Le premier qui apercevait un ennemi criait : « Pan ! un tel. »

« Pan ! » c'était le coup de fusil. « Un tel » désignait l'ennemi visé, qui devait tomber mort à l'instant. Il y avait des chicaneurs qui ne voulaient pas mourir; alors commençaient des discussions interminables entre le mort et son vainqueur. Un à un nous sortions de nos cachettes pour venir apporter notre témoignage et nos raisons, ou tout au moins pour huer le mort récalcitrant.

Une fois le mort bien et dûment mort, nous regagnions nos lignes, et la guerre recommençait. Généralement, le combat finissait faute de combattants, la règle étant de tuer tout le monde, officiers et soldats, dès qu'ils se laissaient entrevoir.

L'hiver, nous nous battions à coups de boules de neige. Nos règlements militaires étaient aussi sauvages qu'en été ; tout tuer, point de prisonniers : c'est embarrassant à garder.

Voilà quelles étaient mes idées sur la guerre. Je les appliquais tout naturellement à la grande guerre que se font les hommes entre eux. Je ne pouvais comprendre qu'ayant un ennemi, surtout un officier à sa

portée, mon arrière-grand-père ne fit pas aussitôt faire feu sur lui. On doit tuer le plus d'ennemis possible en vertu de l'axiome : Plus on en tue, moins il en reste.

« Mais, objectai-je à mon grand-père, si on ne tue pas pour le plaisir de tuer, alors pourquoi fait-on la guerre ? »

Grand-père me répondit : « Les peuples se font, ou du moins devraient se faire la guerre à la dernière extrémité, et quand tous les autres moyens ont échoué pour régler les difficultés qu'ils ont ensemble.

— Les peuples sont joliment bêtes de se faire la guerre, au lieu de venir te consulter. Je suis bien sûr que tu trouverais moyen d'arranger leurs affaires comme celle de Monratier et de Gimel. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que je me repentis d'avoir dit que les peuples étaient bien bêtes. Car si les peuples méritaient d'être grondés pour négliger de recourir à mon grand-père, je le méritais bien davantage, moi qui, après lui avoir remis mon affaire entre les mains, la lui avais reprise pour l'arranger moi-même. Mais je calmai bien vite mes scrupules à l'aide d'un argument que l'on emploie volontiers en pareil cas. Je me dis : « Ce n'est pas du tout la même chose ! » Mon grand-père continua :



Brigitte apparut. (P. 87, col. 2.)

« En attendant que les peuples suivent ton avis, ils se font la guerre pour bien des raisons, par exemple pour venger une insulte faite au drapeau.

— Mais, grand-père, qu'est-ce que ça peut lui faire au drapeau, qu'on l'insulte, puisque ce n'est qu'une étoffe au bout d'un grand bâton ?

— Ah ! voilà ! me dit mon grand-père ; le drapeau est un symbole. Un symbole c'est le signe visible d'une chose invisible. Dans le drapeau, la chose visible c'est le bâton et l'étoffe qui flotte au bout ; la chose invisible c'est l'honneur du pays dont le drapeau porte les couleurs. Ainsi le drapeau tricolore est le symbole de l'honneur de la France. Quand un autre peuple insulte la France, on dit qu'il a insulté le drapeau français. Tu as vu le drapeau que l'on met à la mairie, les jours de grande fête ? tu as vu aussi les drapeaux des régiments qui passent quelquefois par ici, musique en tête ?

— Oui, grand-père.

— Le drapeau du régiment représente l'honneur du régiment : les hommes se font tuer pour que l'ennemi ne prenne pas le drapeau du régiment, parce que c'est une insulte pour lui d'être pris ; ils se font tuer aussi pour prendre les drapeaux de l'ennemi.

— Je comprends très bien.

— Eh bien donc, comme je te le disais, on fait la guerre pour venger les injures du drapeau ; on fait la guerre pour défendre le pays : ça, c'est la guerre sacrée, c'est pour faire cette guerre-là que les sept Jousserand étaient partis ; on fait encore la guerre pour prendre des provinces au voisin : ça, c'est une mauvaise guerre, une vilaine guerre. Ceux qui la font réussissent quelquefois à prendre des provinces ou des royaumes entiers, et ils triomphent pendant quelques temps ; mais Dieu est juste, et le bien mal acquis ne profite jamais. Il arrive toujours un moment où les preneurs de provinces sont forcés de rendre gorge.

» Dans tous les cas, chacun sait bien que les guerres même les plus justes sont de terribles fléaux. On les subit, et on les fait parce qu'elles sont inévitables ; mais on fait du moins ce qu'on peut pour en diminuer un peu l'horreur, et pour empêcher toutes les violences et toutes les cruautés inutiles. Comprends-tu ?

— J'avoue que je ne comprends pas trop.

— Tiens, par exemple, quand mon père est resté près du pont de bois, pourquoi y est-il resté ! était-ce pour le plaisir de se faire tuer ?

— Non, grand-père.

— Était-ce pour tuer le plus d'ennemis possible ? »

J'allais répondre : « Oui ; » mais je repensai à ce que mon grand-père m'avait dit, et je répondis : « C'était pour arrêter l'ennemi le plus longtemps possible.

— Très bien, mon petit ; et la preuve, c'est qu'à chaque instant il tirait sa montre de son gousset, et disait : « Bonne affaire, voilà encore tant de minutes de perdues pour l'ennemi, et de gagnées pour les nôtres. » Te souviens-tu aussi de ce que lui avait dit le sergent Marguet, en l'embrassant ?

— Je ne l'oublierai jamais, repris-je en relevant fièrement la tête : car je considérais les paroles du sergent Marguet comme un titre de noblesse pour les Jousserand.

— Redis-les un peu, pour voir.

— Il a dit : « Viens çà que je t'embrasse ; tu es un homme et tu sauras te faire tuer utilement. »

— C'est bien cela, dit mon grand-père, en me posant doucement la main sur le front. Eh bien, mon petit, de même qu'on ne doit pas se faire tuer inutilement, on ne doit pas tuer sans nécessité. Voilà pourquoi mon père avait dit à ses hommes : « Vous tirerez jusqu'à la dernière cartouche sur tous ceux qui viendront au pont ; et voilà aussi pourquoi il ne faisait pas tirer sur l'officier, quoiqu'il fût à portée. Une troisième troupe vint à l'attaque, conduite par l'officier en personne. L'attaque fut repoussée et cette fois l'officier fut tué. Il s'était condamné lui-même en mettant le pied sur la première planche !

» A partir de ce moment, les ennemis semblèrent avoir renoncé à prendre le pont. Le feu brûlait toujours, et s'était communiqué de travée en travée.

« Voilà qui va bien, dit mon père en regardant encore à sa montre » ; et chaque fois qu'une planche ou une poutre embrasée tombait dans la rivière, en sifflant au contact de l'eau, il disait : « C'est de la très bonne besogne. »

» Comme les ennemis restaient en vue, sans faire aucun mouvement, mon père dit à ses hommes : « Mes enfants, ces gaillards-là sont trop tranquilles, ils doivent nous préparer un plat de leur métier.

— Quel plat? lui demanda un garçon de Châteauroux, qui était tout près de lui.

— Les arbres empêchent de voir ce qui se passe ; mais je suis presque sûr qu'ils ont envoyé du monde en amont ou en aval, ou peut-être des deux côtés à la fois, pour tâcher de découvrir quelque barque.

— Oh bien ! dit le garçon de Châteauroux, s'ils veulent passer dans des barques ils y mettront le temps ; et puis, dans les barques de ce pays-ci, qui sont comme des coquilles de noix, ils ne pourront toujours pas faire passer les chevaux et les canons.

— Ils n'ont pas renoncé au pont, reprit mon père ; ils vont tout simplement nous envoyer de l'infanterie, pour nous déloger d'ici.

— Diable ! marmotta le garçon de Chateauroux.

— Si tu tiens à ta peau, lui dit mon père, tu peux partir maintenant.

— Je partirai quand tu partiras, pas avant.

— Les enfants ! dit mon père à haute voix, ces gaillards-là ont dû envoyer du monde chercher des bateaux. D'un moment à l'autre, nous pouvons être cernés. Ceux qui veulent partir peuvent partir, il suffit qu'il en reste trois ou quatre pour tirer sur les gens qui feraient mine de s'approcher de l'autre côté du pont. Ça flambe bien, ça gagne tout du long ; mais si nous laissions ces gens-là travailler à leur aise, ils auraient bientôt fait d'éteindre le feu et de boucher le trou, il n'est pas encore assez large. »

» Juste comme il finissait de parler, quelque chose qui ressemblait à un éclair brilla sous les grands arbres de l'autre côté de l'eau ; une violente détonation fut répétée par les échos, une petite fumée blanche s'éleva au-dessus de l'endroit où l'éclair avait brillé, et au même instant une volée de mitraille coupa les branches des arbres derrière lesquels la petite troupe était embusquée. C'était comme une grêle de mars.

« Trop haut! dit mon père en riant. Ils ont eu peur d'endommager leur pont. »

» Ne voyant rien bouger, les ennemis risquèrent une quatrième troupe, qui s'avança prudemment et lentement. Elle fit halte bien avant d'arriver au pont. Deux hommes s'en détachèrent.

« Numéro un et deux voilà pour vous, » dit mon père.

» Numéro un et deux apprêtèrent leurs armes et tirèrent presque en même temps. Les deux hommes tombèrent côte à côte, et le reste de la troupe, qui avait probablement des ordres, se replia tranquillement.

» En ce moment il y eut un long craquement ; le tablier de la troisième travée, dans toute sa longueur, s'affaissa lentement. Comme il brûlait par le bout pendant, des langues de flammes montèrent tout du long, et ce fut une flambée aussi belle que celle du feu de la Saint-Jean.

« Voilà de l'ouvrage proprement fait ! dit mon grand-père. Mes enfants, si le sergent Marguet était là, je crois qu'il dirait de sonner la retraite. Attention, demi-tour à gauche. Maintenant, à quatre pattes, sans fausse honte, et filons dans les broussailles. »

» Tous les hommes se mirent à quatre pattes et filèrent comme des lapins dans une garenne. Mon père cria halte ; les hommes s'arrêtèrent, toujours à quatre pattes. « Relevez-vous, » dit mon père. Il était debout au milieu d'un sentier qui courait à travers bois.

» Deux coups de feu retentirent presque en même temps ; mon père porta sa main à sa poitrine et serait tombé la face contre terre, si le garçon de Châteauroux ne l'eût retenu en le prenant à bras le corps.

» A cinquante pas plus loin, un soldat ennemi tombait la figure en avant, les bras étendus.

» Le soldat ennemi avait tiré sur mon père, et l'un des nôtres avait tiré sur lui.

« C'est bien ce que j'avais dit, murmura mon père. Ils ont trouvé des bateaux. Les enfants ! j'ai mon compte, ne vous faites pas tuer inutilement. Laissez-moi là. N'importe ! nous pouvons nous vanter d'avoir bien travaillé. »

» Les hommes refusèrent de l'abandonner, et il dut se laisser emporter sur une civière.

» Le soldat ennemi barrait le sentier.

« Est-il mort? demanda mon père.

— Non, sergent, mais il n'en vaut guère mieux.

— Le sang l'étouffe, dit mon père après l'avoir regardé avec attention. Adossez-le contre un arbre. Non, pas contre celui-là ; voyez donc cette grosse fourmilière : le pauvre malheureux serait dévoré vivant, les fourmis entreraient dans la blessure.

» Attendez, dit-il, après avoir bu quelques gorgées d'eau dans une gourde que le garçon de Châteauroux lui avait portée aux lèvres. Attendez, donnez le reste à ce pauvre diable. »

— Ah par exemple, grand-père ! m'écriai-je avec indignation.

— Par exemple, quoi ? me demanda grand-père en souriant.

— Ce méchant soldat ne méritait pas cela, repris-je vivement. Il avait tiré sur ton père. Moi, je l'aurais laissé manger par les fourmis.

— Ce soldat, en tirant sur mon père, n'avait fait que son devoir. Le soldat français qui avait tiré sur lui avait fait son devoir aussi. Mais, mon cher petit, dès qu'un soldat est hors de combat, ce n'est plus un ennemi. On ne tient pas à ce que les gens meurent, on tient à ce qu'ils soient hors d'état de nuire, et ce pauvre diable ne pouvait plus faire aucun mal. A la distance où l'on tire, dans les batailles, on ne sait pas ce que l'on fait, et l'on tue beaucoup de gens que l'on se contenterait de blesser et de mettre hors de combat, si l'on était maître de ses coups.

— C'est drôle tout de même.

— Cela te paraîtra moins drôle quand tu y auras réfléchi et que tu seras plus en âge de raisonner. Cela est si vrai que l'on tient pour infâmes ceux qui achèvent les blessés sur le champ de bataille. On les fait passer en jugement et on les pend ignominieusement. »

Toutes mes idées sur la guerre étaient encore une fois complètement bouleversées. Cependant, comme je n'avais pas mauvais cœur, le côté généreux et chevaleresque de cette loi de guerre frappa mon imagination.

Elle la frappa même si bien qu'il en sortit plus tard une réforme importante que j'eus l'honneur d'introduire dans les lois qui régissaient la guerre des écoliers, à Montigny. Cette réforme consistait à faire des prisonniers, à épargner les blessés, et à pendre (c'est-à-dire à faire le simulacre de pendre) ceux qui les achevaient sur le champ de bataille. Cette réforme, comme toutes les réformes utiles, eut beaucoup de peine à s'introduire. Les élèves du père Barré étaient routiniers et pleins de vieux préjugés ; et puis, pour dire toute la vérité, elle avait le tort d'être présentée par un personnage éminemment impopulaire.

Mais plus tard, quand ce personnage se fut fait une meilleure réputation, la réforme fut mise à l'essai. Les plus récalcitrants finirent par l'accepter, parce qu'elle introduisit une grande variété dans le jeu de la guerre. La cour martiale, surtout ; oh ! la cour martiale !

Les jeux des enfants ont une influence considérable sur le développement de leurs idées, et la formation de leur caractère. La réforme que grand-père m'avait suggérée sans y songer, eut deux résultats importants. Dans nos arrangements de jeu, le rôle odieux de celui qui achève les blessés était dévolu à celui qui s'était montré mauvais camarade ; et la cour martiale le mettait sur la sellette avec une sévérité qui lui donnait à réfléchir. Le second résultat, le voici. Pas un des garçons

Le hulan tomba. (P. 82. col. 1.)

de Montigny-sur-Indre, et il y en avait cependant de bien rudes et de bien grossiers, n'arrivait au régiment sans être profondément pénétré de cette idée que l'on commet une infamie en achevant un blessé. C'est quelque chose qu'une idée généreuse bien implantée dans une cervelle étroite : une idée est presque toujours le germe d'une autre idée.

X

Respect aux blessés. — Brigitte me pose une question et m'embrasse.

En y réfléchissant bien, je crois que si la doctrine généreuse du respect des blessés fit si rapidement son chemin dans ma tête, c'est que je fus frappé d'un souvenir tout récent. Il y avait, ce me semble, quelque chose de cette doctrine dans deux paroles que Camus m'avait adressées. La veille, lorsque j'étais tombé dans la poussière, après l'avoir grossièrement insulté, il m'avait dit : « Je n'ai pas voulu te frapper à terre. » Le matin même, il avait déclaré qu'on ne donne pas de raclée à quelqu'un qui ne se défend pas.

Mon impopularité, dans l'école, venait de ce que je n'avais pas un bon caractère, et puis de ce que j'avais de moi une très haute opinion. Sans avoir jamais rien fait qui me distinguât des autres, je me jugeais supérieur à eux, et parfois, cette opinion, déplaisante pour les autres, se marquait au dehors par des airs suffisants et des regards dédaigneux.

Jusqu'à ce jour mémorable, méprisant tout ce qui n'était pas moi, je ne m'étais jamais comparé à personne. Ce jour-là, la comparaison se fit d'elle-même et s'imposa à moi.

Qu'est-ce que j'étais, comparé à mon grand-père et aux Jousserand dont il me racontait l'histoire ? Qu'est-ce que j'étais, comparé à Camus, dont les paroles généreuses, s'accordaient si bien avec les idées de mon grand-père ? Et cependant, ce n'était pas un Jousserand, lui ; jamais de sa vie il n'avait eu un grand-père comme le mien, et son père était un gros brave homme, tout rond et tout vulgaire. Quand je lui avais proposé mon amitié, au lieu de sauter dessus, comme quelqu'un qui se sent honoré, il l'avait écartée, ou tout au moins ajournée, absolument comme s'il eût été un Jousserand et moi un simple Camus.

Le proverbe dit familièrement : Un clou chasse l'autre. Il y avait en ce moment dans mon âme un clou qui chassait l'autre. L'orgueil de famille, avouable et légitime, fécond en bonnes actions et en inspirations généreuses, poussait du coude l'autre orgueil, ce méchant petit orgueil personnel, si stérile et si déplaisant. L'orgueil personnel faisait une toute petite place au nouveau venu, une bien petite place, il est vrai ; mais Rome n'a pas été bâtie en un jour.

C'est tout de même une drôle de chose, de se mettre à réfléchir. Une idée en amène une autre. C'est comme quand on dévide un cocon de ver à soie ; on a beau dévider le fil de soie et le pelotonner, on n'a jamais fini ; surtout quand on fait cette opération en classe, en grand danger d'être surpris par le père Barré.

Comment grand-père pouvait-il si bien connaître le cœur de son petit garçon ? Comment faisait-il pour deviner quand il était bon de lui dire : « A quoi penses-tu ? » et quand il valait mieux l'abandonner à ses réflexions. Pendant que je dévidais mon petit cocon, et que mes idées s'embrouillaient et se débrouillaient tour à tour, il demeurait immobile dans son fauteuil d'osier, les deux mains sur les deux bras du fauteuil, jouissant de la matinée qui était belle et fraîche, ou du moins faisant semblant d'en jouir, comme un homme disposé à garder le silence. Il clignait un peu les yeux et il souriait presque en regardant le bleu du ciel par les trouées de la tonnelle, les feuilles de la clématite et de la vigne vierge que la brise agitait tout doucement, les abeilles qui entraient comme des folles et ressortaient aussitôt en se disant : « Laissons le grand-père tranquille, le voilà dans ses réflexions. »

« Oui, mais, lui dis-je, comme si notre conversation n'avait pas subi la moindre interruption, je comprends que ton père n'ait pas laissé manger cet homme par les fourmis ; pourtant il n'était pas forcé de lui donner de son eau, quand il n'en avait peut-être pas assez pour lui-même. »

Grand-père ne changea pas de position ; seulement, il abaissa ses yeux sur moi, et me répondit : « Les sept Jousserand étaient bons comme leur père. »

« Attrape ! » me dis-je en moi-même, non sans quelque confusion.

Deux circonstances cependant m'empêchèrent de prendre trop à cœur ce que j'avais d'abord regardé comme une petite malice. D'abord mon grand-père avait dit cela tout simplement, pour répondre à ma réflexion, et je vis bien en regardant sa figure qu'il n'avait pas l'intention de me dire : « Et toi, tu n'es pas bon comme eux. » En second lieu, si je n'étais pas bon comme eux (ce que ma conscience me disait clairement), j'avais du temps devant moi, et je comptais bien leur ressembler un de ces jours, en imitant mon grand-père. Les enfants ont l'imagination vive et prompte, et regardent volontiers comme accompli ce qu'ils ont à peine projeté. Comme l'expérience ne m'avait point encore montré mon erreur, je tins la chose pour probable, et même pour prochaine. Ayant ainsi arrangé les choses à mon entière satisfaction, je revins à l'histoire et je demandai à mon grand-père :

« Est-ce qu'il est mort de sa blessure ?

— Oui, mon enfant, me répondit-il d'un ton grave, il est mort de sa blessure.

— Oh ! grand-père, lui dis-je d'un ton de reproche, comme ton histoire finit mal ! »

Il reprit avec douceur : « Si c'était un conte fait à plaisir, je pourrais te dire tout ce que je voudrais, par exemple que mon père est devenu général.

— Ce serait bien plus joli et bien plus amusant, lui dis-je en le regardant avec des yeux suppliants, comme s'il était en son pouvoir de faire que ce qui avait été n'eût pas été.

— Ce serait peut-être plus joli et plus amusant, ré-

pondit-il avec indulgence, mais ce ne serait certainement pas si beau.

— Oh! grand-père.

— Tous les hommes doivent mourir un jour ou l'autre : tu n'as peut-être pas pensé à cela? »

Je le regardai avec surprise. J'avais vu passer bien des enterrements, mais sans songer, une seule fois, que la mort était le cas de tous les hommes, sans exception.

« Mon grand-père est mort, reprit-il d'un ton ferme, mes parents sont morts, les tiens aussi; je mourrai un jour. »

Je lui saisis la main, tout consterné! Non! je n'avais jamais pensé à cela.

« Toi-même, reprit-il en souriant, tout jeune que tu es, tu es destiné à mourir quand Dieu jugera qu'il est temps de te rappeler à lui. »

Cette seconde prédiction m'épouvanta beaucoup moins que la première.

« Grand-père, m'écriai-je d'un ton résolu, je ne veux pas que tu meures, ou bien alors je veux mourir avec toi. Qu'est-ce que je deviendrais tout seul? »

Il sourit doucement: « Tous les jours, me dit-il, il meurt des grands-pères, et Dieu prend soin de leurs petits-enfants. »

Je me cramponnai à mon idée, et l'esprit d'obstination reparut en moi. Seulement, je me contentai de secouer violemment la tête sans grogner comme d'habitude.

« Pauvre petit, me dit mon grand-père, je comprends bien ton idée, va! Mais je suis sûr que tu vas comprendre la mienne aussi. Je vois que nous commençons joliment à nous entendre, nous deux. »

Je secouai encore la tête avec violence, mais toujours sans grogner.

« Vois un peu, reprit mon grand-père, sans s'irriter de ma mauvaise volonté; si moi, quand j'étais petit garçon, j'étais mort avec mon grand-père, toi, mon enfant, tu n'aurais pas, à l'heure qu'il est le grand-père qui t'aime et que tu aimes, qui te parle des Jousserand d'autrefois, qui tâche de te guider dans la vie, et de faire de toi un homme bon et digne du nom que tu portes. »

C'était si évident que je cessai de remuer la tête; mais j'avais le cœur bien gros, en pensant que mon grand-père s'en irait un jour, me laissant tout seul.

« Revenons, me dit doucement mon grand-père, à ce que nous disions tout à l'heure. Puisque tous les hommes sont condamnés à mourir chacun à son tour, l'homme le plus digne d'envie n'est-il pas celui qui fait la plus belle mort? Mon petit ami, retiens bien ceci pour t'en souvenir plus tard : il n'y a rien au monde de plus beau que de mourir pour sa patrie. »

En général, ce qui est très grand et très beau est en même temps très simple, et les enfants eux-mêmes en sont frappés. Ce que grand-père venait de me dire, m'entra d'un seul coup en plein cœur, pour n'en jamais sortir.

Grand-père, quand il m'avait dit quelque chose qu'il voulait graver dans ma mémoire, évitait toujours d'insister sur le moment; il me laissait réfléchir un peu à ce que je venais d'entendre, et n'y revenait que plus tard, quand l'occasion s'offrait d'elle-même.

Il se remit à regarder de nouveau le bleu du ciel à travers les trouées de la tonnelle, et parut s'intéresser plus que jamais au mouvement des feuilles et au va-et-vient des abeilles.

Mes réflexions aboutirent à cette phrase: « Grand-père, c'est mardi prochain la composition des prix en histoire, il faut que j'aille étudier avant le déjeuner.

— Seras-tu prêt? me demanda-t-il.

— Je l'espère, mais je n'en suis pas sûr. J'ai perdu beaucoup de temps. »

Il ne me gronda pas d'avoir perdu du temps, et même il ajouta d'un ton enjoué: « Au risque de t'en faire perdre encore, il faut que je te montre quelque chose.

— Quoi donc, grand-père ?

— Tu vas voir. »

En ce moment, Brigitte apparut à l'entrée de la tonnelle, tenant à la main une demi-douzaine de poireaux qu'elle venait d'arracher, et dont elle secouait la terre, tout en s'avançant vers nous. En vérité, Brigitte semblait faire exprès de venir toujours nous interrompre quand mon grand-père avait quelque chose à me dire ou à me montrer.

« Monsieur, dit-elle à mon grand-père, j'aime à croire qu'il vous a dit pourquoi il avait décampé avant le jour, comme un maçon qui va en journée.

— Elle me désignait du bout de sa botte de poireaux.

— Ma foi non! répondit mon grand-père en riant, nous avons causé de tant de choses que j'ai oublié de le lui demander.

— Ça n'est pas naturel, reprit Brigitte en regardant tour à tour mon grand-père et sa botte de poireaux d'un air soupçonneux. On ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes. Ça n'est pas naturel, et ça ne vous ressemble pas. Oh! faites-moi des signes tant que vous voudrez, ce n'est pas ça qui m'empêchera de dire ce que je pense. Vous me connaissez bien! quand je pense une chose, le juge de paix ne m'empêcherait pas de la dire en plein tribunal. Il faut être indulgent avec les enfants, mais il ne faut pas être faible. Puisque je vous dis que tous vos signes n'y feront rien, vous feriez aussi bien de vous tenir tranquille. Il faut que Paul sache ce qu'il doit savoir, et puisque vous n'avez pas le courage de le lui dire, c'est moi qui m'en charge. Oui ou non, avez-vous été inquiet ce matin, en vous réveillant, lorsque vous avez vu que le nid était vide et l'oiseau envolé? Un bel oiseau, ma foi oui, parlons-en!

— J'avoue, dit mon grand-père en hésitant, que j'ai été d'abord un peu inquiet.

— Un peu inquiet est joli. Paul, pour une pauvre petite fois, je suis obligée de te dire de ne pas croire ton grand-père. Monsieur, c'est dur pour vous, ce que je dis là, mais vous vous l'êtes attiré. Jour de Dieu! un

peu inquiet! Alors pourquoi donc vous tordiez-vous les mains en disant: « Mon Dieu! mon Dieu! pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon pauvre enfant! »

Mon grand-père essaya de protester; mais Brigitte, avec une obstination qui me rappelait la mienne, répétait: « Si! vous avez dit ça; si! vous avez dit ça. Vous vous êtes habillé sans savoir ce que vous faisiez; pour la première fois depuis que je vous connais, vous ne vous êtes pas rasé en vous levant. »

Grand-père porta vivement la main à ses joues et à son menton, et prit un air si penaud que Brigitte eut pitié de lui et tourna son indignation contre moi.

« Méchant garnement, me dit-elle avec véhémence, voilà pourtant ce que tu as fait. »

Je ne lui dis pas qu'elle m'ennuyait, et, chose plus étonnante encore, je ne songeai même pas à le lui dire: « Grand-père, murmurai-je d'une voix humble et suppliante, je suis bien fâché de ce que j'ai fait; si j'avais su... » et je me mis à embrasser passionnément mon pauvre grand-père.

Pendant ce temps-là, Brigitte ricanait. « C'est, dit-elle, comme cet homme, dans je ne sais plus quel conte; il avait coupé le cou à son garçon, pour voir si son couteau avait le fil. Ensuite, il disait à sa femme: « Je suis bien fâché de ce que j'ai fait, si j'avais su... » Voilà-t-il pas une belle consolation pour la mère!

— Heureusement, dit mon grand-père d'un ton conciliant, que notre affaire n'est pas si grave. »

Tout à coup, sans que rien eût pu faire prévoir ce coup de théâtre, Brigitte jeta sa botte de poireaux sur la table d'ardoise, avec une énergie surprenante, se précipita sur moi, m'arracha des bras de mon grand-père, et se mit à m'embrasser impétueusement. Dans les intervalles des embrassades, elle répétait alternativement: « Je ne suis pas un chien sans cœur! » et: « Ça m'avait tapé sur les nerfs! »

Un peu effrayé d'abord de la brusquerie de son attaque, je finis par me laisser faire sans résistance, et même je m'enhardis jusqu'à l'embrasser à mon tour. Jusqu'à ce jour-là, j'avais cru que Brigitte ne m'aimait pas, et qu'elle me supportait uniquement à cause de mon grand-père. Honteuse sans doute de sa faiblesse, elle me rejeta à mon grand-père aussi brusquement qu'elle m'avait enlevé. Ayant redressé son bonnet, qui était un peu de travers, elle ramassa ses poireaux très méthodiquement, et dit, avec le calme d'une personne qui n'aurait jamais connu que de nom les émotions humaines: « Tout ça ne nous apprend pas ce que tu es devenu, enfant prodigue! »

Grand-père lui dit malicieusement: « Si tu avais commencé par là, il y a longtemps que nous le saurions. »

Brigitte, toujours prompte à la risposte, lui répliqua: « Il y a encore bien plus longtemps que nous le saurions, si vous n'aviez pas tant bavardé. En débitiez-vous, en débitiez-vous! J'avais beau rôder autour de la tonnelle, tousser, crier après Muguette: vous ne vous occupiez pas plus de moi que si j'avais été un pauvre chien; et encore un pauvre chien, vous vous en seriez occupé, tandis que moi, j'ai été obligée, pour me donner une contenance, d'arracher des poireaux dont je n'avais que faire. Oh! ils ne seront pas perdus pour cela, soyez tranquille; nous les mangerons à la sauce blanche, comme des asperges! C'est une idée cela, à moins que... Bref, petit Paul, où étais-tu ce matin? »

A suivre. J. GIRARDIN.

1. Voy. page 71, *Le soleil de minuit.*



Le général lut un papier. (P. 98, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XI

Une grande émotion. — Souvenirs du bon vieux temps.

Je racontai mes angoisses de la veille, le trouble de mes idées, la résolution que j'avais prise au milieu de la nuit, mon escapade du matin, et mon entrevue avec Camus.

Brigitte s'était assise, pour écouter plus à son aise, et tout le temps que je parlai, elle échangea des regards avec mon grand-père. A un certain moment, elle jeta encore ses poireaux sur la table, et je crus qu'elle allait de nouveau fondre sur moi. Elle se contenta de tirer son mouchoir et de se moucher bruyamment, en détournant un peu la tête. Grand-père avait mis son coude sur la table de marbre et sa main sur ses yeux, parce que le soleil le gênait.

« Hum! fit Brigitte quand j'eus terminé mon récit. Monsieur, ajouta-t-elle, voulez-vous bien dire ce que vous pensez de tout ça; moi, j'ai mon idée, mais je ne voudrais pas parler à l'encontre de la vôtre. Ce n'est pas moi le grand-père, c'est vous. »

Ainsi autorisé à prendre la parole, grand-père attira ma main dans les siennes et dit : « L'idée de mon petit garçon a quelque chose de franc et de généreux qui me plaît beaucoup.

— Moi de même, dit Brigitte avec condescendance ; ça sort du commun, ça ne viendrait pas à tout le monde.

— Seulement... reprit mon grand-père.

— Allez-y hardiment, monsieur, je devine déjà que vous pensez comme moi.

— Seulement, à l'avenir, quand il aura pris une résolution un peu grave, comme celle-là, il fera bien de consulter son grand-père.

— Rapport à l'inquiétude, me dit Brigitte, en levant l'index.

— Rapport à l'inquiétude, continua mon grand-père en souriant, et puis, aussi, rapport au danger. Par exemple, si Camus avait été un brutal, au lieu d'être un brave garçon, capable de sentiments généreux... »

Brigitte donna sur la table d'ardoise un grand coup de sa botte de poireaux.

« D'accord jusqu'au bout ! s'écria-t-elle d'un air radieux. D'accord jusqu'au bout, ça ne nous arrive pas tous les jours, mais c'est peut-être autant de ma faute que de la vôtre. Monsieur, je pense, comme vous, que ce Camus-là n'est pas le premier venu. *Patte-à-ressort* est un drôle de nom, et celui qui l'a inventé devait être plus méchant que bête. Dans tous les cas, petit Paul, ce n'est pas bon genre... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Où en étais-je? Ah ! tu peux lui dire de ma part que s'il veut venir jouer chez nous, ce n'est pas moi qui le mettrai à la porte, au contraire.

— Ni moi non plus, dit mon grand-père; seulement, petit Paul lui fera son invitation un peu plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite? demanda Brigitte d'un air surpris.

— D'après ce que Paul nous a raconté, il est facile de voir que Camus est fier.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

— Nous le sommes aussi! repartit Brigitte en imprimant à son bonnet une sorte de vibration belliqueuse.

— Raison de plus, si nous sommes fiers, pour ne pas nous exposer à un refus.

— Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien voir ça. Un refus! Mais, monsieur, si fier qu'il soit, Camus, après tout, n'est que le fils d'un simple jardinier.

— Mon père était fils d'un simple porte-balle.

— Oh! ce n'est pas la même chose, » riposta Brigitte en secouant la tête d'un air profond. Brigitte venait d'employer là un argument dont se servent volontiers les enfants et les ignorants quand ils sont à court de raisons. Je l'employais souvent moi-même. Pour la première fois, je m'aperçus que cette petite phrase, avec son air de mystérieuse profondeur, ne signifie absolument rien.

Je suppose que si je fis cette découverte, c'est parce que j'étais pour le moment dans le courant des idées de mon grand-père, et que je pensais absolument comme lui, sur le compte de Camus.

En refusant d'accepter mon amitié que je lui offrais un peu à l'étourdie, il avait certainement blessé mon petit amour-propre; en même temps il m'avait inspiré du respect pour son caractère avec un vif désir de gagner son amitié.

Grand-père, toujours conciliant, dit à Brigitte : « A tort ou à raison, Camus est fier. Avec une franchise que j'approuve, et que mon petit Paul approuve aussi, j'en suis sûr, il lui a déclaré qu'il consentait à être pour lui un bon camarade, mais qu'il ne pouvait pas devenir son ami de but en blanc. Cela prouve qu'il sent le prix de son amitié; cela prouve aussi que quand il la donne, il ne la retire pas facilement. »

Brigitte avoua qu'il y avait du vrai là-dedans, et moi je pensai que mon grand-père avait cent mille fois raison.

« Les gens fiers, reprit mon grand-père, ne vont pas partout où on les appelle; ils n'acceptent d'invitations que de leurs amis. Ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est que mon petit Paul arrive à mériter l'amitié de Camus.

— Il va peut-être lui faire la cour, à cette heure! s'écria Brigitte en me regardant avec pitié.

— Je serais le premier à le lui défendre, s'il s'en avisait. Mais il ne s'en avisera pas, parce que je vois poindre dans sa petite cervelle et dans son petit cœur des idées et des sentiments qui suffiraient à l'en détourner. Brigitte, je commence à croire que nous ferons de ce petit homme un vrai Jousserand. Les gens que l'on gagne en leur faisant la cour peuvent devenir des protecteurs, jamais des amis. Pour être l'ami de quelqu'un, il faut tâcher de ressembler à ce quelqu'un-là : qui se ressemble s'assemble. Lorsque notre petit Paul aura arraché brin à brin, comme de mauvaises herbes, les petits défauts qui gâtent encore ses bonnes qualités, et empêchent quelquefois qu'on les aperçoive, Camus sera le premier à lui tendre la main. Alors nous inviterons Camus, et Camus viendra chez nous; jusque-là, tenons-nous tranquilles, un refus de sa part rendrait bien plus difficile la tâche de notre petit garçon. »

A moins d'être un profond philosophe ou un chrétien parfait, on n'aime jamais à entendre parler de ses défauts, même par ses amis les plus éprouvés, même de la façon la plus bienveillante. Comme il s'en fallait de beaucoup que je fusse un profond philosophe ou un chrétien parfait, je ne pus m'empêcher de faire la grimace en dégustant le breuvage où mon grand-père avait si sagement mélangé le miel et l'absinthe.

Mon grand-père me connaissait si bien, qu'il n'aurait pas eu besoin de regarder ma mine contrite pour deviner ce qui se passait en moi. Comme je péchais surtout par excès d'orgueil, il avait trouvé prudent de tenir mon orgueil en échec en parlant de mes défauts. Aussitôt il releva mon courage, en parlant de ce qu'il voyait de bon en moi.

« Brigitte, dit-il d'un ton sérieux, je suis si content de ce qu'il a fait ce matin, que j'ai pris une grande résolution. Je vais lui montrer ce qui est là-haut dans mon armoire. »

Brigitte joignit les deux mains sur ses genoux, et se mit à me regarder en remuant la tête, comme pour me donner à entendre que j'avais de quoi être fier, et que je venais de gagner mes éperons.

« Montons, » dit mon grand-père en me prenant la main. Brigitte nous regarda monter d'un air grave et pensif.

Mon grand-père alla tout droit à la grande armoire, et me dit, avant de l'ouvrir : « Mon père est mort de sa blessure, mais il n'est pas mort sans avoir reçu la récompense de son héroïque dévouement. Comme il était sur son lit de mort, après avoir traîné une semaine ou deux, un général en grand uniforme entra, suivi de deux aides de camp. Il serra la main à mon père, et lui lut un papier où il était dit que la patrie, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle, lui décernait une arme d'honneur. Dans ce temps-là, la Légion d'honneur n'existait pas encore, et quand un soldat ou un officier avait bien mérité de la patrie, la patrie n'ayant pas encore de croix à lui offrir, lui décernait une arme d'honneur.

» Alors le général, ayant ôté son chapeau avec respect, prit des mains d'un de ses aides de camp un sabre de combat, le tira du fourreau, et mit sous les yeux de mon père une inscription que tu verras tout à l'heure gravée sur la lame. Voici cette inscription :

A PHILIPPE JOUSSERAND
en récompense de sa bravoure et de son dévouement
la patrie reconnaissante
offre ce souvenir.

» Le garçon de Châteauroux, qui n'avait pas quitté mon père, nous a raconté depuis tout ce qui s'était passé à la défense du pont et dans la chambre de mon père.

» Quand mon père eut le sabre entre les mains, il fut pris d'un grand tremblement; comme ses yeux

étaient affaiblis par l'approche de la mort, il lut l'inscription lettre par lettre; alors il approcha le sabre de ses lèvres et y déposa un baiser, juste sur l'inscription. »

En prononçant ces dernières paroles d'une voix mue, mon grand-père ouvrit l'armoire à deux battants. Sur la planche d'en haut, il prit, avec des précautions infinies, un objet de forme allongée, soigneusement enveloppé dans trois foulards.

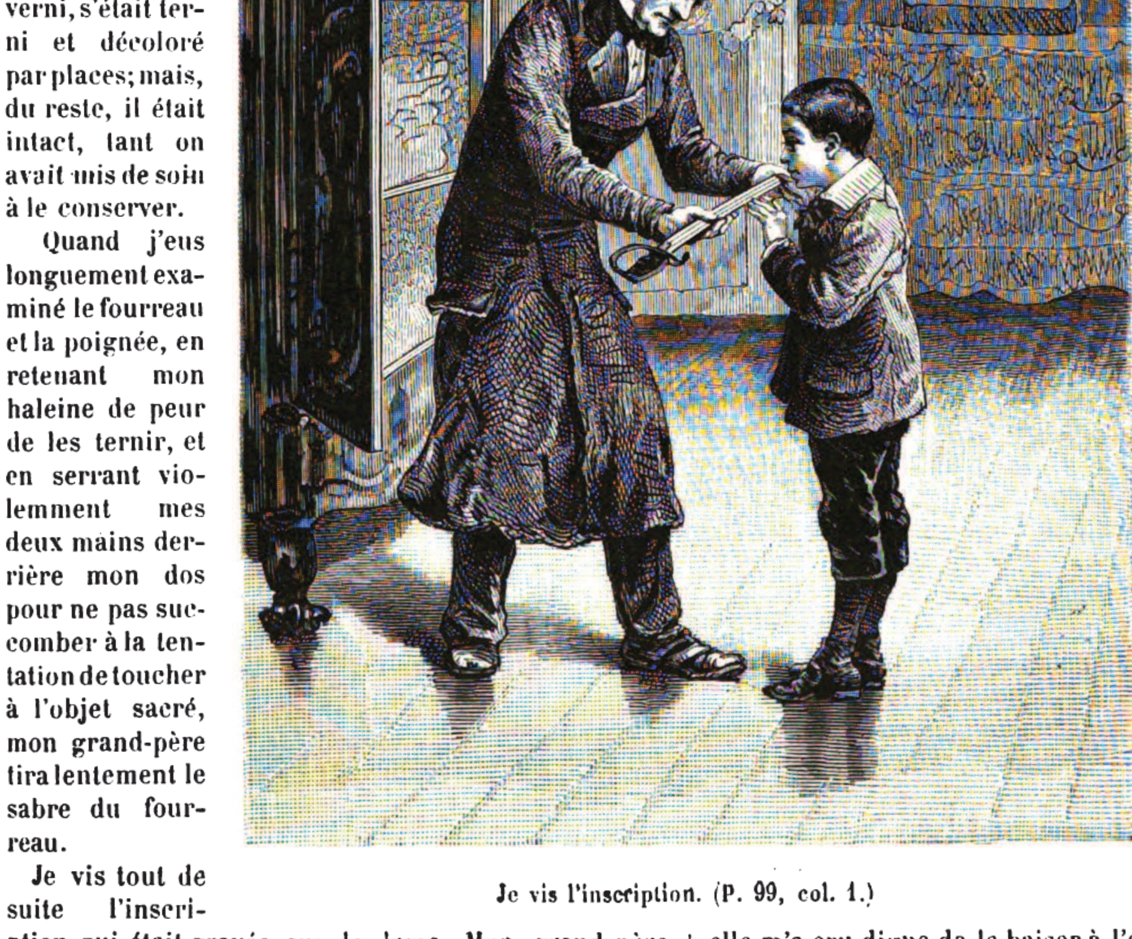
Ayant déposé l'objet sur son lit, il déroula les foulards, et je vis un sabre dans son fourreau. Le fourreau, de cuir verni, s'était terni et décoloré par places; mais, du reste, il était intact, tant on avait mis de soin à le conserver.

Quand j'eus longuement examiné le fourreau et la poignée, en retenant mon haleine de peur de les ternir, et en serrant violemment mes deux mains derrière mon dos pour ne pas succomber à la tentation de toucher à l'objet sacré, mon grand-père tira lentement le sabre du fourreau.

Je vis tout de suite l'inscription qui était gravée sur la lame. Mon grand-père tenait le sabre de la main droite et le regardait, les larmes aux yeux. Il demeura quelque temps sans parler, parce que sa voix aurait tremblé. Quand il eut maîtrisé son émotion, il approcha sa main gauche de la lame, me regarda dans les yeux, et me montrant l'inscription du bout du doigt, il me dit à voix basse : « C'est là! » Alors, rapprochant vivement la lame du sabre de sa bouche, il posa ses lèvres à l'endroit même où son père mourant avait posé les siennes.

L'émotion m'envahit à mon tour, je frissonnai de tout mon corps, et je levai sur mon grand-père des yeux si ardents et si suppliants à la fois, qu'il me dit :

« Oui, toi aussi. »


Je vis l'inscription. (P. 99, col. 1.)

Au contact de l'acier, je reçus comme un grand choc, et mes yeux se troublèrent. Sans dire un mot, j'allai m'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre, et je regardai le jardin à travers un brouillard. Mon grand-père ne disait rien non plus. Nous éprouvions tous les deux le besoin de nous recueillir en silence, comme au sortir d'une cérémonie imposante.

Quand mon grand-père eut refermé les deux battants de l'armoire, je me tournai à moitié vers lui, et je lui dis :

« Grand-père, pourquoi donc ne m'avais-tu jamais montré ce sabre?

— Parce que c'est une relique et non pas un objet de curiosité. Ma mère ne me l'a montré que le jour où elle m'a cru digne de le baiser à l'endroit où mon père l'avait baisé. J'ai fait comme elle. »

Avant qu'il eût fini de parler, je m'étais de nouveau tourné du côté du jardin, et cette fois encore tous les objets dansèrent devant mes yeux dans un brouillard humide.

Grand-père allait et venait doucement, sans rien

dire, en étouffant le bruit de ses pas. Quand ma grande émotion se fut calmée, je lui dis :

« Est-ce qu'un petit garçon, sans faire de la peine à son grand-père, peut prendre un autre modèle en même temps que lui ?

— Certainement, me répondit-il.

— Alors, quand je voudrai bien faire, je penserai à ton père en même temps qu'à toi. »

Il m'enleva dans ses bras avec une vigueur surprenante, et mit ma figure contre la sienne.

Ensuite, il me posa à terre et me dit :

« Je crois bien que je vais faire ma barbe.

— Veux-tu, lui demandai-je, que je vienne étudier mon histoire auprès de toi ?

— Oui, je le veux bien. »

J'allai chercher mon livre, et je me mis dans un petit coin pour ne pas gêner les allées et venues de grand-père.

J'avais déjà les jours précédents repassé, à bâtons rompus, le commencement de ma composition d'histoire sainte. Mais comme j'avais fait ce travail dans des dispositions d'esprit bien différentes de celles où je me trouvais pour le moment, je jugeai que ce premier travail ne valait rien, et qu'il était tout entier à refaire.

Je repris donc dès le commencement. Je lisais un paragraphe avec attention, et ensuite je fermais le livre pour voir si je me rappellerais bien ce que je venais de lire. Les trois premiers paragraphes marchèrent à souhait. Aussi, je me permis d'interrompre un instant mon travail pour dire à grand-père :

« Est-ce que tu serais content si j'avais un prix d'histoire ? »

Quand je lui adressai cette question, grand-père était en train d'ôter sa cravate pour procéder à l'opération de « la barbe ».

Il se retourna, tenant sa cravate par les deux bouts, et me dit :

« Rien ne pourrait me faire plus grand plaisir. Ce n'est plus comme de mon temps, aujourd'hui ; on en demande bien plus long, et il faut qu'un jeune homme soit très instruit pour qu'on le regarde. »

Je me mis à rire, et je lui dis :

« Ça marche très bien jusqu'ici ; il faut que je m'y remette. » Là-dessus j'entamai mon quatrième paragraphe.

Quand je fus arrivé au bout, je fermai le livre, et je levai les yeux au plafond pour me le réciter à moi-même.

Malheureusement j'entendis un petit bruit familier, qui me reporta à de vieux souvenirs d'enfance. Le petit bruit dont je parle était produit par le manche du pinceau à barbe, tapant à petits coups réguliers contre les bords de la soucoupe de faïence.

Je ne pus résister à la tentation, et je regardai ce que faisait mon grand-père. Il était en train de faire mousser le savon.

Adieu l'histoire sainte ! mon esprit s'envola dans le passé. A mon âge, j'avais déjà un passé ! c'est pourtant vrai. Donc, à l'époque lointaine où je n'allais pas encore à l'école, un de mes plus grands plaisirs était de regarder mon grand-père faire sa barbe.

Toute la matinée, je jouais dans le jardin à faire des pâtés avec le sable, et à planter de petits parterres au milieu des allées, avec défense à Brigitte de marcher dessus, ce qui la contraignait à faire de grands détours pour aller étendre le linge ou cueillir des légumes.

La fenêtre de mon grand-père s'ouvrait ; mon grand-père frappait dans ses mains et criait : « Voilà le moment. »

Alors je quittais tout, et je me précipitais vers l'escalier. Les marches dans ce temps-là me paraissaient démesurément hautes, et comme j'avais hâte d'arriver, je faisais de gigantesques enjambées et des efforts héroïques.

« Pan ! pan ! pan ! à la porte de grand-père.

— Qui est là ?

— C'est ton petit garçon ; ouvre vite. »

Grand-père ouvrait la porte, m'embrassait sur les deux joues, et disait :

« Ça y est-il ?

— Oui, grand-père, ça y est. »

A partir de ce moment, tous les gestes de mon grand-père prenaient à mes yeux une importance solennelle, et je ne lui permettais jamais d'y rien changer. Il tirait de sa table de toilette une petite boîte de carton ovale où il y avait de la poudre de savon.

« Donne que je sente ; » et chaque fois je sentais la poudre de savon, qui avait une sorte de parfum très doux et comme mystérieux, auquel je rattachais toutes sortes d'idées étranges.

Ensuite, avec son index qui tremblait, mon grand-père faisait tomber un peu de poudre dans la soucoupe à fleurs bleues.

Je plongeais mes regards dans la soucoupe, et je ne me gênais pas pour lui dire :

« Cette fois, tu en a mis trop ou trop peu.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr ; je sais bien regarder, va. »

Alors, avec une patience de grand-père, il remettait de la poudre ou il en ôtait, selon mes indications.

« A présent, grand-père, faisons de la neige. »

Avec une petite bouillotte toute trapue, il versait quelques gouttes d'eau sur le savon, et me passait le blaireau.

C'était moi qui commençais à faire mousser le savon. Quand j'étais las de manœuvrer le blaireau, je le lui passais, et il parachevait l'opération.

Vers la fin, l'impatience me prenait, parce que j'attendais quelque chose. Une fois la soucoupe pleine jusqu'aux bords, mon grand-père attrapait autant de mousse qu'il en pouvait tenir au bout de son blaireau, je tendais la paume de ma main droite, et il y essuyait son blaireau.

Alors je me précipitais dans l'escalier pour aller montrer à Brigitte « la neige qui ne fond pas » !

Brigitte ne manquait jamais d'admirer « la neige

qui ne fond pas ». Une fois qu'elle l'avait bien admirée, je faisais le tour du jardin, la main en l'air pour montrer ma neige aux moineaux et aux abeilles, et je rentrais m'essuyer la main au torchon qui pendait à côté de la fontaine, dans un petit coin bien frais.

Je faisais de nouveau l'escalade de l'escalier; je me mettais dans un petit coin, le plus loin possible de la fenêtre, et je me tenais tranquille comme une souris. J'étais fermement persuadé que si j'avais seulement toussé ou éternué, mon grand-père se serait fait d'effroyables estafilades.

Il se rasait lentement, parce qu'il n'avait plus la main sûre, et pendant tout ce temps-là je retenais mon haleine. C'était une contrainte effroyable; mais elle m'était douce, parce que je croyais tenir le sort de mon grand-père entre mes mains, et qu'une grande récompense m'attendait.

Encore un moment de grande émotion : grand-père, après s'être rasé sans encombre, grâce à ma présence et à ma sagesse, se penchait sur sa table de toilette, et se lavait la figure à grande eau, avec de petits soupirs et de petits cris de satisfaction.

Aussitôt qu'il s'était essuyé la figure, je me précipitais sur lui pour « étrenner sa barbe » !



Nous nous en allions tous les deux. (P. 102, col. 1.)

Tous les jours cela recommençait, et jamais il ne témoignait la moindre impatience. Brigitte elle-même ne me disait jamais que je pouvais me dispenser de venir la déranger au milieu de ses occupations.

Quand on pense que j'étais déjà d'âge à regretter ce bon vieux temps où j'avais été si heureux.

Depuis que j'avais fait mes débuts chez Mlle Brancart, et que j'étais tombé sous la coupe du père Barré, tout cela avait changé. Je n'assistais plus à la « barbe » de mon grand-père. Brigitte était devenue plus sévère avec moi; mes camarades me rendaient la vie passablement dure. Seul, mon grand-père était resté absolument le même.

Comme je me faisais à part moi cette réflexion, je regardai du côté de mon grand-père. J'avais dû flâner bien longtemps dans mes vieux souvenirs, car il avait achevé de se raser; il s'était essuyé la figure et il me regardait en souriant.

« Comme mon petit garçon est appliqué ! » s'écria-t-il d'un ton joyeux, lorsque nos regards se rencontrèrent.

Je fis un soubresaut, comme quelqu'un qu'on éveille, et je lui dis :

« Grand-père, en ce moment je n'étudiais pas. J'en étais resté à Samson qui met des chandelles à la queue d'un tas de renards, et puis tout d'un coup il n'y avait plus de renards, plus de Samson, plus rien; je pensais au temps où tu me mettais dans la main « la neige qui ne fond pas ».

— Oh! oh! c'était un fameux temps, » me dit-il avec enthousiasme.

Je ne sais pas pourquoi je me figurai qu'il regrettait ce temps-là, et je lui dis :

« N'est-ce pas, grand-père, que dans ce temps-là on m'aimait plus qu'à présent? Je ne dis pas cela pour toi, car je sais que tu m'aimes toujours autant. Mais Brigitte, et... les autres.

— Ne te fais pas de ces idées là, mon petit, reprit-il avec chaleur. Seulement, vois-tu, à mesure que les enfants prennent de l'âge, ceux qui les entourent deviennent plus exigeants. C'est toujours comme cela dans la vie. Seulement, si les autres sont plus exigeants pour nous, c'est dans notre intérêt, c'est pour que nous devenions meilleurs et plus instruits; mais ne va pas te mettre dans l'esprit que c'est parce qu'on nous aime moins, et que c'est pour nous faire de la peine; oh! non!

— Brigitte me gronde bien plus souvent.

— Oui, mais tu as vu comme elle t'a embrassé ce matin. A propos d'embrasser, est-ce qu'il n'y avait pas quelqu'un au temps de « la neige qui ne fond pas », qui voulait toujours « étrenner la barbe » de son grand-père? »

Je lançai sur la commode Samson et ses renards, et je sautai au cou de mon grand-père. Non, jamais de ma vie, même au temps de « la neige qui ne fond pas », je ne l'avais aimé plus tendrement.

XII

Où il est question de cerfs-volants et de charcuterie.

Jusqu'à l'heure du déjeuner, je demeurai plongé dans l'histoire sainte, avec une assiduité bien méritoire : car, à chaque instant, mes idées nouvelles, comme des camarades remuants et indisciplinés, venaient pour ainsi dire me pousser le coude, et détour-

ner mon attention des faits et gestes du peuple élu de Dieu. D'habitude, quand j'étais en classe, même sous les yeux vigilants du père Barré, même avec la certitude absolue d'être pris en flagrant délit et vertement réprimandé, je me faisais un point d'honneur, et surtout un délicieux passe-temps, de répondre aux agaceries par des agaceries, aux taquineries par des grimaces de haut goût, et aux agressions de toute espèce par des coups de règle et des coups de pied.

Cette fois-ci j'étais seul : car mon grand-père ayant achevé de se raser, je m'étais retiré dans la petite pièce fort improprement jusqu'alors dénommée « salle d'étude ». Donc j'étais parfaitement seul, bien loin de toute surveillance, et mes idées invitaient perpétuellement mon esprit à de bonnes parties de cache-cache : la tentation était dix fois plus forte qu'en classe, et cependant c'est à peine si je fis l'école buissonnière. Pourquoi? c'est parce qu'il n'est meilleure et plus exacte discipline que celle que l'on s'impose à soi-même. Pour la première fois de ma vie, je m'imposais une contrainte volontaire. Il y avait déjà au dedans de moi, sinon à la surface, une grande différence entre le polisson de tous les jours, dont les frasques indignaient le père Barré et les écoliers eux-mêmes, et le petit Paul Jousserand, le petit-fils d'un si bon grand-père, l'arrière-petit-fils de l'homme qui avait donné son sang pour la patrie.

Le déjeuner fut assez silencieux. J'avais trop de choses à dire pour parler à l'aventure comme d'habitude, et ces choses d'ailleurs je n'aurais pas su comment les dire, ni par laquelle commencer. Il y avait en moi comme un fourmillement de vie nouvelle encore un peu confuse et désordonnée.

Grand-père ne pouvait pas croire que tout fût dans l'ordre habituel; non il ne pouvait pas le croire : il était beaucoup trop fin pour cela; mais du moins il faisait semblant de le croire, afin de laisser le temps à mes idées de se débrouiller toutes seules. Jugeant que j'avais, comme on dit, ma charge, il trouvait prudent de n'y rien ajouter pour le moment; connaissant les caprices soudains et les sautes inattendues de mon caractère, il me rendait la main, pour me laisser croire que je courais tout seul. Mais il se réservait, comme toujours, de n'intervenir qu'au moment nécessaire, et même alors sans laisser deviner son intervention : l'orgueil se cabre si facilement.

Mon grand-père avait un talent tout particulier pour fabriquer les cerfs-volants, et surtout un art consommé pour les « enlever » et les maintenir en dépit du vent contraire. Nous nous en allions tous les deux dans les terrains vagues qui commencent derrière le cimetière; comme une tortue qui porterait une carapace trop grande pour elle, je disparaissais tout entier derrière le cerf-volant, dont je tenais la queue soigneusement retroussée dans ma main gauche.

Arrivés au bon endroit, nous prenions le vent, ou plutôt grand-père prenait le vent, et me disait d'où il fallait partir. Après avoir débrouillé pour moi, qui le regardais faire, les enroulements de la queue et les replis perfides de la grande corde, il mettait le cerf-volant dans l'angle voulu contre le vent, s'écartait de quelques pas, et criait : « Attention! »

Alors mon cœur battait très fort comme dans tous les moments décisifs, et je me sentais capable de sauter dans un gouffre au commandement de mon grand-père, pourvu que notre cerf-volant prît un glorieux essor.

Après avoir dit : « Attention! » grand-père guettait le bon moment. Il frappait trois fois dans ses mains, en criant d'une voix claire : « Une, deux, trois! »

Au commandement : « Trois! » je prenais ma course. Alors mon grand-père me suivait de loin et me donnait ses instructions : « Retiens la corde! Lâche-la! Un peu à gauche! Parfait! » Pour un empire, je n'aurais pas tourné la tête avant d'avoir entendu le mot : « Parfait. »

D'abord je sentais peu de résistance, et je me disais : « Le cerf-volant ne prend pas, il va traîner dans les herbes! » Peu à peu, la corde se tendait et mon cœur se dilatait. Je sentais ensuite des secousses régulières, comme si le cerf-volant avait donné des coups de tête à droite et à gauche, semblable à un animal rétif qui se débat et refuse de suivre celui qui le mène à la corde : c'était bon signe.

« Plus de corde! » Le succès s'accentue. « Parfait! » Je me retournais, sans cesser de courir.

Mais les cerfs-volants sont bien plus malins et bien plus têtus qu'on ne l'imagine, quand on n'a pas longtemps vécu avec eux.

Quelquefois, au moment même où le nôtre piquait vers les nuages, avec un ferme propos de les traverser d'outre en outre, il avait la malice de se laisser pendre en côté, comme si une de ses oreilles eût été trop lourde. Ensuite il décrivait de grands zigzags d'une oreille à l'autre, et venait lourdement donner du nez en terre.

Je n'ai jamais rien vu de si bête que notre cerf-volant dans ces cas-là. Il s'étalait dans l'herbe, les oreilles de travers, la queue toute renfrognée, et il me donnait la sensation pénible d'une chose ailée et vivante qui vient de mourir tout platement, par sa faute. Si grand-père n'eût pas intercédé en sa faveur, je crois que je l'aurais foulé aux pieds et crevé sur place.

Mon grand-père m'expliquait que ce n'était pas la faute du cerf-volant, mais la *nôtre* (il disait la *nôtre* pour ne pas dire la *mienne*). Je comprenais alors que *nous avions* lâché trop de corde au mauvais moment.

Peu à peu, grâce à *nos* manœuvres et à *nos* erreurs, nous devînmes si habiles que le cerf-volant, tout en croyant en faire à sa tête, allait exactement où nous voulions. Notre cerf-volant était célèbre dans tout Montigny, et les jours où nous allions le lancer, nous étions suivis à distance par la moitié des gamins du village.

Pourquoi ce matin-là, à déjeuner, l'idée du cerf-volant vint-elle se loger brusquement au milieu des autres idées qui me trottaient déjà dans la cervelle?

Est-ce parce que je savais que Camus et ses deux

amis de cœur, Joubert et Thouin, devaient aller pêcher dans l'Indre? Je crois bien que ce fut cette association d'idées qui amena le cerf-volant dans mon imagination au moment où Brigitte changeait les assiettes.

Je n'avais certes pas la prétention de me joindre à Camus et à ses amis, sans avoir été formellement prié par eux; et cependant cette fameuse partie de pêche, projetée devant moi, trois jours auparavant, me semblait en ce moment le bonheur le plus parfait auquel l'homme pût aspirer sur la terre. Je savais l'endroit : c'était au gué du Renard; on était mollement assis sur l'herbe, à l'ombre des grands aulnes et des grands peupliers; l'eau était claire, limpide, et le soleil dessinait des réseaux d'or sur le fond de sable jaune et de cailloux brillants. Les goujons immobiles sur le sable attendaient tranquillement l'amorce comme de gros paresseux bien repus; les ablettes, plus vives, filaient comme des flèches d'argent, et tiraient brusquement sur l'amorce, au point de faire chavirer le bouchon. Et puis, après la pêche, il y avait la baignade! Et puis il y avait après la baignade le croûton de pain, que l'on dévore avec délices en échangeant de joyeux propos.

C'était un mirage! l'eau m'en venait à la bouche. Malheureusement je n'étais pas invité; aussi je me creusais la tête pour suggérer à Camus l'idée de m'inviter, sans faire cependant la moindre démarche qui pût compromettre la dignité nouvelle dont je me sentais dépositaire depuis que j'avais posé mes lèvres sur l'acier du sabre d'honneur.

C'est alors que me vint l'idée du cerf-volant.

Quand le cerf-volant planerait bien au-dessus des prés et de la rivière, les trois pêcheurs ne manqueraient pas de l'apercevoir nageant en plein azur. Alors Camus, peut-être, se souviendrait de ce qui s'était passé entre nous le matin, et dirait aux autres : « Si nous allions chercher Jousserand! »

Si sa générosité n'allait pas jusque-là pour aujourd'hui, du moins la vue de mon cerf-volant me rappellerait à son souvenir, et le forcerait de penser à moi. C'était déjà quelque chose ; c'était même beaucoup. Il est d'une bonne politique, lorsque l'on veut se concilier les gens, de se présenter à eux par ses meilleurs côtés, et mon côté le plus brillant aux yeux de tout Montigny était sans contredit mon cerf-volant.

« Tu pignoches! me dit Brigitte, mais d'un ton presque maternel.

— C'est vrai, lui répondis-je sans aigreur.

— Oh! reprit-elle aussitôt d'un ton conciliant, Doron est un entêté. »

Ne sachant ce que venait faire Doron dans cette affaire, je la regardai avec surprise, tenant une bouchée de charcuterie au bout de ma fourchette.

Brigitte me prit tranquillement ma fourchette, et, plaçant entre les yeux de mon grand-père et les miens le morceau de charcuterie incriminé, elle dit à mon grand-père :

« Sauf votre respect, le cochon qui a fourni ça n'est pour rien dans l'affaire, pauvre bête! il a fait ce qu'il a pu ; mais c'est Doron qui est un entêté. Un cochon engraissé de glands aurait la chair plus ferme et plus tendre. Ça, c'est filandreux et mou. Si le cochon (sauf votre respect) était là pour se défendre, il dirait : « Pourquoi me nourrit-on de rinçures et d'eau de vaisselle? » Cette bête aurait raison, monsieur. Au lieu d'acheter ses cochons (sauf votre respect) du côté de Bucy où on les nourrit de glands, Doron s'en va les quérir à Mareuil où on les gorge de lavasse. Mais je sais bien pourquoi il va à Mareuil.

— C'est peut-être, dit mon grand-père en souriant, parce qu'on les lui vend meilleur marché de ce côté-là.

— Si c'était ça, répondit Brigitte en gesticulant avec ma fourchette, ce serait au moins une raison. Un marchand cherche à gagner, n'est-ce pas?

— Alors pourquoi va-t-il à Mareuil?

— A cause de l'étang, » répondit Brigitte à voix basse et d'un air mystérieux. Elle reprit, en manière d'explication : « A cause de l'étang et des *Trois-Rusés.* »

Comme cette explication n'expliquait rien, Brigitte, voyant notre air étonné, prit la peine de nous dire :

« Les *Trois-Rusés*, c'est un cabaret où l'on boit le meilleur cassis de tout le pays, et Doron aime le cassis; il aime trop le cassis, Doron. Aux *Trois-Rusés*, il rencontre le grand Bournigal, une mauvaise pièce, que le garde champêtre et les gendarmes connaissent bien ; mais son jour viendra, laissez faire. Voilà donc Doron, un homme établi, un homme marié, qui va trouver Bournigal. Ils boivent du cassis jusqu'au soir; à la brune, ils filent du côté de l'étang de Mareuil, et ils braconnent les brochets. C'est voler, ni plus ni moins. Ils sont beaux les brochets de Mareuil ; mais, comme dit la Doron, ils coûtent plus cher qu'au marché ; voilà pourquoi Doron achète ses cochons à Mareuil, et pourquoi il nous vend des crépinettes qui ne valent pas le diable. Aussi, mon Paul, cette fois je ne t'en veux pas d'avoir pignoché ; laisse ce qui est sur ton assiette, je vais te faire un bon petit œuf sur le plat.

— Mais, répondis-je, interloqué de sa conclusion, si j'ai pignoché, ce n'est pas parce que j'ai trouvé la crépinette mauvaise, c'est parce que je pensais à autre chose. Si tu veux me rendre ma fourchette, je ne laisserai rien sur mon assiette, tu verras. »

Interloquée à son tour, Brigitte me rendit ma fourchette, qu'elle avait conservée par mégarde.

« Tu feras mieux de ne pas te forcer, me dit-elle avec inquiétude ; j'aime mieux que tu ne te forces pas. Laisse ça comme ça. Je porterai l'assiette à Doron, et je lui dirai...

— Mais, repris-je vivement, tu vois bien que ces crépinettes ne sont pas mauvaises; grand-père a mangé la sienne. »

Ce raisonnement la désarçonna, mais pas pour longtemps.

« Oh! reprit-elle, ton grand-père n'est pas un homme comme tout le monde; il ne sait jamais ce qu'il mange, et il trouve tout bon. Je lui donnerais des côtelettes de singe, qu'il dirait : « Voilà d'excellentes côtelettes d'agneau. »

— Ce n'est pas sûr, dit mon grand-père en souriant.

— Et moi je dis que c'est sûr, » répliqua vertement Brigitte.

Elle reprit : « Ainsi je ne parlerai pas de ton grand-père; Doron me rirait au nez si je lui disais que monsieur distingue un boudin d'une saucisse, au lieu que toi ce n'est pas la même chose. Je porterai l'assiette à Doron, et je lui dirai : « Voilà une crépinette que le petit Paul n'a pas pu manger. Si vous continuez à acheter vos cochons à Mareuil, vous perdrez la pratique. Pauvre petit Paul, il en avait mal au cœur.

— Mais, repris-je tout inquiet, je n'ai pas mal au cœur.

— Si fait, si fait; seulement, tu ne t'en aperçois pas encore.

— Mais Doron dira que je suis un gourmand, m'écriai-je avec effroi.

— Ta réputation est faite, tu n'as rien à perdre, » me répondit-elle avec une tranquillité qui m'attéra.

Involontairement je jetai les yeux sur mon grand-père, pour savoir si son opinion confirmait celle de Brigitte.

« Brigitte, dit-il d'un ton d'autorité, tu as tort de dire que Paul est gourmand; il est quelquefois capricieux, comme le sont les enfants, et il aime les friandises; mais quel est l'enfant qui ne les aime pas? Moi qui mangerais, à ce que tu dis, du singe pour du mouton, moi qui ne suis pas capable de distinguer un boudin d'une saucisse, j'aimais beaucoup les friandises quand j'avais son âge. Quand il aura le mien, il ne les aimera plus guère, tu peux m'en croire. Paul, mon garçon, rassure-toi, moi je sais que tu n'es pas gourmand.

— Ni goulu, ni goinfre? lui demandai-je d'une voix haletante.

— Ni goulu, ni goinfre non plus, » me répondit-il avec un sourire presque sérieux.

Cette affirmation me vengeait des insinuations de Brigitte, et me rapprochait un peu de mon grand-père, de Camus, de tous ceux enfin que j'avais à cœur d'imiter, et auxquels j'aurais voulu ressembler.

J'eus la générosité de ne point triompher de Brigitte, du moins en paroles, et je tombai vaillamment sur la crépinette.

Brigitte me regarda travailler quelques instants sans m'interrompre; ensuite elle remua la tête d'un air profond, et dit :

« Après tout, ces bêtes de Mareuil ne sont peut-être pas aussi filandreuses qu'on pourrait le croire. Seulement....

— Seulement, quoi? lui demanda mon grand-père.

— Seulement la Doron se mange le sang à voir son homme filer toujours du côté de Mareuil, et je ne sais plus que dire à Doron pour l'en empêcher, voilà tout.

— Je me charge de cela, dit tranquillement mon grand-père; je parlerai à Doron.

— Vous ne lui direz pas....

— Non, je ne lui dirai pas que tu t'es mêlée de cela, ni sa femme non plus.

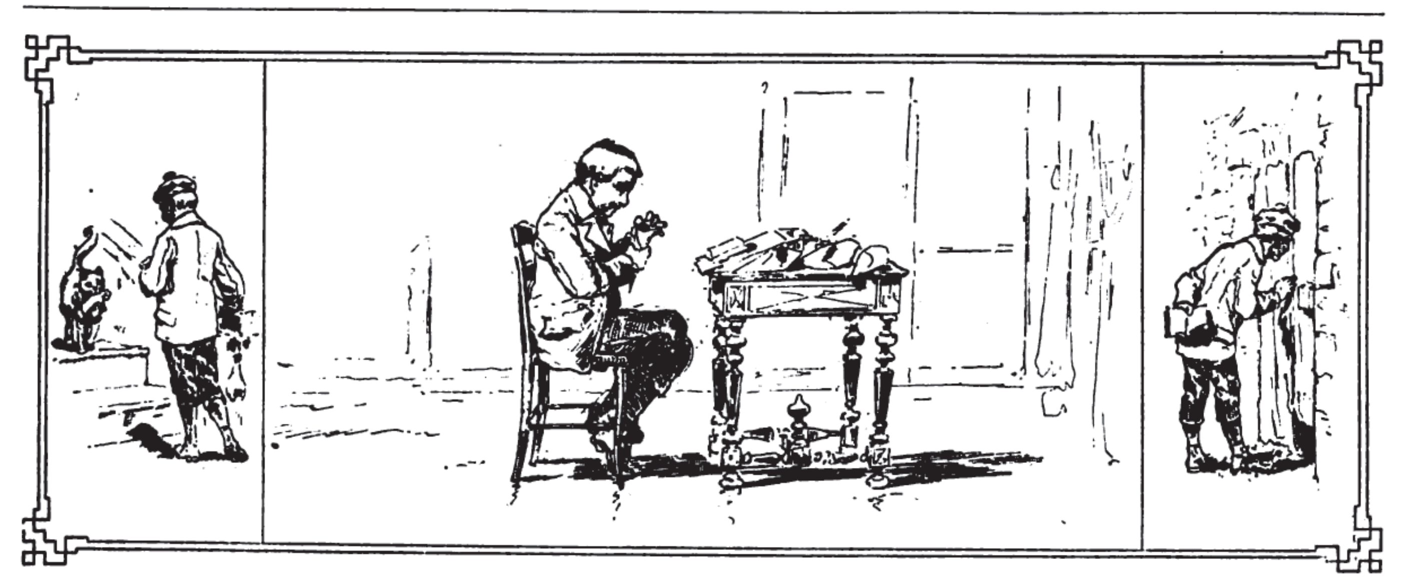
— Alors, c'est comme si l'affaire était arrangée.

— Et puis, moi, je ne suis pas un gourmand, ajoutai-je en lui tendant triomphalement mon assiette vide.

— Non, non, tu n'es pas un gourmand; friand un tantinet, et encore c'est de ton âge; mais gourmand, non! c'était une frime. La Doron sera contente tout de même! »

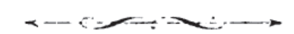
A suivre. J. GIRARDIN.





Une des pralines était double. (P. 116, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]



XIII

Deux épreuves et un triomphe.

En me promenant dans le jardin avec grand-père, après le déjeuner, je tenais sa main droite dans les deux miennes. Je me sentais très heureux pour le moment, et je serrais tout doucement cette main qu'il m'abandonnait en souriant.

« Alors, lui dis-je en levant les yeux sur sa figure, tu serais vraiment bien content si j'avais le prix d'histoire? »

Je faisais de la diplomatie presque sans le savoir : car, si je lui parlais du prix d'histoire, c'était pour arriver à autre chose.

Il baissa les yeux vers moi, les cligna doucement, et sourit pour toute réponse.

« Crois-tu, repris-je, que nous pourrions enlever le cerf-volant cette après-midi? »

Il regarda le ciel et les nuages avant de me répondre, et me dit ;

« Je ne sais pas s'il fera assez de vent cette après-midi. »

Il paraît que ma figure exprima du désappointement, car il reprit aussitôt :

« Le temps peut changer, tu sais!

— Oui, grand-père, répondis-je en faisant appel à toute ma résignation.

— Et puis, reprit-il avec quelque hésitation, c'est aujourd'hui le jour de M. le comte de Vauroyer.

— Oui, grand-père, répondis-je en regardant avec attention les cailloux de l'allée, pour ne point laisser voir que je faisais très péniblement contre fortune bon cœur.

— Quelquefois, reprit doucement mon grand-père, M. le comte de Vauroyer ne fait que traverser Montigny à cheval, et me dit un petit bonjour en passant. D'autres fois il reste pour causer et faire une petite partie de dominos. S'il reste un peu longtemps, je ne puis pas lui dire, sans être impoli : « Monsieur le comte, faites-moi le plaisir de vous en aller; Paul et moi, nous voudrions enlever le cerf-volant. »

— Nous pourrions peut-être l'emmener avec nous, » dis-je en me raccrochant à cette faible espérance. Mais aussitôt je repris : « Oh non! grand-père, nous ne le pourrions pas.

— Nous ne le pourrions pas, reprit-il; tu es si raisonnable que tu as vu cela tout de suite. »

Comme j'avais surtout en vue d'attirer l'attention de Camus et de me présenter à lui par mes beaux côtés, je sautai vivement d'une idée à l'autre, et, sans songer que mon grand-père n'était pas au courant de mes calculs, je m'écriai étourdiment : « Bah ! si M. le comte nous empêche d'enlever notre cerf-volant, il apportera tout de même des bonbons ! »

Mon grand-père ne me répondit rien; je suppose cependant qu'il fut médiocrement édifié de mon enthousiasme pour les bonbons. Les enfants croient volontiers que les grandes personnes sont toujours au courant de leurs pensées et de leurs petits calculs ;

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

voilà pourquoi je négligeai d'expliquer à mon grand-père une chose qu'il lui était impossible de deviner.

Si je ne pouvais me faire valoir aux yeux de Camus et des deux autres en lançant triomphalement mon cerf-volant, les bonbons de M. le comte, soigneusement mis en réserve, seraient comme autant d'offrandes propitiatoires destinées à me concilier mes futurs amis.

M. le comte vint sur les deux heures, et causa assez longuement avec mon grand-père. J'étais descendu lui présenter mes devoirs comme d'habitude; mais j'avais emporté mon livre d'histoire, et je tenais mon doigt passé entre deux pages en guise de signet.

Comme M. le comte et grand-père s'étaient mis à jouer aux dominos, je m'assis un peu en arrière sur un petit banc, et je me mis à repasser mon histoire.

M. le comte s'aperçut que j'étudiais avec ardeur, en faisant des yeux tout blancs, à force d'en faire remonter les prunelles pour faciliter les opérations de la mémoire.

« Voilà, dit-il à mon grand-père, ce que l'on peut appeler du zèle, ou je ne m'y connais pas.

— Oui, dit mon grand-père en me passant la main sur la tête, c'est un bon garçon qui veut faire plaisir à son grand-père.

— Oui-da! dit M. le comte, voilà une nouvelle qui me fait grand plaisir. Monsieur Jousserand, je suis aussi heureux que vous de ce qui arrive là; je vois que Paul devient un homme. Les hommes, ce n'est pas des bonbons qu'on leur offre, mais bel et bien des livres. »

Une sueur froide me vint dans le dos; heureusement qu'il reprit aussitôt : « Pour cette fois encore, il faudra que tu te contentes de bonbons. »

Non sans effort, il tira de la poche de son pardessus un paquet assez volumineux. L'apparence rocailleuse du papier me fit penser que le sac contenait des pralines. Tant mieux! il n'y a rien de plus facile que de diviser un certain nombre de pralines en un certain nombre de parts. Ce n'est pas comme ces gros bonbons qu'il faut casser, au risque de les mettre en miettes ,en portions irrégulières, qui ne sont presque jamais égales entre elles. Dans les circonstances solennelles où je me trouvais, il fallait que les offrandes fussent correctes et présentables. Je jetai sur M. le comte un regard de profonde reconnaissance.

Il ne put s'empêcher de rire, et me dit : « Puisque tu aimes encore les bonbons, pourquoi n'ouvres-tu pas le paquet? Je te préviens que cette fois ce sont des pralines brunes à la vanille. »

L'eau me vint à la bouche; mais j'eus le courage et la bonne foi de répondre :

« Si j'ouvre le sac, je ne pourrai pas m'empêcher d'en manger une pour goûter, et puis après une autre, et alors il n'en restera plus assez demain pour en offrir à mes camarades. »

M. le comte et mon grand-père échangèrent un sourire mystérieux, et, sans plus insister, M. le comte dit : « Jouons; à qui la pose? »

Ayant été battu à plein double-six, il dit, avant d'entamer la « belle » :

« Nous faisons beaucoup de tapage sur cette table d'ardoise, et ce pauvre bonhomme ne peut pas étudier. »

Je rougis, parce que je venais justement de penser la même chose.

« Allons, dit mon grand-père, va travailler dans ta chambre ou au fond du jardin, comme tu voudras; M. le comte te permet de te retirer. »

Je grimpai lestement à ma chambre de travail, non pas pour y travailler, mais pour y mettre le sac de pralines à l'abri des déprédations de Muguette ou de mes propres convoitises. Comme j'enjambais les marches deux à deux, je me trouvai nez à nez avec Muguette, qui portait un de ses petits par la peau du cou. Elle le menait peut-être prendre l'air au jardin, ou bien elle voulait montrer à M. le comte comme il était gros et fort pour son âge. Quoi qu'il en soit, je demeurai tout saisi, et je sentis que je pâlissais. Muguette, d'abord interdite de mon impétuosité, fut la première à recouvrer son sang-froid; elle reprit son pas discret, et s'effaça même du côté du mur pour me laisser plus de place.

Quand j'eus déposé mon trésor en lieu sûr, je redescendis au fond du jardin, et je me mis à étudier en me promenant de long en large dans l'allée du fond, celle qui longe la ruelle des Aubiers.

A vrai dire, c'est une allée assez triste, humide, étroite, bordée de grands buis négligés où pullulent les limaçons, les limaces et les cloportes; c'est un lieu de passage et non pas de promenade; elle aboutit d'un côté à un appentis où l'on ne serre que les vieilles choses qui ne peuvent plus servir, et de l'autre à un trou bordé de planches, où j'ai toujours vu du terreau en toute saison.

C'est pourtant là que j'allai m'installer, le cœur tremblant, levant les yeux et tendant les oreilles au moindre bruit qui venait de la ruelle. Quand j'entendais les pas et les voix de plusieurs personnes, je m'interrompais au beau milieu d'une phrase d'histoire sainte, pour courir à pas de loup vers la porte. La joue presque collée contre les vieilles planches, je regardais avidement par un petit judas grillagé qui s'ouvrait au centre de l'un des panneaux.

Comme il arrive aux gens qui exercent une surveillance trop soutenue et trop tendue, je fus brusquement pris au dépourvu. Je m'occupais tout à la fois de Samson, des portes de Gaza, et d'un petit oiseau qui chantait sa petite chanson dans l'épaisseur d'un saule, lorsque je vis poindre au-dessus du mur du jardin trois perches de lignes à pêcher. Je me précipitai haletant vers le judas, et j'arrivai juste à temps pour voir passer Camus, Joubert et Thouin. Ils marchaient vite et ne se parlaient pas; mais ils avaient l'air si heureux d'être ensemble que mon cœur se serra. Une fois qu'ils eurent dépassé la ruelle, et que je cessai d'apercevoir les trois perches, balancées au mouvement d'une marche rapide, je remontai dans ma chambre de travail : je n'avais plus rien à faire dans l'allée du fond.

Je me remis à mon histoire avec un peu plus d'assi-

duité. Tout à coup, je m'aperçus que le fil des idées et du récit s'interrompait brusquement au bas de la page 68; les pages 69, 70, 71, 72, manquaient, et cependant j'étais bien sûr de ne pas les avoir déchirées. Je songeai tout à coup que mon pauvre livre était resté la veille, sans défense, en tête-à-tête avec Muguette irritée. Je montai aussitôt au grenier, parfaitement décidé à ne pas avoir peur, et je n'eus pas peur. Mais tout ce déploiement d'énergie et de bravoure aboutit à me mettre en possession de trois fragments de pages, grands comme des pièces de cent sous, tout griffés et tout rongés. Le reste des quatre pages avait servi d'amusette aux petits chats, qui en avaient fait de la charpie.

Le malheur était irréparable, du moins pour le moment. J'en pris donc sagement mon parti, et je m'attaquai résolument à la page 73.

Je ruminais la page 78, les pouces enfoncés dans les oreilles, lorsque la porte s'ouvrit.

« M. le comte est parti, me dit mon grand-père; si tu travaillais trop longtemps de suite, tu te fatiguerais trop et tu ne comprendrais même plus ce que tu lis.

— Ça me bourdonnait déjà un peu dans la tête, répondis-je en me levant.

— Tu vois bien, reprit mon grand-père avec sollicitude. Nous allons faire une promenade, et comme le vent s'est un peu élevé, nous emporterons le cerf-volant avec nous. »

Il l'aidait à ferrer. (P. 117, col. 2.)

Je me mis à danser, et grand-père se mit à rire.

Comme l'avait dit grand-père, le vent s'était élevé. Le cerf-volant prit son essor, comme s'il avait été dans la confidence de mes vœux secrets.

Il planait sur la campagne en balançant coquettement ses deux ailes et en faisant frétiller sa queue. On devait l'apercevoir d'une lieue à la ronde, et le gué du Renard n'est qu'à un demi-quart de lieue de Montigny. Quelques oisifs et beaucoup de gamins nous regardaient de loin; mais je ne me souciais guère de leur admiration. Mon âme vagabondait du côté du gué, et j'essayais de me figurer quel effet devait produire sur Camus et sur ses amis la vue de mon messager.

Tout en courant et en manœuvrant, je faisais des calculs: Mettons, me disais-je, qu'ils ne l'aient pas vu du premier coup, parce que, quand on pêche, on reste quelquefois très longtemps les yeux rivés sur le bouchon. Comme les goujons et les ablettes abondent là-bas, les pêcheurs ne peuvent pas manquer de prendre quelque chose. Quand on décroche le poisson, on le montre aux camarades, on lève les yeux, on regarde à droite, à gauche, et l'on s'écrie tout à coup : « Voilà le cerf-volant qui plane. » Les autres regardent, et ensuite échangent des remarques entre eux. Ce sont ces remarques-là que j'aurais bien voulu entendre.

A la première envolée, je ne regardai même pas du

côté du petit chemin qui mène au gué; il faut laisser aux gens le temps de voir et de se décider.

A la seconde envolée, je résistai encore à la tentation, bien persuadé qu'au bout de ma course je serais récompensé de ma discrétion. Je me retournai brusquement. Ni Camus, ni aucun émissaire de Camus, ne se montrait au débouché du petit chemin.

Je me dis alors : « Ce sera cette fois-ci ! »

Comme mon impatience était au comble, je ne fis que me retourner tout le temps. Mais on ne fait jamais bien deux choses à la fois. Comme je courais la tête tournée, j'allai butter lourdement contre la seule éminence de terrain qu'il y eût sur toute la surface du terrain communal. Ce n'était qu'une taupinière; mais il suffit d'une taupinière pour faire choir un étourdi qui ne regarde pas à ses pieds.

Je tombai lourdement sur les genoux, puis sur les mains; j'eus cependant assez de présence d'esprit pour ne pas lâcher la corde du cerf-volant.

Les mains me cuisaient; j'avais les rotules des genoux brûlantes; pendant cinq secondes au moins, je fus en fureur contre tout le monde d'avoir si platement échoué dans ma première tentative.

Toute ma fureur tomba quand je vis l'air inquiet de mon grand-père. Dans le premier moment de désespoir, je m'étais assis sur la taupinière. Dès que mon grand-père s'approcha de moi, je me levai, et je fis quelques pas pour lui montrer que je n'avais rien de brisé. En même temps, une pensée consolante me redonnait du courage, et me faisait envisager ce premier échec comme un petit malheur. Le cerf-volant avait manqué son effet, restaient les pralines de M. le comte de Vauroyer.

Quand Brigitte m'eut bassiné les paumes des mains et les genoux avec de l'eau fraîche, je remontai dans ma chambre jusqu'au souper. J'étais content d'avoir un peu mal aux mains et aux genoux, parce que c'était une occasion de souffrir sans grogner et de montrer du courage. J'étais content d'avoir bien étudié mon histoire, car le plus gros de la besogne était fait, et j'étais sûr d'arriver au bout de la composition pour le mardi suivant. Enfin j'étais content d'avoir un gros sac de pralines à partager avec Camus et ses amis.

Avez-vous remarqué comme le temps passe vite, quand on entremêle des occupations agréables? Voici, par exemple, comment j'entremêlais les miennes : je soufflais tout doucement, pendant une bonne minute, dans mes paumes endolories; ensuite j'apprenais un bon lambeau d'histoire; ensuite je faisais avec un soin d'artiste un beau cornet de papier blanc, semblable à ceux que l'on voit chez les épiciers et les marchands de tabac.

Lorsque j'eus devant moi quatre beaux cornets de papier, aussi semblables que possible, je me levai si brusquement, que mes genoux endoloris protestèrent par des craquements. Mais, moi, je ne fis qu'en rire.

Oui, je ne fis qu'en rire : car il était enfin arrivé le moment que j'avais retardé jusqu'alors par un raffinement de volupté. Il était arrivé le moment où j'allais ouvrir le paquet de pralines, les distribuer une par une dans chacun des quatre cornets. Cette fois, elles étaient à la vanille les pralines de M. le comte ! J'y avais pensé plusieurs fois dans la journée, et chaque fois l'eau m'en était venue à la bouche. Mais au moment même où ma convoitise était le plus vivement allumée, je me disais : « Tu n'ouvriras le sac que ce soir, pour mettre les pralines dans les cornets. S'il y en a une de trop, tu la mangeras, et tu n'en mangeras pas une seconde, entends-tu ! »

Or, le moment était venu de savoir quel goût peuvent bien avoir des pralines à la vanille, et quel fond le dernier des Jousserand pouvait faire sur la force de sa volonté et la fermeté de ses résolutions.

Les parts méthodiquement faites, le dernier des Jousserand se trouva bien penaud et bien désappointé : il n'y avait pas une seule praline de surplus.

Je commençai par regarder les quatre cornets d'un air de reproche, comme si c'était leur faute. Ensuite, comme les joueurs désappointés qui reviennent sur la partie terminée pour voir comment ils auraient dû s'y prendre pour gagner, je vidai les quatre cornets aux quatre coins de ma table, et je me mis à recompter les pralines avec le soin le plus minutieux.

Si, par hasard, je m'étais trompé dans mon premier calcul; s'il y avait dans un des sacs une praline de plus que le nombre voulu, il est bien évident qu'elle m'appartenait de droit : erreur n'est pas compte.

J'eus beau compter et recompter, mes premiers calculs se trouvaient d'une justesse désolante. C'était comme un fait exprès, jamais je n'avais eu si grande envie de croquer une praline, et jamais pralines ne m'avaient paru plus parfumées et rissolées plus à point.

J'allais me résigner, bien à regret, à me tenir la parole que je m'étais donnée, lorsqu'une découverte importante et inattendue me permit tout à la fois de rester fidèle à ma promesse, et de savoir néanmoins quel goût peuvent avoir des pralines à la vanille.

Comme j'allais remettre mon lot dans mon cornet, je vis qu'une des pralines était pour ainsi dire double : c'est-à-dire que, pendant les manipulations du confiseur et la cuisson, une toute petite praline de rien du tout s'était collée sur une grosse mère praline.

« Il y a, m'écriai-je plein d'allégresse, une praline de trop ! »

Ayant séparé avec soin la petite de la grosse, c'est la grosse que je croquai. Et même, je la croquai assez précipitamment, ayant peur de découvrir, si je regardais de trop près, que c'était la petite et non la grosse que j'avais le droit de m'approprier.

L'inconvénient de faire les choses à la hâte, c'est qu'on les fait incomplètement et mal. Le goût de cette grosse praline était exquis; mais il passa comme un songe, ne laissant après lui que le regret de ne l'avoir pas savouré, et un désir très vif et très prononcé de renouveler l'expérience à bref délai, pas par gourmandise, bien entendu! mais uniquement pour me rendre compte.

Mais si je m'étais montré faible dans le choix des pralines, pour la première fois je me montrai fort dans ma lutte contre la gourmandise. La gourmandise eut beau me tenter de toutes les façons, et me fournir même des raisons plausibles de pécher; je fourrai stoïquement les quatre cornets dans le tiroir de la table, et j'étalai par-dessus mon livre d'histoire sainte, image austère du devoir. Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais éprouvé ce soir-là, quel plaisir exquis on peut prendre à étudier le règne de David, à deux pouces de quatre cornets de pralines exquises, que personne ne vous a défendu de manger, et que l'on ne mange pas, justement parce que personne ne l'a défendu.

XIV

Apparition du grand Faligan.

Le lendemain matin, je me levai en tapinois, comme la veille; mais cette fois, c'était pour aller de David à Salomon, en passant par le tiroir, d'où les quatre cornets n'avaient pas bougé depuis la veille, ce qui, en soi-même, n'a rien de bien étonnant. Quoi qu'il en soit, je voulus m'en assurer, et je m'en assurai par mes propres yeux.



Faligan se mit à la regarder. (P. 119, col. 1.)

Grand-père se leva et vint me faire une petite visite. Comme je lisais le compte rendu de la visite de la reine de Saba, Brigitte vint m'appeler pour le premier déjeuner.

J'avalai ma soupe tout de travers, dans la crainte d'être en retard. J'arrimai mes quatre cornets dans la poche gauche de ma veste, et je me dirigeai vers l'école, tantôt courant, parce que j'étais pressé d'arriver; tantôt prenant une allure plus prudente, parce que les cornets ballottaient, et auraient pu se crever.

Il y avait déjà des groupes d'écoliers qui rôdaient autour de l'école. Des écoliers isolés, qui débouchaient par tous les chemins et sentiers, allaient aussitôt se joindre à ces différents groupes, sans hésitation.

Je reconnus, plus vivement que jamais, à quel point ma situation dans l'école était différente de celle des autres écoliers. Dans un groupe ou dans l'autre, chacun d'entre eux trouvait un ou plusieurs répondants; moi, j'avais beau regarder, je ne voyais personne qui fût disposé à me faire accueil. On ne m'aurait certainement pas chassé, du moins de certains groupes; mais on m'aurait tout simplement toléré, et je suis trop fier pour accepter d'être simplement toléré.

Au moment où je me sentais le plus décontenancé, le grand Faligan me tapa sur l'épaule, et se mit à rire, sans savoir pourquoi, en se fendant la bouche jusqu'aux oreilles. Le grand Faligan était fils d'un garde forestier; à mesure que son corps se développait, son intelligence semblait diminuer; mais plus son intelligence diminuait (j'entends l'intelligence des choses qui sont dans les livres), plus il devenait joyeux, et plus il faisait de fugues dans les bois, qu'il aimait à la passion. A l'école et dans la rue, c'était littéralement un innocent; dans les champs et dans les bois, c'était un sauvage plein d'expérience et de ruse. On se racontait à l'école, de la bouche à l'oreille, que le grand Faligan n'avait pas peur la nuit dans les bois, et que même il lui était arrivé d'attraper un lapin au collet.

Comme le père de Faligan habitait à la lisière de la forêt, notre camarade apportait le matin un grand panier qui contenait son déjeuner, et il passait l'entre-classes soit dans la salle d'école quand il pleuvait, soit dans le village quand il faisait beau. Avec une constance infatigable, il admirait les images d'Épinal, les cordes à sauter, les toupies, les pipes en sucre rouge de l'épicier, les paniers du vannier, les étoffes de l'unique marchand de Montigny, surtout les foulards où il y avait des images; quelquefois, à force d'instances, il obtenait du maréchal ferrant l'autorisation de l'aider à ferrer un cheval, ou du sacristain la faveur de sonner l'Angélus; quand il ferrait ou quand il sonnait, il y allait de si grand cœur, qu'il semblait être né pour ferrer et pour sonner, bien plutôt que pour apprendre dans les livres.

« Je voudrais voir ça de près, » me dit-il en m'allongeant un coup de coude amical.

Ce matin-là, je souffrais tellement d'être isolé au milieu des groupes, que je ne le priai pas dédaigneusement de me laisser tranquille, comme je l'avais fait en mainte circonstance; au contraire, je saisis avec avidité l'occasion d'avoir un compagnon, quel qu'il fût. Quand je dis : « quel qu'il fût », je m'entends. Faligan qui n'avait plus de mère, et dont le père était pauvre, était toujours habillé à la diable, avec des défroques de son père. Il était brusque dans ses mouvements et d'une franchise terrible dans son langage, de sorte que volontiers je le tenais à l'écart.

« Qu'est-ce que tu voudrais voir de près? lui demandai-je poliment.

— Cette machine qui vole en l'air.

— Mon cerf-volant?

— Oui, c'est ça; diable! comme ça file! J'étais grimpé hier dans un chêne où il y a un nid d'écureuils; je lève la tête par hasard, et je vois ça qui vole en l'air; diable! comme ça vole! Veux-tu me le montrer, dis?

— Oui, je le veux bien.

— Quand?

— Aujourd'hui.

— Tu es un bon garçon. A quelle heure?

— A midi.

— A cette heure-là je sonne l'Angélus, me dit-il d'un air grave en roulant de gros yeux.

— Hé bien, à midi et demi.

— Ça y est. Jousserand, tu es un bon garçon. Pour ta peine, regarde-moi ça. »

Il haussa lentement son panier à la hauteur de mon œil, leva l'un des couvercles, et je vis deux bouteilles : dans la première, il y avait un liquide jaunâtre qui était probablement du cidre; la seconde contenait une petite couleuvre vivante; en voyant la lumière, elle tordit ses anneaux, et tira plusieurs fois sa petite langue.

Je reculai effrayé, et Faligan se mit à rire.

« J'ai attrapé cette petite vermine-là ce matin, me dit-il, toujours sur un ton de mystérieuse confidence, et je l'ai apportée pour m'en amuser. Diable! quelle comédie si on lâchait ça dans la classe! Mais il n'y a pas de danger que je la lâche; il devine tout, lui. »

« Lui », c'était le père Barré. Comme le père Barré était censé avoir lu beaucoup de livres, Faligan éprouvait pour lui une sorte de respect superstitieux, mélangé de crainte. Ce sentiment, que les livres et les gens instruits inspirent quelquefois aux ignorants naïfs, s'était encore accru dans l'esprit de Faligan, par suite d'une aventure où le père Barré, selon lui, avait montré une pénétration surhumaine. C'était pendant une des classes du matin. Faligan, pour s'amuser dans l'entre-classes, avait rempli de glands tout le fond de son panier.

Comme le panier de Faligan était une espèce de boîte à surprises, les écoliers en entrant en classe s'amusaient souvent à regarder ce qu'il y avait dedans. Camus, ayant vu une provision de glands, en prit une poignée, les autres en firent autant; et lorsque l'on commença à réciter les leçons, les glands se mirent à voler de tous les côtés dans la classe.

Le père Barré prit un air très sévère; ensuite il réfléchit, le bout du nez dans le poing droit, et s'écria tout à coup :

« Si cela continue, je punirai très sévèrement Faligan pour avoir apporté des glands en classe! »

Faligan demeura muet de terreur et d'admiration. « Il ne m'a pas vu les apporter, dit-il d'un air profond; personne ne lui a dit que je les avais apportés; comment a-t-il pu le deviner? »

« Je t'ai dit mon secret, reprit Faligan d'un air suppliant, ne le redis pas à d'autres; ils lâcheraient la couleuvre, et alors, lui, il me tomberait dessus, ça, pour sûr. »

Je promis à Faligan tout ce qu'il voulut, sans penser même à ce que je promettais; toute mon attention était ailleurs.

« Va porter ton panier et cache-le bien, » lui dis-je afin de me débarrasser de lui à l'amiable.

Camus, Joubert et Thouin débouchaient de la rue Chèvre; comme c'était là qu'habitait le père de Thouin, j'en conclus que Joubert et Camus étaient allés le chercher à domicile. Heureux Thouin! sentait-il tout son bonheur?

Les trois amis s'avançaient en causant tranquillement. Je jetai un coup d'œil à droite et à gauche pour être sûr que personne n'allait venir à la traverse, et je fis un pas en avant.

Oui, je fis un pas en avant; mais presque aussitôt j'en fis deux en arrière, et je pris l'air le plus indifférent que je pus prendre, afin de n'être point soupçonné par les trois amis d'avoir formé le dessein téméraire de les aborder

Il m'est arrivé souvent dans la vie de me préparer en esprit à une démarche importante. Je croyais avoir tout prévu et pourvu à tout, et, au moment même de me présenter devant les gens, je m'apercevais subitement que ma démarche était absurde, et qu'il fallait être archifou pour avoir seulement songé à la faire.

C'est juste ce qui venait de m'arriver au moment d'aborder Camus et les deux autres.

Car, comment les aborder? que leur dire? quelle figure faire avec mes cornets à la main? et surtout quelle figure faire si mes cornets n'étaient pas acceptés?

On offre des bonbons à un ami; c'est tout simple, il n'y a pas de phrases à faire : tout est commun entre amis. On offre des bonbons à un simple camarade; rien de plus facile et de plus naturel que de lui dire : « Goûte-moi cela », c'est à charge de revanche, et il y a là un échange de bons procédés dont l'amitié peut sortir, mais plus tard.

Aller de but en blanc offrir des bonbons à quelqu'un en échange de son amitié, c'est comme si on lui proposait un marché : donnant donnant! Ce procédé a quelque chose de naïvement grossier, plus digne du dernier des Faligan que du dernier des Jousserand. Hum! suis-je bien sûr en disant cela de ne pas faire injure à l'honnête Faligan?

Les trois amis passèrent devant moi sans s'arrêter; seulement Camus, qui était de mon côté, m'adressa un petit signe d'intelligence. Moi, je lui souris avec ravissement; mais il passa sans voir mon sourire.

Le père Barré sonna la cloche et les écoliers entrèrent en classe. Je restai un peu en arrière pour donner à Camus le temps de se mettre à sa place; j'aurais ainsi occasion de passer devant lui et de lui rendre son signe de tête. Mais il était dans une conversation très animée avec le voisin qui était derrière lui, à l'autre table. J'attendis jusqu'au moment où ceux qui me suivaient commencèrent à me pousser dans l'allée étroite qui séparait les rangées de tables. N'osant appeler l'attention de Camus en lui posant la main sur le bras, j'eus une de ces inspira-

tions subites auxquelles on ne résiste pas sur le moment, sauf à s'en repentir plus tard, s'il y a lieu.

Tirant un des cornets de pralines, je le posai furtivement sur sa grammaire ouverte, et je m'enfuis à ma place. Je me repentais déjà de mon audace; mais ce qui était fait était fait, le sort en était jeté, il n'y avait plus à revenir en arrière.

Tout rouge et tout tremblant, j'ouvris ma grammaire au hasard pour me donner une contenance. S'il avait plu en ce moment à quelqu'un de mes voisins de faire quelque sottise, le père Barré, rien qu'en me voyant cette figure de coupable, n'aurait pas manqué de me l'attribuer.

« Ai-je mal fait? Camus va-t-il se fâcher? » voilà ce que je me demandais, en regardant les lignes de ma grammaire qui dansaient des sarabandes devant mes yeux.

J'aurais bien voulu être sûr que Camus ne regardait pas de mon côté, parce que moi alors j'aurais regardé du sien pour voir quelle figure il faisait.

Le grand Faligan ayant fini de bredouiller sa grammaire qu'il était censé réciter, le père Barré, en signe de désapprobation, fit claquer sa langue quatre ou cinq fois; après quoi il dit : « Camus, à toi. »

Camus se leva tranquillement sans se presser, et, avant de commencer sa récitation, fit deux ou trois fois le mouvement de lèvres et de cou de quelqu'un qui a été sommé de prendre la parole au moment où il dégustait tranquillement quelque chose.

Je me dis tout de suite : « Il était en train de manger une de mes pralines; » je tressaillis de joie sur mon banc, et j'eus bien de la peine à ne pas faire claquer mes doigts au-dessus de ma tête en signe de triomphe.

Profitant de ce qu'il était occupé à réciter, les yeux fixés sur la chaire, je regardai longuement de son côté, et je vis que tous ses voisins étaient occupés à mâcher ou à sucer quelque chose. Camus, toujours bon enfant, avait procédé à une distribution générale de pralines.

Aussitôt je me piquai d'émulation, et, ouvrant discrètement un des cornets, je passai une praline à mon voisin de gauche, en lui disant : « Goûte-moi ça! » Le voisin fut si interloqué de cette générosité sans exemple qu'il me goûta ça, sans même songer à me remercier. Mais ses mouvements de tête et ses roulements d'yeux me prouvèrent que, s'il avait oublié de rendre grâces au donateur, le don du moins était fort de son goût.

Son voisin lui demanda des explications et regarda de mon côté d'un air surpris; je lui tendis deux pralines, en lui disant, derrière ma main : « Une pour toi, une pour Faligan. » Il s'adjugea la plus grosse praline pour la commission et donna l'autre à Faligan. Faligan se mit d'abord à la regarder d'un air ahuri, ne sachant s'il devait la rendre à celui qui la lui avait passée ou la jeter à la tête de quelqu'un. En fait de friandises, il ne connaissait guère (et de vue seulement) que les coqs et les pipes en sucre rouge ou bien encore les dragées qui se décoloraient lentement dans un bocal couvert de buée, à la devanture de l'épicier.

« Mange donc, imbécile! » lui dit son voisin, qui d'ailleurs prêchait d'exemple. Ainsi encouragé, Faligan n'hésita plus, et d'un seul coup de ses grandes dents blanches de louveteau affamé, il coupa la praline en deux avec un bruit net et sec : crac! Le père Barré le regarda d'un air sévère; aussitôt Faligan rentra la tête dans ses épaules, et se mit à savourer sa praline, les lèvres fermées, avec une jubilation intérieure qui lui faisait sortir les yeux de la tête, et lui tendait la peau du nez et des pommettes jusqu'à la rendre toute luisante. A la fin, il ne put se contenir plus longtemps, et s'écria presque tout haut, croyant parler avec une entière discrétion : « Diable! que c'était bon! »

« Faligan! » s'écria le père Barré d'un ton sévère.

Toute la classe partit d'un immense éclat de rire.

Faligan tomba dans une grande confusion. Ce qui le troublait le plus, ce n'était pas d'avoir été interpellé publiquement et d'avoir excité l'hilarité générale; c'était de constater chez le père Barré, un homme de près de soixante ans! une aussi étonnante finesse d'ouïe.

Comme toutes les têtes étaient tournées vers Faligan, mes regards rencontrèrent ceux de Camus. Camus riait de grand'cœur et moi aussi. Quand nos regards se rencontrèrent, nous continuâmes à rire en nous regardant.

Je me dis aussitôt : « Voilà qui est fameux; Camus ne m'en veut pas, au contraire, puisqu'il me regarde en riant, et qu'il me laisse aussi le regarder en riant, sans détourner les yeux et sans froncer les sourcils. »

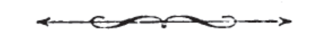
A suivre. J. GIRARDIN.

1. Voy. vol. I, p. 312, *Les premiers explorateurs arctiques.*



Il invita Faligan à passer au tableau. (P. 129, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]



XV

L'horizon s'éclaircit.

Cette idée me remplit d'une telle allégresse que j'aurais voulu faire manger des pralines à toute la classe, même au père Barré. Comme il m'était impossible d'étendre mes largesses jusqu'au fond de la salle sans me compromettre gravement, je résolus de vider mes derniers cornets au profit des élèves de mon banc et de ceux des bancs voisins.

Pensant que le pauvre Faligan n'avait jamais occasion de s'offrir la moindre douceur, je lui donnai quatre pralines pour lui tout seul.

Il se pencha vivement derrière ses voisins, et me dit avec enthousiasme :

« Jousserand, si ça te fait plaisir que je la lâche, je la lâcherai.

— Non, lui répondis-je tout bas, tu te ferais punir.

— Ça m'est égal, répondit-il héroïquement.

— Non, je ne veux pas que tu te fasses punir, *il* saurait tout de suite que c'est toi qui l'aurais lâchée. »

Mon allusion à la perspicacité du père Barré rendit Faligan tout songeur. Ayant considéré avec de gros yeux ses quatre pralines dans le creux de sa main, comme s'il eût consulté un oracle, il ouvrit toute grande son énorme bouche, et y précipita les quatre pralines à la fois.

Comme il les avait emmaganisées toutes les quatre dans la même joue, pour les y laisser fondre à loisir et pour faire durer le plaisir plus longtemps, sa joue se trouvait toute gonflée et toute luisante.

Le père Barré fut tout de suite frappé de ce phénomène, et il eut la malice d'inviter Faligan à passer au tableau.

Tout autre que Faligan se fût tiré d'affaire en employant les mille et un artifices dont disposent les écoliers quand ils ont intérêt à gagner du temps. et, finalement, aurait avalé ses pralines avant d'entrer en scène et de prendre la parole.

Mais Faligan n'entendait rien à tout cela ; c'était la candeur même, et il allait toujours droit au but. En deux enjambées, il gagna le tableau, et fit des efforts si grotesques pour cacher sa joue gonflée, que le père Barré lui-même ne put s'empêcher de rire.

« Oh ! le pauvre garçon, s'écria-t-il d'un air de commisération, quel abcès il a à la joue ! »

Faligan fit quelques efforts infructueux pour s'expliquer, et n'aboutit qu'à une série de sons ridicules, semblables à ceux que produit la « pratique » de Polichinelle.

Tous les écoliers se mirent à rire. Faligan, qui avait envie de rire aussi, faisait des grimaces effroyables pour s'en empêcher. Quand les rires commencèrent à s'apaiser, le père Barré reprit :

« Tu sais qu'il est défendu de manger en classe? »

Signe de tête affirmatif.

« Alors, pourquoi manges-tu ? »

A la grande surprise du père Barré et à la nôtre

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

aussi, le candide Faligan eut l'effronterie de faire un signe de tête négatif.

« Comment ? tu ne manges pas ! » s'écria le père Barré avec indignation.

Faligan, avec une nuance de tranquille étonnement, renouvela son signe de tête négatif.

Cette fois, le père Barré perdit tout à fait patience et saisit Faligan au collet.

« Misérable, lui dit-il, ne répète pas une troisième fois un mensonge aussi effronté ; sinon je t'étrangle, pour t'apprendre à dire la vérité une autre fois. »

Faligan prit un parti héroïque ; fermant les yeux et serrant les poings, il avala d'un seul coup les quatre amandes de ses pralines, reprit haleine, et répondit au père Barré :

« Je ne mange pas, je *liche !* »

Le père Barré laissa retomber ses deux bras le long de son corps, et de nouveau la classe tout entière fut reprise d'un rire homérique.

Comme logicien, le père Barré était battu ; mais comme maître de langue française, il était outré de colère. Comme logicien, en effet, il était contraint de reconnaître que la distinction établie par Faligan était juste et légitime. Dans la langue populaire de Montigny, en effet, il y a une grande différence entre *manger* et *licher*. *Manger*, c'est assouvir sa faim avec du pain ou tout autre comestible du genre sérieux ; *licher*, c'est satisfaire sa gourmandise avec des friandises recherchées.

« *Licher* n'est pas français, s'écria le digne homme en levant les deux mains au ciel, en témoignage d'indignation.

— Je ne sais pas, monsieur Barré ! tous les forestiers et les charbonniers disent ça ; le maréchal ferrant, le sacristain, le disent aussi ; c'est peut-être pour cela que j'en ai pris l'habitude.

— Enfin, reprit plus posément le père Barré, puisque *licher* il y a, peux-tu me dire ce que tu *lichais* quand je t'ai appelé au tableau ?

— Non, monsieur Barré, je ne peux pas vous le dire, parce que je n'en sais pas le nom. C'étaient de petites machines en sucre avec des amandes dedans.

— Dis-moi, reprit le père Barré en prenant ses grands airs solennels de juge d'instruction, tu as donc bien de l'argent de reste pour te permettre d'acheter des friandises? »

Faligan répondit avec sa franchise habituelle :

« Je ne peux pas avoir d'argent de reste, puisque je n'ai point d'argent du tout.

— Alors c'est quelqu'un qui t'a donné cela ?

— Oui, monsieur Barré, c'est quelqu'un ; c'est un bon garçon qui m'a promis par-dessus le marché de me montrer son cerf-volant

— Je n'ai pas besoin de te demander son nom pour le savoir, lui dit tranquillement le père Barré ; je devine que c'est Jousserand.

— Oh ! s'écria Faligan en s'épongeant le front avec le torchon rempli de craie, ce qui lui donna la physionomie d'un Pierrot frappé d'horreur.

— Seulement, reprit le père Barré en se tournant vers le reste de la classe, il y a là-dedans quelque chose qui m'étonne. Vous ne devinez pas quoi ?

— Non, non, non ! cria-t-on de tous les côtés.

— Eh bien, reprit-il lentement, ce qui m'étonne, c'est que Jousserand se soit décidé à donner quelque chose à quelqu'un. »

Je me cachai la figure dans mes bras.

Un ingrat, à ma gauche, cria à demi-voix : « Une fois n'est pas coutume ! »

Une voix, dont le son me fit frémir de joie, prononça distinctement, au milieu du silence, les paroles suivantes : « Il n'est pas défendu de se corriger peut-être !

— Camus! dit vivement le père Barré, c'est toi qui as raison, mon garçon. Pourquoi Jousserand ne se corrigerait-il pas? Allons, Faligan, écris vite. »

Il s'agissait, je m'en souviens vaguement, d'une fermière qui s'en allait au marché avec des quantités énormes de fromages, d'œufs et de poulets, et qui faisait toutes sortes d'emplettes avant de rentrer à sa ferme. Étant donnés ses ventes d'un côté et ses achats de l'autre, Faligan était tenu de découvrir combien cette femme rapportait à la maison.

Faligan ne découvrit rien du tout, bien entendu ; quant à moi, je découvris, en risquant d'abord l'œil gauche, puis l'œil droit, puis les deux yeux à la fois, que l'opinion publique m'était favorable.

Sauf l'ingrat de tout à l'heure, qui suivait l'opération la plume à la main, le nez sur son cahier, pour cacher sa confusion, tous mes autres voisins ou bien me regardaient avec bienveillance, ou bien m'adressaient de petits signes de tête, comme pour protester contre l'opinion de l'ingrat.

Pendant ce temps-là, le problème de la fermière marchait son train, et, après avoir passé par trois ou quatre mains différentes, il avait fini par être résolu à la satisfaction du père Barré, et des cinq ou six élèves qui étaient forts en arithmétique.

La prière à peine achevée, Faligan, sans tenir compte des protestations des deux camarades qui nous séparaient, les extirpa du banc, à bras tendu, pour parvenir jusqu'à moi.

« Il faut, me dit-il sans préambule, que tu viennes un jour en forêt. Je te montrerai un tas de choses que tu ne connais pas et qui te feront plaisir. N'est-ce pas, mon vieux, que tu viendras?

— Certainement, lui répondis-je, tout en suivant des yeux les mouvements de Camus.

— Quand viendras-tu ? » me demanda Faligan, qui était un homme pratique et aimait les réponses catégoriques.

Je ne répondis pas tout de suite.

Camus, au moment de franchir le seuil de la classe, s'était retourné de mon côté, comme s'il avait l'intention de m'attendre et de me parler. Mais, me voyant entre les mains de Faligan, il m'adressa un signe de tête et un sourire, et s'en alla rejoindre un groupe de camarades.

« Dis, quand viendras-tu ? répéta Faligan avec insistance.

— Il faut d'abord que je demande la permission à mon grand-père. »

Il me regarda d'un air surpris, l'air du loup à qui le chien avoue qu'il est attaché, et ne court pas toujours où il veut. Cependant il ne fit aucune objection, et se contenta provisoirement de ma réponse.

Il m'escorta jusqu'à la porte, et fut aussitôt accaparé par un groupe de curieux qui avaient envie de voir la couleuvre emprisonnée dans la bouteille. Je n'ai jamais pu comprendre comment ce grand secret avait transpiré si vite.

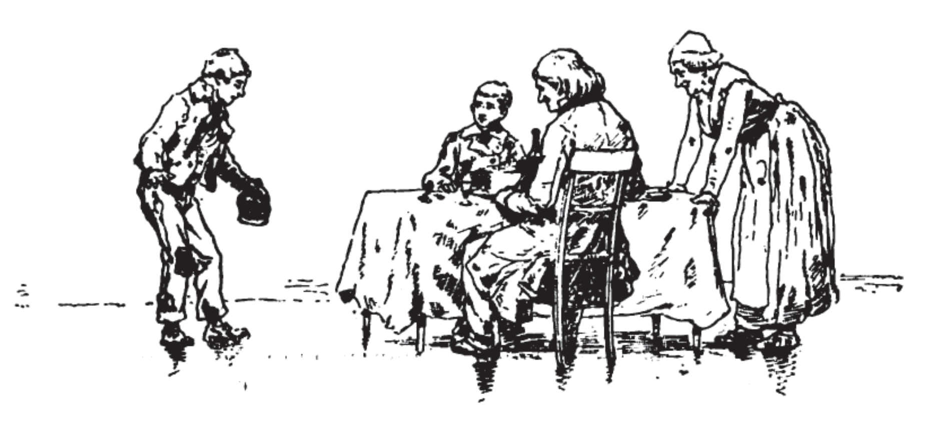
Je n'eus pas la honte, comme le matin, de faire bande à part. Les camarades qui venaient du même côté que moi s'arrêtèrent pour m'attendre.

Comme nous cheminions en devisant de choses et d'autres, je remarquai que personne n'adressait la parole à Roussin, celui qui avait fait sur mon compte une remarque désobligeante.

Mon cœur se réjouit d'abord de son humiliation; puis j'éprouvai comme une sorte de gêne et de remords. Par la pensée, je me mis à sa place, et cela ne m'était pas bien difficile, puisque je m'étais trouvé mainte fois en pareille situation. J'aurais voulu trouver quelque chose à lui dire pour le faire rentrer dans la conversation dont il semblait s'exclure volontairement, et surtout pour lui montrer que je ne lui en voulais pas.

Notre groupe diminuait de porte en porte; à la fin, il ne resta plus que Gimel, Roussin et moi. Gimel nous quitta devant la porte du *Lion d'or*, et je vis très bien aux allures de Roussin qu'il se préparait à presser le pas pour prendre les devants. A tout hasard, je passai mon bras sous le sien. Il ne repoussa pas mon bras, mais il ne fit rien pour le retenir. Je le regardai à la dérobée; il avait les yeux fixés droit devant lui; ses paupières clignaient un peu, et il y avait comme un petit tremblement au coin de ses lèvres serrées.

Déjà à notre gauche, un peu en avant, apparaissait une petite maison, aux volets de laquelle étaient suspendus des colliers de chevaux avec des houppes de laine rouge, et des grelots qui ouvraient la gueule comme des serpents; déjà je pouvais lire au-dessus de la porte les lettres à demi effacées d'une enseigne, où il y avait : *Roussin, bourrelier*, lorsque tout à coup il me vint une bonne inspiration.



Il s'avança à petits pas. (P. 132, col. 2.)

« Est-ce que tu saurais faire une mèche de fouet ? » demandai-je à mon camarade.

Il me répondit par un signe de tête affirmatif, sans cesser de regarder devant lui.

« Oh bien ! lui dis-je, tu devrais me rendre un service. »

Il se tourna de mon côté et me regarda en face.

« Grand-père, lui dis-je, m'a acheté un joli fouet à la foire de Lorieux ; mais la mèche est usée depuis longtemps ; j'ai essayé plusieurs fois de la remplacer ; mais je n'y entends rien, je bousille. C'est très ennuyeux d'avoir un fouet qui ne claque pas. »

Il me prit vivement la main, et me dit : « Viens tout de suite, tu vas voir que ce n'est pas difficile ! »

Ce n'était pas difficile en effet, et je sus bien vite conditionner une mèche de fouet.

Comme je me disposais à partir, emportant les deux ou trois mèches que nous avions confectionnées, il me dit : « Attends un peu, » et j'attendis.

Alors, ayant coupé une bonne longueur de ficelle, il la plia avec une grande dextérité, en l'enroulant alternativement autour de son pouce et de son petit doigt, ce qui lui donnait la forme d'un huit très régulier. Quand il fut au bout de la ficelle, il plia le huit dans un bout de journal, et le jeta dans ma poche en riant.

« Au revoir, lui dis-je en lui tendant la main.

— Au revoir, vieux, » me répondit-il en me donnant une petite tape sur l'épaule. Et il ajouta : « Quand tu voudras, je t'apprendrai à faire du filet ! »

XVI

Faligan se fait des amis.

Au dernier tintement de l'*Angelus*, nous achevions de déjeuner, lorsque Brigitte se précipita vers la fenêtre en criant : « Allez-vous-en ! plus vite que ça ! ou vous aurez affaire au juge de paix. On ne donne qu'aux gens de la paroisse et pas aux vagabonds ! »

Grand-père et moi nous levâmes vivement la tête. Faligan, le nez aplati contre une des vitres, cherchait à voir ce qui se passait dans la salle à manger; comme le faux jour le gênait, il faisait des grimaces horribles et souriait à tout hasard.

« Faudra-t-il que je prenne mon balai ? que je dé-

tache le chien? que j'appelle le garde champêtre? » cria Brigitte, outrée de la familiarité de Faligan, qui, ayant réussi à l'apercevoir, lui souriait aimablement de toute la largeur de sa bouche, et lui montrait toutes ses dents de louveteau.

« C'est Faligan, dis-je à Brigitte, en manière d'explication.

— Faligan qui? Faligan quoi? reprit-elle d'un ton agressif.

— Faligan, le fils du forestier, mon camarade d'école.

— Eh bien! à qui en veut-il, le fils du forestier?

— A personne, répondis-je; il vient pour voir mon cerf-volant. »

En ce moment, Faligan, supposant que les sourires ne suffisaient pas pour décider les gens à le laisser entrer, se mit à nous adresser de petits signes de tête.

« Ouvre-lui la porte, » dit grand-père à Brigitte.

Au bout d'une demi-minute, les souliers ferrés de Faligan retentirent sur le plancher. Deux fois, les souliers ferrés se trompèrent de route, et deux fois Brigitte les remit dans le bon chemin.

« Pas par là, c'est la cuisine.

— Bon, bon, ça ne fait rien.

— Pas par là, c'est l'escalier.

— Bon, bon, ça ne fait rien. »

Enfin, Faligan fit son apparition sur le seuil de la salle à manger. Derrière lui, on entrevoyait Brigitte qui était toute rouge à force d'avoir ri, et qui s'essuyait les yeux avec son tablier.

« Entre, mon garçon, dit mon grand-père avec bonté.

— Oui, monsieur, je vas entrer, n'ayez pas peur. Diable! comme c'est gentil ici! » et ses yeux parcouraient la petite salle à manger, du plancher au plafond et du plafond au plancher.

« On entretient ça le plus propre qu'on peut, » dit Brigitte avec une modestie pleine d'orgueil.

Faligan fit entendre un petit sifflement d'admiration, et ne sachant que faire de son bonnet qu'il tenait à la main, le remit tranquillement sur sa tête.

« Tu peux entrer, lui répéta doucement mon grand-père.

— Oui, monsieur, je vas entrer, n'ayez pas peur; mais c'est tout luisant comme de la glace, ces carreaux-là, et si je fais une glissade, gare le vernis, parce que, voyez-vous, c'est pas des clous pour rire que j'ai à mes escarpins, moi! »

Craignant de n'avoir pas été assez clair dans ses explications, il fit demi-tour sur lui-même, et leva un de ses pieds pour nous montrer la semelle d'un de ses escarpins.

« Faut ça pour les bois, dit-il, quand il nous eut exhibé toutes ses ferrures. Mais ici, crac! ajouta-t-il en simulant une glissade. Après ça, reprit-il avec une bonhomie faite pour désarmer, je peux les ôter, si ça vous va; moi, ça ne me gêne pas.

— C'est inutile, reprit mon grand-père en souriant. Fais de tous petits pas, comme si tu marchais sur la glace, et viens t'asseoir un instant à côté de ton camarade.

— Ça y est, » dit Faligan, en mesurant de l'œil, à plusieurs reprises, l'espace qu'il lui fallait traverser pour gagner la chaise.

Alors il ôta son bonnet, se passa la main dans les cheveux, retint son haleine, et s'avança à tout petits pas en pliant les jarrets, et en étendant les bras pour assurer son équilibre.

Arrivé au paillasson, il se redressa de toute sa hauteur, s'essuya le front du revers de sa main, et se laissa tomber, hors d'haleine, sur la chaise de noyer, qui poussa un long gémissement.

Il me regarda en dessous d'un air désespéré; mais quand le gémissement eut cessé, et qu'il vit que la chaise tenait bon, il se rasséréna subitement. Ayant lancé son bonnet sous sa chaise, pour échapper à la tentation de le mettre sur sa tête, il posa ses deux coudes sur la table, et dit à mon grand-père :

« Alors, monsieur, comme ça, ça va bien?

— Pas trop mal, lui répondit mon grand-père, que ses manières rustiques amusaient beaucoup.

— Allons, tant mieux, répliqua Faligan. Et nous de même, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, et en me poussant une botte.

— Et les études, comment vont-elles? lui demanda mon grand-père.

— Les quoi? s'il vous plaît, monsieur.

— M. Barré est-il content de toi?

— Non, monsieur, pas du tout.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. C'est peut-être parce que j'ai toujours besoin de remuer les jambes et les bras, et M. Barré n'aime pas ça. Et puis, j'ai la tête dure comme une pierre. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il nous dit; non, monsieur, pas la moitié, et alors il se fâche, et il croit que je fais exprès; mais je ne fais jamais exprès.

— Et ton père, qu'est-ce qu'il dit de tout cela?

— Mon père se fait du mauvais sang comme tout. Moi, je ne demanderais qu'à être forestier; mais lui, il veut que je sois autre chose; je ne sais pas quoi, mais enfin quelque chose d'instruit.

— Il a bien raison, dit mon grand-père d'un ton sérieux.

— Vous trouvez? demanda Faligan en le regardant avec inquiétude.

— Oui, mon garçon, je le trouve.

— Mais pourtant, monsieur, à quoi ça sert-il de savoir ce qui est dans les livres?

— A beaucoup de choses : d'abord à devenir meilleur et plus heureux.

— Monsieur, dit Faligan avec une vivacité inaccoutumée, il n'y a pas un homme meilleur que mon père, et cependant il ne sait ni *a* ni *b*, et il n'y aurait pas d'homme plus heureux non plus s'il n'avait pas un garçon si bête. Quand même il saurait tout ce qu'il y a dans les plus gros livres, est-ce que cela pourrait m'empêcher d'être bête? Faut être juste, monsieur.

— S'il savait ce qu'il y a dans les livres, ou même un peu de ce qui est dans les livres, il pourrait t'aider à comprendre.

— Vous dites comme lui, s'écria Faligan, en donnant un bon coup de poing sur la toile cirée de la table, vrai! vous dites comme lui. Quand je suis là, le nez sur un livre ou sur un cahier, comme un chien qui sent une piste, il me regarde et me dit : « Hardi, mon garçon, pille ! mais pille donc ! » Alors, moi je lui dis que je ne peux pas piller. Il se prend les cheveux à poignée sur le haut de la tête, et dit : « Quel malheur ! si j'avais seulement appris à lire, je pourrais te tirer de là. »

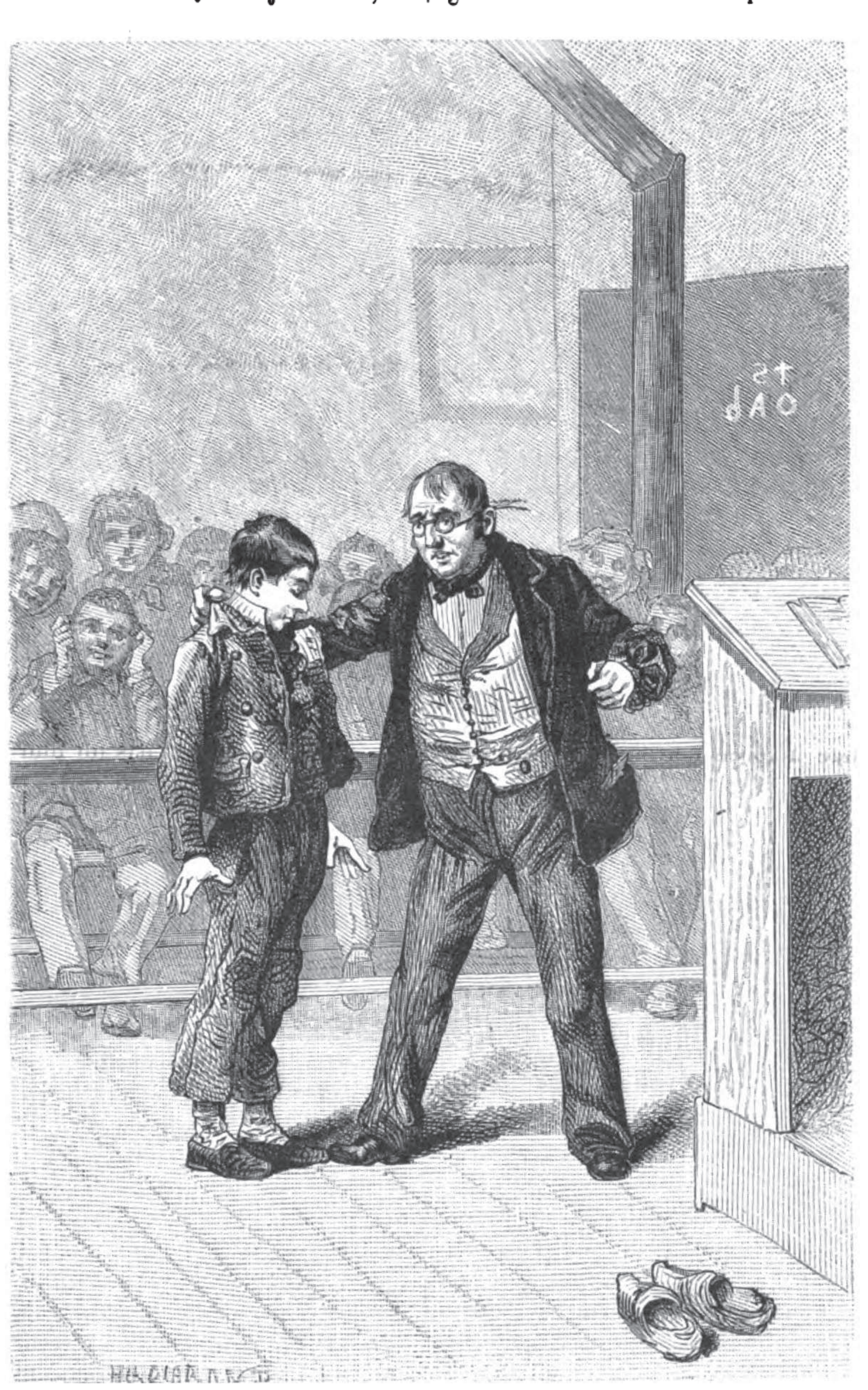
— Ton père est un homme de bon sens ; il voit comment les choses se passent, surtout de nos jours ; il faut qu'un jeune homme soit instruit pour arriver à quelque chose. »

Faligan baissa la tête, désarçonné, mais non pas convaincu.

En ce moment, Brigitte apporta le café.

« Diable ! que ça sent bon, dit ingénument Faligan, en levant la tête et en ouvrant les narines toutes grandes. Si mon père en avait de comme ça, histoire d'en siffler une gorgée avant de faire sa tournée par la brume et par la pluie, je crois qu'il ne s'en plaindrait pas.

— Si tu t'instruis, tu arriveras à te faire une bonne position, et alors tu pourras procurer à ton père beaucoup de petites douceurs. Quand ton père sera trop vieux pour continuer son service, supposons que tu le remplaces....



Le père Barré saisit Faligan au collet. (P. 130, col. 1.)

— C'est tout ce que je demande.

— Tu seras juste dans la position où il a été toute sa vie, gagnant le pain quotidien et rien de plus. Tu garderas donc ton vieux père avec toi, sans pouvoir lui offrir autre chose que ce qu'il a maintenant ; as-tu songé à cela?

— Non, monsieur, je n'y ai jamais songé.

— Il faut que tu y songes. Maintenant, je vais te dire autre chose. On peut très bien avoir de la peine à comprendre, sans être pour cela une bête. Moi, je trouve que tu ne raisonnes pas du tout comme une bête. Ce qui te manque, c'est d'avoir quelqu'un pour t'expliquer ce qui t'embarrasse.

— Grand-père, m'écriai-je en devançant sa pensée, si Faligan voulait venir après la classe du soir, au lieu de retourner tout de suite à la forêt, nous pourrions travailler ensemble.

— Nous verrons cela, dit mon grand-père. Je suis content que cette idée te soit venue ; elle part d'un bon cœur ; nous examinerons ce qu'il y a à faire. Maintenant, ajouta mon grand-père, voyons autre chose. As-tu bien tous les livres qui te sont nécessaires ?

— Je ne crois pas, répondit naïvement Faligan. Il y en a peut-être qui me manquent ; par exemple, ceux qui sont trop gros et qui coûtent trop cher.

— Tu n'as probablement pas de dictionnaire pour chercher l'orthographe des mots?

— Oh! pour ça, non! répondit-il en riant. Merci bien! une pièce de trois francs sur un livre, c'est trop cher pour nous. »

Grand-père le regardait d'un air pensif sans rien dire, et moi, je commençais seulement à comprendre un peu le caractère du grand Faligan.

Il reprit avec une sorte de fierté : « Les trois francs, mon père les donnerait; il est comme cela, lui! oui, il les donnerait, sauf à se priver de son petit verre pendant un mois, comme c'est arrivé quand j'ai cassé un carreau chez le boulanger. Il les donnerait, mais moi je ne veux pas qu'il les donne. Les autres livres coûtent déjà bien assez cher pour ce qu'ils valent, sans compter les cahiers et les plumes. »

Pauvre Faligan! Quotidiennement, il était houspillé pour ses fautes d'orthographe, vilipendé par le père Barré, hué par les camarades; et pas une fois il ne lui était venu à l'esprit de dire : « Vous savez, je n'ai pas de dictionnaire. »

Grand-père ayant versé son café dans sa tasse, je lui fis un signe mystérieux en lui désignant Faligan, qui était absorbé dans la contemplation du papier de tenture; sur ce papier, il y avait des rinceaux formés de feuillages et d'oiseaux.

« Voilà, dit-il en se levant, des feuilles et des bêtes que je ne connais pas ; en voilà d'autres que je connais bien; seulement, les feuilles de frêne sont plus légères que cela, et ce rossignol qui chante ne gonfle pas assez son gosier.

— Tu aimes les plantes et les bêtes? lui demanda grand-père avec intérêt.

— Plus que les livres, bien sûr, » dit-il en riant; et il ajouta d'un ton sérieux: « Plus que tout le reste : je voudrais passer toute ma vie dans les bois. Jousserand m'a promis de venir un jeudi, si vous le permettiez ; et tenez, vous pourriez venir aussi; je vous montrerais un tas de belles choses qu'on ne voit que là. »

Mon grand-père lui répondit :

« Nous irons certainement passer une journée dans les bois avec toi. Nous emporterons de quoi déjeuner sur l'herbe pour avoir toute la journée à nous.

— Fameux! dit Faligan.

— Sais-tu, reprit mon grand-père, qu'il y a des livres où l'on parle tout au long des bêtes et des plantes?

— Pas possible! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Et non seulement on en parle tout au long, mais encore il y a des images peintes qui représentent tout cela.

— Eh bien, dit Faligan, voilà justement des livres comme je les aimerais; mais ce sont encore des livres de gens riches. »

En ce moment, je renouvelai le signe mystérieux que j'avais adressé à mon grand-père; et cette fois, grand-père me répondit par un sourire, accompagné d'un signe affirmatif.

Aussitôt, j'attirai entre Faligan et moi la soucoupe où grand-père avait versé un peu de café, et je dis à mon camarade :

« Aimerais-tu à faire un canard?

— Faire un canard! » s'écria-t-il en me regardant d'un air ahuri.

Je lui expliquai alors qu'un morceau de sucre trempé dans du café s'appelle un canard.

Il déclara aussitôt qu'il aimerait beaucoup mieux faire un canard qu'une multiplication de trois chiffres et même de deux.

Alors je lui passai le sucrier. Je craignis un instant qu'il ne fourgonnât dedans avec ses doigts, ce qui aurait scandalisé mon grand-père. Mais je fus fort surpris de sa discrétion. Ayant plongé ses regards jusqu'au fond du sucrier, il visa le plus petit morceau de sucre, et le happa avec une étonnante dextérité, sans même effleurer les autres.

Touché de cette discrétion tout à fait inattendue, grand-père lui tendit le plus gros morceau, qu'il accepta avec sa simplicité accoutumée.

« Diable! quel beurre! s'écria-t-il en savourant le sucre largement imbibé de café.

— Il faut, lui dit doucement mon grand-père, te déshabituer de dire : Diable! à tout propos.

— Oui, monsieur Jousserand, répondit-il sans embarras, je m'en déshabituerai. Le père... je veux dire M. Barré, me l'a déjà dit bien des fois. Ça part comme un bouchon ; mais il faut que ça finisse et ça finira.

— Écoute encore quelque chose, lui dit mon grand-père.

— Oui, monsieur Jousserand, je vous écoute, répondit Faligan en rapprochant instinctivement ses coudes de son corps.

— Ton père tient à ce que tu études?

— Oui, monsieur Jousserand.

— Et toi, tu ne veux pas lui désobéir?

— Volontairement jamais! Seulement, vous savez, quand on est naturellement bête, on a beau faire, on n'a pas l'air pressé d'obéir, et pourtant....

— Je t'ai déjà dit que tu n'es pas bête.

— C'est vrai, monsieur Jousserand.

— Tu as seulement besoin de conseils et de livres.

— Oui, mais voilà! dit Faligan en haussant légèrement les épaules, comme un homme parfaitement résigné à subir une nécessité contre laquelle il est impossible de lutter.

— Eh bien, tu te trompes, reprit mon grand-père, qui avait parfaitement interprété son geste. Je suis sûr que tu es un honnête garçon.

— Oui, monsieur Jousserand, répondit Faligan, sans l'ombre d'hésitation.

— Je ne vois donc aucun inconvénient à ce que tu viennes travailler avec Paul, quand tu seras embarrassé. Seulement, tu préviendras ton père, afin qu'il ne soit pas inquiet de te voir arriver en retard. Maintenant, il faut absolument que tu aies un dictionnaire. J'en ai un vieux là-haut qui ne sert plus à Paul; il n'est pas bien fameux, mais cela vaudra toujours mieux que rien. Nous déterrerons bien aussi quelque

part un vieil atlas, et les autres livres qui te sont indispensables.

— Monsieur Jousserand, dit Faligan, avec une véritable dignité de geste et d'intonation, vous avez tapé au bon endroit. Je ne sais pas tourner les phrases, et je crains bien, malgré tous les dictionnaires et tous les atlas, de ne le savoir jamais. Mais le cœur est au bon endroit, mon père me l'a dit, et mon père s'y connaît. Si jamais je pouvais vous montrer que je suis reconnaissant; si jamais vous aviez envie d'une couleuvre ou deux, ou bien d'une nichée de rossignols ou d'une paire d'écureuils...

— Merci, mon garçon, reprit mon grand-père, tu as autre chose à m'offrir, quelque chose qui me fera bien plus de plaisir que toutes les couleuvres et que tous les rossignols du monde. »

Faligan prit un air consterné.

« Voici ce que c'est, lui dit mon grand-père, après l'avoir laissé chercher quelque temps. Tu m'apporteras de bonnes notes de M. Barré.

— C'est plus difficile à dénicher que des écureuils.

— Non, ce n'est pas plus difficile. M. Barré est un maître bon et juste, et tu peux être sûr qu'il te donnera les notes que tu auras méritées.

— C'est là le chiendent, s'écria le pauvre Faligan en proie à une détresse comique, parce que, voyez-vous, moi, les notes, je les mérite toujours mauvaises.

— Es-tu capable de t'appliquer ?

— Pour ça, oui, quand je le veux bien fort.

— Il faudra le vouloir bien fort. Les notes que je demanderai à M. Barré ne porteront d'abord que sur l'application ; plus tard, nous verrons s'il y a lieu de demander autre chose. »

Faligan pencha la tête en signe d'assentiment.

« Nous voilà tout près de la fin de l'année, reprit mon grand-père, et ta première épreuve ne sera pas trop longue. A la fin de l'année, si les notes d'application ont été constamment bonnes, tu auras un prix. »

Cette fois, Faligan perdit tout à fait contenance. L'idée de mon grand-père lui parut si bouffonne, qu'il se renversa contre le dossier de sa chaise en riant comme un fou ; à plusieurs reprises, il frappa ses genoux de la paume de ses mains. Quand il eut enfin recouvré la parole, il m'allongea facétieusement un grand coup de coude dans les côtes, et s'écria :

« Dis donc, Jousserand, vois-tu ça d'ici : Prix de n'importe quoi au grand Faligan ! Jamais M. Barré ne pourrait lire cela sur son papier sans rire, le jour de la distribution, et ça ferait un scandale dans toute l'école. Faligan un prix ! je n'ai jamais de ma vie entendu une aussi bonne plaisanterie que celle-là. »

J'étais mal à mon aise, parce que je sentais que l'hilarité de Faligan était déplacée et impolie, et je craignais que ce manque de convenance ne lui fît du tort dans l'esprit de mon grand-père. Loin de s'impatienter, mon grand-père se mit à rire, et moi aussi, tout de suite après lui.

Quand nous eûmes repris notre sérieux ou à peu près, grand-père dit à Faligan :

« Tu ne m'as pas bien compris, mon garçon, ou plutôt tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer. Voici ce que je veux dire : si tu as de bonnes notes d'application d'ici à la fin de l'année, ce n'est pas M. Barré qui te donnera un prix, c'est moi. Puisque tu aimes tant les bêtes et les plantes de la forêt, je ferai venir un de ces livres dont je t'ai parlé, où il y a des images et où tu pourras apprendre encore beaucoup de choses sur les plantes et les bêtes.

— Monsieur Jousserand, dit Faligan, redevenu très sérieux, ça, c'est tapé. Jusqu'ici je n'ai guère aimé les livres, mais j'ai idée que j'aimerais beaucoup ceux dont vous me parlez. Je veux que... hum !... que le loup me croque, si je ne m'applique pas, comme si j'étudiais pour être curé ou maître d'école.

— Je suis sûr, lui dit mon grand-père, que tu tiendras ta parole comme un honnête garçon.

— Oui, monsieur Jousserand, comme un honnête garçon. C'est mon pauvre père qui va ouvrir des yeux ! Jousserand, ajouta-t-il sans transition, montre-moi ton cerf-volant pour que je me sauve bien vite m'appliquer. »

Je lui montrai mon cerf-volant, mais il était préoccupé d'autre chose en le regardant, et il ne montra pas une admiration aussi vive que je m'y serais attendu. « Ça doit être plus joli quand ça marche, » dit-il comme résumé de ses impressions. Quant au nom de *cerf-volant*, il le trouva très mal appliqué, déclarant que ça ne ressemble pas du tout, mais là pas du tout, à l'animal qui porte le même nom.

« Et à propos de ça, me dit-il, te souviens-tu de celui que j'avais apporté à l'école, l'année dernière ? Ces bêtes-là sont-elles fortes ! celui-là renversait tout une pile de livres que je lui mettais sur le dos, et le père Barré ne pouvait pas comprendre pourquoi les livres tombaient comme ça tout seuls. Mais, minute ! ce temps-là est passé ; on n'apporte plus de cerfs-volants en classe, quand on s'applique. »

« Crois-tu qu'il s'appliquera? demandai-je, non sans inquiétude, à mon grand-père, après le départ de Faligan.

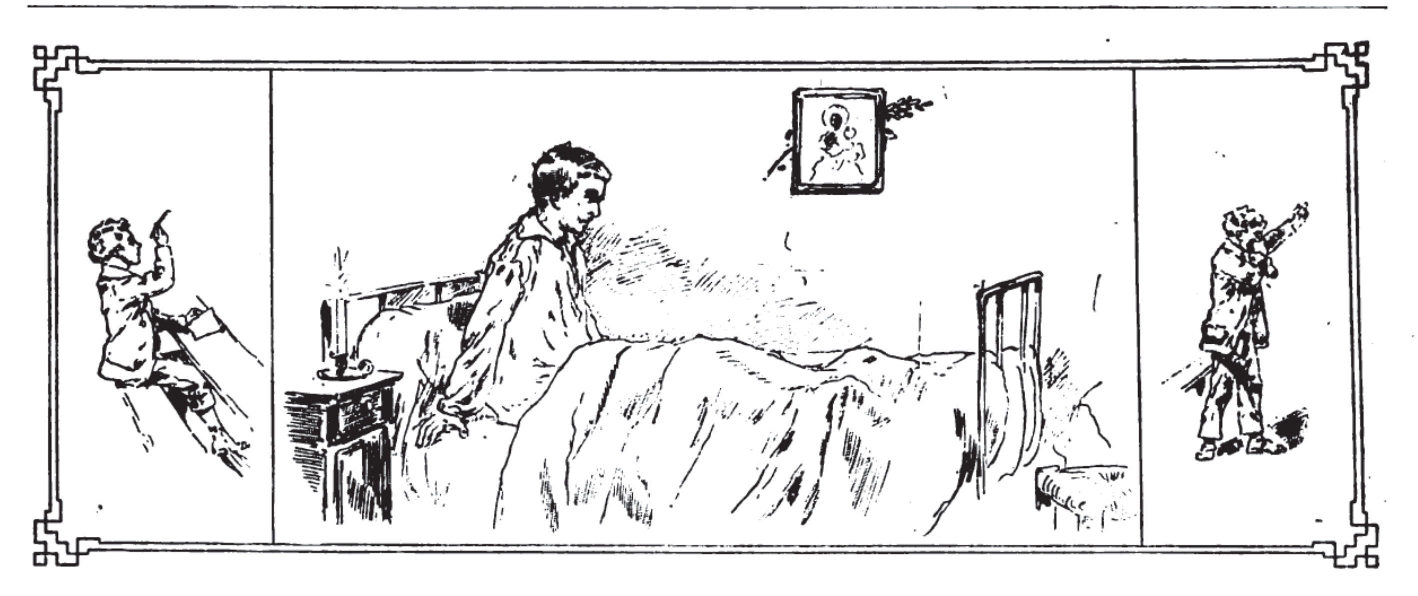
— J'en suis sûr, » me répondit-il.

Ce mot-là me fit grand plaisir : car je commençais à m'intéresser à Faligan.

Le soir même, mon grand-père lui remit un paquet de vieux livres d'école, qu'il avait dénichés dans tous les coins ; Faligan lui ayant affirmé que son père ne serait pas inquiet de le voir rentrer en retard, vu que tous les jours il prenait par le plus long pour revenir à la maison, nous fîmes nos devoirs l'un à côté de l'autre. Ce n'était pas tout à fait aussi amusant que je l'aurais cru d'abord ; mais Faligan était un écolier si humble et si docile, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher contre lui, même quand il faisait les fautes les plus monstrueuses, et cela dix fois de suite, malgré mes explications.

A suivre. J. GIRARDIN.





Je me trouvai brusquement réveillé. (P. 145, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XVII

Un grand sacrifice.

Le lundi soir, qui était la veille de la composition d'histoire, je me couchai plus tard que d'habitude, parce que Faligan m'avait fait perdre beaucoup de temps. J'avais été obligé de lui apprendre à chercher ses mots dans le dictionnaire. Quand il fut bien pénétré de l'idée que les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique, il commença à chercher tout seul; mais alors se présenta une nouvelle difficulté; ayant l'habitude d'écrire les mots comme on les prononce, il ne les cherchait pas au bon endroit. Je l'entendais souffler d'abord, gémir ensuite, et marmotter à demi-voix: « Diable de diable! » Mais je faisais la sourde oreille. A la fin, il me disait : « Je te réponds que celui-là n'est pas dans le dictionnaire!

— Voyons un peu.

— Regarde plutôt.

— Je crois bien! « Illuminer » prend deux *l*, et tu le cherches avec une seule. Tiens, voilà le mot.

— C'est pourtant vrai! » s'écriait-il avec admiration. Alors, jetant les yeux sur le reste de la page, il attrapait toujours au passage quelque mot étranger à la dictée, dont la physionomie lui plaisait ou lui faisait froncer le sourcil; il me demandait des explications sur ce mot-là, ou bien il me communiquait des remarques si amusantes et si bouffonnes, que nous avions de longs accès de fou rire.

Je me couchai donc plus tard que d'habitude, parce que j'avais voulu repasser mon histoire jusqu'à la dernière ligne.

Arrivé à la dernière ligne, je dis à mon grand-père : « Je crois que ça y est, grand-père, et j'aurai du malheur si je n'attrape pas au moins le second prix! »

Jusque-là j'avais uniquement visé au premier; mais l'approche de la bataille m'avait rendu plus sage et plus modeste.

« Maintenant, me dit mon grand-père, il faut que tu te couches bien vite, pour avoir l'esprit frais et dispos demain matin. » J'eus à peine posé ma tête sur mon oreiller, que je m'endormis profondément.

L'histoire raconte qu'Alexandre le Grand et Condé dormirent d'un profond sommeil la nuit qui précéda leurs plus grandes batailles. Elle ne nous dit pas si ces deux héros se réveillèrent brusquement, vers les deux heures du matin, pour se dire : « Voilà un point que j'ai eu l'étourderie de négliger, et qui peut me faire perdre la bataille. »

Donc, un peu avant deux heures, je me trouvai brusquement réveillé, et aussi complètement réveillé que si jusque-là je n'avais pas fermé l'œil un instant.

Mon cœur était tout tremblant, sans que j'eusse conscience de ce qui pouvait le faire trembler; cette circonstance même me remplit de terreur, en me faisant croire qu'il y avait quelque chose dans la chambre et que ce quelque chose avait dû m'éveiller en me frôlant.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

Je ramenai la couverture sur mes yeux avec des précautions infinies, afin de ne pas attirer l'attention de « la chose », qui était peut-être, en ce moment même, à deux doigts de ma figure.

Mais, tout à coup, ma frayeur prit une forme plus précise. Mon esprit me présenta une idée effrayante, et il me la présenta tout d'abord si nettement, qu'elle avait dû auparavant se former pendant mon sommeil, et envahir mon esprit, au point de me réveiller brusquement.

« Je sais toute ma composition d'histoire, sauf les pages que Muguette a déchirées; je m'étais cependant bien promis d'emprunter un livre pour les copier. Comment ai-je pu l'oublier? »

Il n'y avait pas dans la maison d'autre livre d'histoire sainte que le mien, je le savais; s'il y en avait eu un, je me serais certainement levé, quoiqu'il ne fût que deux heures, j'aurais allumé ma bougie, et je serais allé chercher le livre, quand bien même il aurait été au grenier.

Mon esprit, surexcité déjà par un travail inaccoutumé, se mit en quête d'expédients. Je ne voulais pas perdre mon prix d'histoire pour quelques malheureuses pages déchirées par une chatte en colère. Je fus sur le point de me lever et d'aller frapper à la porte des Roussin, pour prier mon camarade de me prêter son livre. Mais l'idée de descendre tout seul, sur la route, à deux heures du matin, au risque d'y rencontrer des loups ou des voleurs, me fit frissonner. Et puis, qui sait si les Roussin voudraient m'ouvrir leur porte à une pareille heure? Je renonçai donc à cet expédient, et je me mis à pleurer silencieusement.

Tout en pleurant, je ruminais sur mon malheur. A force de pleurer et de ruminer, j'imaginai une autre combinaison. Mon grand-père était témoin que je n'avais pas perdu une minute et que j'avais fait tous mes efforts. Qu'est-ce qui l'empêcherait, par exemple, d'aller trouver le père Barré, sur les sept heures, et de lui dire : « Voilà des pages qui manquent dans le livre de mon petit garçon : vous devriez bien donner un sujet de composition qui ne se trouve pas dans ces pages-là, puisque, malgré toute sa bonne volonté, il n'a pas pu les apprendre. »

Le père Barré se prendrait le menton dans la main, pour réfléchir, et il dirait : « Pourquoi n'a-t-il pas emprunté le livre d'un camarade? » Mon grand-père répondrait : « C'est cette nuit seulement qu'il s'est souvenu que les pages manquaient. » Alors le père Barré dirait : « Eh bien! nous arrangerons cela! »

Entièrement satisfait de ma trouvaille, je me tournai du côté du mur pour me rendormir. En ce moment-là l'horloge de la cuisine, au-dessus de mon lit, sonnait trois heures.

Mais je ne fus pas plutôt tourné du côté du mur, que mes idées prirent un autre cours. A supposer que grand-père voulût bien faire la démarche, et que le père Barré consentît à faire ce que je désirais, que diraient les camarades de l'intervention de mon grand-père? Ils diraient certainement que grand-père avait prié le père Barré de choisir un sujet à ma convenance. En réalité, ce n'est pas précisément cela que je demandais, mais c'était un peu cela.

Alors, de désespoir, je me mis à rouler ma tête sur mon traversin. Tout en me livrant à cet exercice, je maudissais Muguette, qui m'avait déchiré mon livre, Faligan qui m'avait fait perdre du temps; car si je n'avais pas eu à m'occuper de Faligan, j'aurais eu le temps de repasser encore une fois ma composition en entier, et alors je me serais nécessairement souvenu qu'il y avait une lacune. Après avoir bien maudit tout le monde, je me maudis moi-même d'avoir mis Muguette en fureur : car c'était de là que venait tout le mal.

A force de ressasser les mêmes idées, mon esprit se fatigua; de guerre lasse, je m'endormis sur cette pensée consolante : « Pourquoi le père Barré choisirait-il juste l'endroit que je n'ai pas pu apprendre? »

Pendant que je dormais, quelqu'un me toucha légèrement l'épaule. Je tressaillis; mais, comme j'étais accablé de sommeil, je n'ouvris pas les yeux. Alors quelqu'un m'embrassa sur le front, et se mit à me parler tout doucement.

Cette fois j'ouvris les yeux. Il faisait grand jour et mon grand-père se tenait penché au-dessus de moi.

« Mon pauvre petit, me dit-il, tu t'agitais et tu parlais tout haut; d'ailleurs, il est sept heures passées, j'ai donc cru bien faire de te réveiller.

— Oui, grand-père, » répondis-je en me mettant sur mon séant.

Pendant que je me frottais les yeux et que je tâchais de recueillir mes idées, mon grand-père reprit :

« Tu t'es trop fatigué, vois-tu; une autre fois je ne te laisserai pas travailler tant que cela. L'excès en tout est un défaut. Habille-toi, mon petit, ton déjeuner t'attend. »

Il sortit en refermant la porte avec précaution.

« Bah! me dis-je en sautant hors de mon lit, je ne veux plus penser à cela; il sera bien temps de me désoler s'il m'arrive un malheur, et j'ai lieu de croire que tout tournera bien. »

Je disais cela pour me donner du cœur, mais je ne le croyais pas sincèrement.

Quand j'eus fait ma toilette, je descendis à la cuisine et je déjeunai sans grand appétit. Cependant Brigitte ne m'accusa pas de pignocher. Je tirai de son silence de fâcheuses conclusions. Si elle ne me disait rien, c'est qu'elle devinait que quelque chose allait mal, et qu'elle me prenait en pitié.

Grand-père se promenait de long en large sans rien dire. Oserai-je l'avouer? Sa présence m'était importune en ce moment. Je craignais qu'il ne rompît le silence, qu'il ne me fît des questions et ne me forçât à songer au sujet de mes préoccupations, à en parler, à lui faire quelque confidence. En ce moment, j'étais dans les dispositions d'esprit où se trouvent, dit-on, d'habitude les gens qui jouent à des jeux de hasard. Je m'en allais à la composition comme à un tirage de

loterie, et, par une singulière superstition de joueur, je craignais de diminuer mes chances en avouant que j'avais peur.

Quand j'eus fini de déjeuner, je pris sous mon bras mon petit carton, qui ne contenait que des plumes et du papier blanc.

Grand-père m'embrassa et me dit : « Bonne chance ! » Ce mot me glaça en me rappelant que j'allais, en effet, affronter la chance.

Ce jour-là, les écoliers n'étaient point dispersés par petits groupes comme d'habitude ; mais, à mesure qu'ils arrivaient, ils allaient se joindre à la foule qui stationnait devant la pompe. On parlait, bien entendu, de la composition qui allait avoir lieu dans quelques instants.

Au milieu du bourdonnement général, on entendait des phrases comme celles-ci : « Quel sujet va-t-il donner? — Sais-tu ta composition? — Moi, pas du tout. — Moi, assez bien. — Moi, je n'ai pas même ouvert mon livre. » Entre parenthèses, j'ai remarqué ce jour-là, et bien souvent depuis, que ceux qui prétendent n'avoir pas même ouvert leur livre, sont ceux qui se sont donné le plus de mal. Les uns, je suppose, disent cela pour se donner l'air de réussir sans effort ; et c'est une gloriole bien ridicule, car personne ne les croit. Les autres espèrent peut-être, en parlant ainsi, endormir la vigilance de leurs concurrents. Ceux-là sont certainement plus blâmables que les autres, car les autres ne sont que vains et ridicules, et eux, ils sont fourbes et déloyaux.

On discutait aussi les mérites et les chances des divers concurrents : c'était comme sur un champ de course. Les noms que l'on mettait en avant étaient ceux de Camus, de Joubert et du petit Laroche, le fils du percepteur.

Pour employer le langage des champs de course, c'était Camus qui était « favori ». Nul ne songeait à moi, et mon nom ne fut pas prononcé une seule fois ! C'était tout simple, puisque jusque-là je ne m'étais montré en aucune circonstance. Néanmoins, mon amour-propre fut un peu froissé. Les sages, j'entends les vrais sages, en appellent à leur conscience des jugements que l'opinion publique porte sur leur compte. Mais je n'étais pas un vrai sage. J'aurais assez aimé que l'opinion publique se trouvât d'accord avec moi sur l'estime que je faisais de mon propre mérite.

J'étais donc là debout, au milieu de la foule, écoutant les réflexions des autres sans y mêler les miennes, rougissant et détournant les yeux dès que quelqu'un me regardait, comme s'il eût suffi de voir ma physionomie pour y lire le secret de mon ambition et de mes angoisses.

La cloche, ce matin-là, n'avait certainement pas le même son que d'habitude. J'entrai en classe les yeux baissés, et, arrivé à ma place, je me laissai tomber lourdement sur le banc. J'étais aussi accablé que si je venais de faire cinq grandes lieues à pied. La sueur me perlait sur le front, et j'aurais béni, du plus profond de mon cœur, la main charitable qui m'aurait tendu un verre d'eau fraîche.

Ce verre d'eau fraîche si ardemment désiré, le père Barré vient de me le verser, au figuré, bien entendu. Au milieu d'un silence solennel, il a dicté le sujet de la composition. Quel brave homme, quel excellent homme d'avoir choisi précisément celui-là entre tant d'autres ! Si je n'étais absolument sûr qu'il a pris au hasard, je jurerais qu'il a pensé à moi ; c'est certainement celui-là que je sais le mieux.

Je commence par respirer à pleins poumons, et, l'épaule droite accotée contre le mur, j'enveloppe toute la classe d'un regard de triomphe.

Certains écoliers font la moue, d'autres se tirent les cheveux, d'autres échangent des regards d'intelligence et des signes de tête, d'autres se frottent les mains et font craquer toutes les jointures de leurs doigts. Camus réfléchit déjà, la tête dans les deux mains, Joubert regarde à contre-jour le bec de sa plume, Laroche n'a pas l'air content.

Moi, je ne sais pas si j'ai l'air content, mais je le suis au delà de toute expression, et je me dis, dans l'excès de ma joie : « Ce que c'est, pourtant, que d'avoir travaillé ! je travaillerai encore ! »

Sans plus tarder, je me mets à l'œuvre. Je n'ai qu'à fermer un instant les yeux pour revoir le texte du livre, tant il est profondément gravé dans ma mémoire. J'écris posément, sans me presser, comme un homme qui est sûr de son affaire. Il me vient, à propos des faits que je raconte, des réflexions qui ne sont pas dans le livre. En vérité, je ne sais pas où mon esprit va chercher tout cela.

Tout en écrivant, mes yeux distinguent vaguement ce qui se passe autour de moi. Je remarque que Laroche n'écrit pas.

Arrivé au bas de ma première page, je m'arrête pour laisser sécher l'encre. Comme je me suis tenu penché avec trop d'assiduité, j'éprouve le besoin de respirer longuement, et je respire longuement, avec délices. Comme j'ai les yeux fatigués par l'insomnie, j'éprouve le besoin de les soulager un peu, et je regarde nonchalamment tout autour de moi.

Laroche se lève brusquement. De la main gauche, il tient son mouchoir appliqué sur son nez, comme s'il saignait du nez ; mais je vois très bien qu'il ne saigne pas. Il tend le bras droit dans la direction de la chaire et fait claquer ses doigts.

« On ne sort pas pendant la composition, dit gravement le père Barré.

— Je saigne du nez, répond effrontément Laroche.

— Alors, c'est différent, tu peux sortir. »

Laroche s'empressa de quitter la classe, et demeura bien longtemps dehors.

Au bout de ma deuxième page, je levai de nouveau les yeux, et je vis que Laroche s'était mis à écrire.

Comme je rédigeais ma troisième page, j'entendis vaguement l'élève qui me séparait de Laroche marmotter entre ses dents : « Si tu ne me le passes pas,

je dirai aux autres que tu as.... » Le dernier mot m'échappa.

Nouvelle pause au bout de ma troisième page.

Mon voisin s'est décidé à composer. Il écrit assidûment, de temps à autre; il semble puiser des inspirations sous une feuille de papier blanc qui est étalée devant lui.

S'apercevant que je le regarde, il rougit et se trouble, mais pas pour longtemps. Il m'adresse un sourire d'intelligence et me souffle à l'oreille : « Ne dis rien, je te passerai cela quand j'aurai fini. »

Comme je n'ai pas de temps à perdre, je ne lui demande pas l'explication de ses paroles. Il s'agit sans doute de quelque caricature ou de quelque facétie, qui parcourt la classe, passant de banc en banc.

Je commence à avoir la main droite un peu fatiguée, et je m'arrête un instant pour faire craquer mes doigts. L'horloge sonne. Quoi? déjà neuf heures! Je lève les yeux, les aiguilles marquent dix heures! Heureusement que les jours de composition de prix la classe dure jusqu'à onze heures. C'est égal! je n'ai pas de temps à perdre. Mes doigts sont reposés, mes idées se suivent avec facilité, ma plume court, court, court!

Quand on court trop vite et que l'on rencontre un fossé, on fait la culbute. C'est ce qui m'arriva au moment où j'y pensais le moins.

Je tenais le commencement d'une phrase et j'en cherchais la fin sans pouvoir la trouver. Alors je recourus à mon procédé habituel. Je fermai les yeux et je me représentai la page. La page m'apparut aussitôt comme si je tenais le livre. C'était comme une photographie, rien n'y manquait, pas même le numéro. Je reçus un coup violent dans la poitrine en constatant que la page portait le n° 68, et que la phrase interrompue, à la fin de la page 68, se terminait à la page 69. Ainsi la fin de mon sujet me manquait brusquement. Cette composition si bien préparée, si facilement écrite, je ne pourrais pas la finir. Il faudrait me résigner à remettre une copie inachevée.

Adieu le prix! Tout mon travail était perdu, et cela pour quelques lignes sans doute : car, sans être bien expérimenté, j'étais sûr que le sujet devait tirer à sa fin.

Je me pris le front à deux mains, et je regardai avec désespoir ma phrase inachevée.

« Lève ton coude, » me souffla mon voisin.

Je levai machinalement mon coude, et je vis un papier blanc qui passait lentement sous mon coude et s'étalait devant mes yeux.

« Lève un coin du papier, et surtout ne te fais pas prendre, » ajouta mon voisin.

Je levai tout doucement un coin du papier. Dans l'enveloppe de papier blanc étaient dissimulés des feuillets imprimés, arrachés à un livre. Machinalement, je regardai ce que c'était. La page que j'avais sous les yeux portait le n° 69, elle contenait la fin de la phrase qui était inachevée sur ma copie, et un tout petit paragraphe, qui terminait le chapitre.

Il m'avait suffi d'un simple coup d'œil pour voir tout cela. Je refermai vivement l'enveloppe et je la poussai du coude vers mon voisin, qui la retira et la fit disparaître dans sa poche en me disant : « Tu n'en veux pas?

— Non, je n'en veux pas.

— Tu sais donc ta composition?

— Oui, je la sais.

— Tu mens! » me dit nettement une voix intérieure qui changea tout à coup ma joie triomphante en un amer chagrin. Oui, je l'avoue, j'avais conçu une joie immense à la vue de cette page 69, que je n'avais point demandée, qui était venue pour ainsi dire me trouver, et qui en quelques lignes me donnait la solution du problème où je me trouvais perdu.

Comme il y a toujours deux voix en nous, la seconde, la mauvaise ne tarda pas à me représenter que mon travail avait été sérieux et sincère et méritait récompense; que si les pages avaient été dans mon livre, je n'aurais pas manqué de les apprendre comme j'avais appris les autres. Cette seconde voix, qui est habile et éloquente, me représenta la joie dont j'allais priver mon grand-père, à qui, jusque-là, j'avais procuré si peu de satisfaction.

La seconde voix, si habile qu'elle fût, se méprit en usant de ce dernier argument. En pensant à mon grand-père, je me demandai ce qu'il aurait fait à ma place, à l'époque où il composait en histoire sainte avec ses camarades.

« Il n'aurait pas copié, me dit la première voix, parce que copier, c'est tricher, c'est voler une récompense, c'est manquer à l'honneur.

— Bah! pour quelques lignes!

— Quelques lignes, ou beaucoup de lignes, cela ne fait pas de différence quant à l'acte lui-même. »

Je résolus aussitôt de laisser ma copie inachevée. J'essayai alors de me représenter ce que dirait mon grand-père, quand je lui raconterais ce qui s'était passé. Le connaissant comme je le connaissais, cela ne me fut pas bien difficile. Il aimerait mieux me voir perdre un prix par scrupule de délicatesse que de m'en voir gagner dix par un procédé déloyal. C'était si simple, si vrai et si naturel, que je fus tout surpris d'avoir hésité un instant.

Pendant que je regardais ma copie inachevée, le cœur passablement gros, il me vint un autre scrupule.

Telle qu'elle était, cette copie ne pouvait manquer d'obtenir au moins un accessit. Comme je n'avais jamais jusque-là obtenu l'ombre d'un prix ou d'un accessit, ce succès inexplicable attirerait l'attention. Mon voisin parlerait peut-être des pages qu'il m'avait passées. Il y aurait donc des gens disposés à croire que j'avais volé mon pauvre accessit : c'est vraiment terrible d'avoir une mauvaise réputation!

J'aurais beau protester de mon innocence, et raconter comment les choses s'étaient passées, on pourrait trouver mon explication invraisemblable. Tout enfant que j'étais, je comprenais bien qu'il y a des choses dont on ne doit pas même être soupçonné.

Je pris alors le seul parti qui me restait à prendre, si je voulais trancher la difficulté d'un seul coup; et pour n'être point tenté de revenir sur ma résolution, je pliai ma composition en quatre, puis en huit, et je la déchirai lentement en tout petits morceaux.

Ce sacrifice ne me laissa ni un doute ni un regret; je me savais bon gré de l'avoir accompli, parce que j'étais sûr d'avance de l'approbation de mon grand-père.

Quant au père Barré, il serait médiocrement surpris de ne point recevoir de copie de « ce paresseux de Jousserand ».

Tout à coup je fus frappé d'une difficulté à laquelle je n'avais pas songé d'abord. Pour expliquer à mon grand-père ce qui m'était arrivé, je serais obligé de dire que quelqu'un m'avait passé les feuillets du livre; et il était convenu, une fois pour toutes, entre nous autres écoliers, que nous ne devions jamais mêler nos parents aux affaires de l'école.

Mon grand-père était si bon et il avait tant de tact et de patience qu'il me suffisait de lui dire : « Grand-père, je n'ai pas remis de copie; plus tard je te dirai pourquoi, et je suis sûr que tu ne seras pas mécontent de moi. »

Lorsque l'élève chargé de ramasser les copies s'avança entre les bancs, je fis comme font à l'église les personnes qui désirent ne pas donner à la quête, je tournai modestement la tête du côté du mur.

Tout aussi modestement je me faufilai à travers le groupes. Je n'avais nulle envie de rire ni de plaisanter, ni de causer de choses indifférentes : je voulais voir mon grand-père avant tout, et m'assurer qu'i accepterait mes raisons. Les écoliers s'en allaient plus vite que les jours ordinaires, parce que la classe avait duré jusqu'à onze heures et qu'ils étaient pressés d'aller déjeuner.

Je passai, en m'en allant, à côté d'un groupe où l'on parlait très fort. La voix de Joubert dominait toutes les autres : « Ce n'est pas de jeu, disait Joubert, il y en a qui ont copié! »

« Ce n'est toujours pas moi, » pensai-je en moi-même, et je me sentis plus heureux que jamais du parti que j'avais pris.

Laroche, qui marchait quelques pas devant moi, se retourna furtivement en entendant les propos de Joubert, et je vis qu'il était très pâle; ses yeux avaient une méchante expression.

Quand il vit que je venais derrière lui, il m'attendit un peu et me dit à voix basse : « Tu n'en diras rien! » Aussitôt il partit au pas de course, sans attendre ma réponse, et je le vis s'élancer dans la maison de son père, dont il referma la porte avec violence.

Aussitôt je compris tout. Lorsque Laroche était sorti de classe, son mouchoir sur le nez, il avait probablement son livre d'histoire dans sa poche. Il en avait détaché les pages qui se rapportaient à la com-

Il me demandait des explications. (P. 145, col. 1.)

position, et il les avait copiées. Notre commun voisin s'était aperçu de la fraude, et l'avait contraint de lui passer les pages, en le menaçant de le dénoncer; à son tour, il avait craint quelque indiscrétion de ma part, et voilà pourquoi il m'avait rendu le même service. Un joli service, ma foi! qui me privait du pauvre petit accessit auquel j'aurais pu prétendre sans cela.

Je me sentis pris d'un tel mépris pour la conduite déloyale de Laroche que je m'en voulus, à la réflexion, d'avoir pu balancer un seul instant à faire ce que j'avais fait.

En effet, Laroche, en copiant, avait cherché à voler le prix à Camus ou à Joubert! J'étais bien décidé à ne pas le dénoncer; mais je ne pus m'empêcher de souhaiter qu'il fût découvert et puni comme il le méritait. Je trouvais mon autre voisin moins coupable, sans toutefois l'approuver. C'était un paresseux qui n'avait nulle prétention au prix, et qui avait copié pour remettre une composition et n'être pas puni.

Aussitôt, je songeai que je serais puni moi-même, pour n'avoir pas remis de copie; mais, vaille que vaille, j'aimais encore mieux cela que d'avoir triché, ou d'avoir mérité d'être soupçonné de fraude.

Cette réflexion fit que je me considérai comme une manière de héros au petit pied. Il en résulta qu'au lieu de prendre la ruelle des Aubiers, comme j'en avais eu l'intention d'abord, je m'en allai fièrement par la grande route au-devant de mon destin.

En me voyant arriver par là, grand-père en tira sans doute un favorable augure, car il se mit à me sourire de loin, et il me dit : « Allons, je vois que tout s'est bien passé.

— Oui, grand-père, lui répondis-je sans sourciller, tout s'est bien passé, du moins je l'espère, mais pas tout à fait comme tu l'entends.

— Que veux-tu dire? me demanda-t-il avec surprise.

— Tu sais, repris-je, que je ne te fais jamais de mensonge.

— Je le sais, aussi ai-je pleine confiance en toi.

— Eh bien, voici ce que c'est. Je savais très bien mon sujet, sauf les quelques lignes de la fin.

— Quelques lignes seulement?

— Quelques lignes seulement.

— Alors on peut espérer.

— Non, grand-père, il ne faut rien espérer. Il s'est passé quelque chose que je ne puis pas te dire maintenant, et qui a fait que je n'ai pas remis de copie.

— Quelque chose de grave? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Oui, grand-père, quelque chose de grave; il n'y a que moi qui le sache; mais cela a suffi pour m'empêcher de remettre ce que j'avais fait. »

Il me regarda quelques instants d'un air sérieux, et me dit doucement : « Mon petit Paul, j'ai confiance en toi. »

Je lui pris la main, et je la tins contre ma joue tout le temps que nous mîmes à gagner la salle à manger. J'étais heureux de sentir qu'il avait confiance en moi, et je pensais que je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, être à la place de Laroche.

A suivre. J. GIRARDIN.





Laroche sortit de sa cachette. (P. 161, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]



XVIII

A chacun selon ses mérites. — Grands projets.

Les jours de composition de prix, nous avions congé dans l'après-midi; grand-père me demanda si nous ne ferions pas une petite promenade. J'eus un moment d'hésitation. Il y avait en ce moment un secret entre grand-père et moi, et quoique mon secret fût honorable et avouable, quelque chose que je ne saurais définir me faisait appréhender un long tête-à-tête. Je ne craignais certainement pas que grand-père en abusât pour me faire parler, et pour tirer de moi ce qu'il désirait certainement savoir. J'avais sa parole, et jamais il ne m'avait trompé. Je crois bien plutôt que j'étais mal à l'aise de me sentir dans une situation qui n'était pas naturelle; car il n'est pas naturel qu'un enfant ait des secrets pour son grand-père.

Mon hésitation ne fut pas de longue durée, et je dis à mon grand-père que j'aimerais bien faire une petite promenade.

« Cela te reposera un peu, me dit-il avec bonté, car tu t'es surmené de travail ces temps derniers. »

Je ne répondis rien, craignant d'en trop dire sur ce sujet. Comme nous franchissions le seuil de la porte, grand-père me dit : « Attends-moi un instant, il faut que je fasse quelques recommandations à Brigitte, en cas que Pilois vienne travailler au jardin cette après-midi. »

Je me mis à regarder tout autour de moi en attendant mon grand-père. Comme j'étais tourné à droite, j'entendis quelqu'un qui faisait « psitt! psitt! » pour appeler mon attention.

D'abord je ne vis personne, mais bientôt, derrière le puits du tonnelier, j'aperçus quelqu'un qui se cachait, et qui ne risquait qu'un œil de mon côté.

Je me dirigeai vers le puits, et Laroche, sortant de sa cachette, fit quelques pas vers moi d'un air effrayé et agité.

« Que me veux-tu? lui demandai-je.

— Pas si haut, me dit-il, en regardant avec inquiétude du côté de la fenêtre du tonnelier. Il y a plus d'une demi-heure que je te guette, parce que.... »

Sans ajouter un seul mot, il regarda derrière moi avec une figure bouleversée, tourna rapidement les talons, s'enfuit par une petite ruelle qui aboutissait à un gros tas de fumier, et alla se tapir comme un criminel derrière le fumier.

Mon grand-père ne s'aperçut de rien, et nous fîmes une bonne petite promenade, bien tranquille, bien agréable, heureux d'être ensemble. Les grands peupliers chantaient au-dessus de nos têtes, et les bouquets d'aulnes avaient comme des frissons, l'herbe des prés était douce au pied, comme un velours. Tout me plaisait dans ce grand calme qui nous enveloppait et nous pénétrait. Quand nous parlions, ce n'était que de choses agréables, et quand nous nous taisions, nous sentions que nous étions encore d'accord; les cris des sauterelles dans les chaumes, adoucis par la distance, avaient un charme inaccoutumé.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

« Que l'on est donc bien avec toi! » dis-je à mon grand-père, et je pensais tout bas : « Dire qu'à cette heure, si tu n'avais pas songé à ton grand-père, juste au bon moment, tu serais aussi inquiet et aussi malheureux que Laroche! »

Quand nous regagnâmes le logis par la ruelle des Aubiers, Brigitte, qui nous guettait, dit à grand-père :

« Monsieur, n'ôtez pas vos souliers.

— Pourquoi donc cela? demanda grand-père d'un air étonné.

— Ce n'est pas le moment de mettre vos pantoufles, » reprit Brigitte d'un air solennel. Elle ajouta, en me regardant de côté : « Il se passe je ne sais quoi du côté de l'école; pas grand'chose de bon, j'imagine. Le neveu du père Barré est venu vous demander. Il a dit de vous envoyer à la maison d'école avec Paul, sur les quatre heures. Le père Barré se fait excuser de vous déranger. S'il n'avait eu affaire qu'à vous, il serait venu vous trouver; mais il est forcé de réunir plusieurs écoliers et leurs parents pour tirer une affaire au clair. Tu sais peut-être ce que c'est que cette affaire-là? » me dit-elle en se tournant brusquement de mon côté, pour m'arracher la vérité par surprise.

« Peut-être oui, peut-être non, répondis-je si tranquillement que mon grand-père, dont le front s'était un peu rembruni, ne put s'empêcher de sourire.

— Dis toujours! s'écria Brigitte désappointée d'avoir fait de la diplomatie en pure perte.

— Je ne demanderais pas mieux, mais ce n'est pas mon secret, du moins si c'est ce que je crois; et si ce n'est pas ce que je pense, je n'en sais pas plus long que toi.

— Merci pour le prince! s'écria Brigitte avec aigreur. C'est justement ce que répond l'ambassadeur du prince au roi qui avait deux filles à marier, dans je ne sais plus quel conte. L'ambassadeur demande au roi : « Laquelle de vos demoiselles nous accordez-vous? » Le roi répond : « Vous êtes trop curieux, le prince n'aura ni l'une ni l'autre! » Eh bien, mon petit garçon : merci pour le prince! J'ai tort de m'intéresser aux affaires de la maison; je deviens curieuse avec l'âge, du moins à ce qu'il paraît. Je ne demanderai plus jamais rien de rien, quand même le juge de paix m'enverrait une citation. Du reste, vous ferez mieux de ne pas rester plantés là sur vos jambes. On vous demande pour quatre heures, et voilà qu'il est quatre heures cinq. »

Nous prîmes en silence le chemin de l'école. Le père Barré, qui nous guettait sur le pas de la porte, se tourna vers les personnes qui étaient à l'intérieur, pour leur annoncer notre arrivée, et vint à notre rencontre.

Il aborda mon grand-père avec beaucoup de déférence; quant à moi, il me regarda à peine. Malgré moi, je fus troublé de la froideur de cet accueil; mais je me rassurai bien vite, en songeant que je n'avais rien de grave à me reprocher.

Sur les bancs des écoliers, il y avait Faligan, Laroche, Terrail, Camus et Joubert; sauf le père de Faligan, qui demeurait trop loin pour être prévenu, les parents des élèves présents étaient assis sur des chaises, les uns graves comme des juges, les autres soucieux comme des gens dont la vigne vient d'être gelée.

Quand mon grand-père fut assis au milieu des parents, et moi à côté de mes camarades, le père Barré monta dans sa chaire et dit d'un ton grave et triste :

« Voici pourquoi nous sommes réunis. Il m'est revenu que tout le quatrième banc a copié sa composition. C'est une faute tellement grave que j'ai cru devoir procéder à une enquête, et mettre en présence les intéressés.

— Monsieur, s'il vous plaît! dit Camus en levant la main, comme nous faisions en classe pour demander la parole.

— Parle, lui dit le père Barré.

— Voulez-vous bien faire savoir que ce n'est ni Joubert ni moi qui avons dénoncé nos camarades.

— Non, ce n'est pas vous, car vous en êtes incapables l'un comme l'autre. A vrai dire, ce n'est personne en particulier, et c'est un peu tout le monde. A la sortie de classe, il s'est formé un groupe d'écoliers indignés qui discutaient cette chose-là entre eux. J'ai bien été forcé d'entendre ce qui se disait, ou plutôt ce qui se criait par-dessus les toits. C'est l'opinion publique qui a dénoncé les coupables, si toutefois il y a des coupables. Sachant ce que je savais, j'ai cru qu'il était de mon devoir de tirer tout de suite la chose au clair, dans l'intérêt de tout le monde. Voici le paquet de compositions, je n'ai point voulu regarder vos copies avant d'avoir levé tous mes doutes. Comme Joubert et Camus sont jusqu'ici les concurrents les plus sérieux pour le prix d'histoire, je les ai priés de venir ainsi que leurs parents. S'il est prouvé, ce que je désire de tout mon cœur, que le quatrième banc est innocent, Joubert et Camus seront les premiers à faire cesser les bruits qui courent déjà dans Montigny. Faligan, descends ici. »

Faligan descendit d'un air ahuri.

« As-tu copié ta composition?

— Oui, monsieur Barré, et je vois bien que j'ai mal fait. Je vous assure bien que je ne recommencerai pas. J'ai pris des brins de phrase par-ci, par-là, mais vous pourrez voir que ça ne fait pas un joli bouquet. Je suis incapable, monsieur Barré, de vouloir voler un prix à quelqu'un. Si j'ai copié, c'était pour vous remettre un papier et n'être pas puni.

— Nous verrons ce qu'il y a à faire, » dit le père Barré en cherchant dans le paquet la copie de Faligan. Quand il l'eut trouvée, il ne put s'empêcher de sourire.

« Le fait est, dit-il, que cela ne ressemble à rien.

— A rien de rien, dit tranquillement Faligan.

— Sur quoi as-tu copié?

— Sur des feuilles détachées d'un livre.

— Où est ton livre?

— Je n'en ai jamais eu.

— C'est bon, va t'asseoir. Laroche! »

Laroche descendit, pâle comme un mort. Il ne savait où regarder, et évitait surtout les yeux de son père, qui avaient l'air de lancer des éclairs.

« Et toi, as-tu aussi copié ta composition ? »

Laroche baissa la tête sans répondre.

« Parleras-tu? lui cria son père, en se levant avec violence, et en donnant un grand coup de canne sur les briques du carrelage.

— Je me suis aidé un peu, pas beaucoup.

— Attends-moi, » dit le percepteur, pâle de colère; mais le père Barré lui prit le bras et lui dit quelques mots à l'oreille.

Le percepteur se rassit avec violence, tournant presque le dos à son fils, et soufflant dans sa barbe avec tant de force, que les poils voltigeaient tout autour de sa bouche. Dans cet état-là, il était effrayant à voir, et je ne pus m'empêcher de penser que si grand-père lui avait ressemblé, il y a bien des choses que je n'aurais pas osé lui dire, et je serais peut-être devenu dissimulé et menteur. En ce moment Laroche m'inspirait beaucoup plus de pitié que de mépris.

« De quoi t'es-tu aidé? lui demanda le père Barré.

— De feuilles détachées d'un livre.

— Où est ton livre?

— Je l'ai perdu. »



Laroche s'était tourné. (P. 163, col. 2.)

Encore une fois, mes sentiments changèrent à son égard : je n'éprouvais presque plus de pitié, mais un mépris mélangé de dégoût en présence d'un mensonge aussi effronté.

« Tu es bien sûr de l'avoir perdu? reprit le père Barré en modérant le percepteur, qui faisait de petits bonds sur sa chaise.

— Oui, monsieur, répondit le malheureux d'une voix sèche, en regardant fixement la table.

— Eh bien, moi, je l'ai trouvé, dit le père Barré en tirant le livre de sa poche. Il n'était pas ce qui s'appelle perdu, mais il avait été caché avec soin derrière le grand coffre, dans un coin du préau, par quelqu'un qui comptait sans doute le reprendre après la classe. Vous voyez, monsieur le percepteur, le nom est dessus : *B. Laroche*, et il y manque les pages qui contenaient le sujet de la composition. »

M. Laroche père gronda dans sa barbe une série de paroles menaçantes où l'on distinguait clairement les mots : « une danse soignée », qui revenaient comme un refrain. Laroche fils s'était tourné du côté du tableau noir, la tête cachée dans son bras droit qu'il appuyait contre le tableau, la main gauche dans la poche de son paletot.

« Hors de concours, cela va de soi! dit le père Barré en déchirant sa composition,

— Mais pas hors d'affaire, oh non ! pas hors d'affaire, » dit le percepteur en serrant les poings.

Mon grand-père essaya de le raisonner, mais il ne voulait rien entendre.

Terrail déclara qu'il avait copié pour n'être pas puni. Le fait fut clairement prouvé par l'inspection de sa copie.

« Quand j'ai eu fini, dit-il en terminant sa déposition, j'ai passé les feuilles à Jousserand ; mais il me les a rendues tout de suite sans vouloir s'en servir. »

Alors je me levai ; je me sentais certainement ému, mais je n'avais aucun doute sur ce que je devais dire :

« Mon grand-père est témoin que j'ai travaillé de mon mieux ma composition d'histoire.

— J'en suis témoin, » dit mon grand-père. Le père Barré fit une espèce de salut à son adresse.

« Je savais très bien le sujet de la composition, et je l'ai traité tout entier, sauf une dizaine de lignes, parce que la page où étaient ces lignes avait été déchirée. Je me tenais la tête à deux mains, très désolé de ne pas pouvoir finir ma composition, lorsque Terrail m'a passé les feuilles du livre. Celle qui était en dessus contenait les lignes qui me manquaient, et j'ai été si surpris de les trouver là à point, que je les ai lues sans savoir ce que je faisais.

— Hum ! » fit le percepteur.

Mon grand-père baissa la tête et regarda la pomme de sa canne ; Camus détourna ses regards des miens.

« Tu as eu tort de lire ces lignes, me dit gravement le père Barré.

— Oui, monsieur Barré, j'ai eu tort, et je l'ai bien senti tout de suite. Mais comme je ne pouvais plus empêcher ce que je venais de faire d'être fait, je me suis mis à réfléchir.

— Et alors qu'as-tu décidé? me demanda le père Barré, tout surpris de m'entendre raisonner comme quelqu'un de sensé.

— Je me suis dit d'abord : Je remettrai ma copie telle qu'elle est, sans y ajouter un mot, en laissant même la dernière phrase coupée en deux. »

Le père Barré se méprit sur le sens de mes paroles.

« C'était, dit-il, une bonne résolution, et je suis fâché pour toi que tu ne t'en sois pas tenu là. » Il ajouta d'un ton moins sévère : « Tu comprends, mon garçon, que je suis forcé de te mettre hors de concours.

— Vous n'aurez pas cette peine, lui répondis-je en le regardant bien en face, parce que je m'y suis mis moi-même.

— Comment cela?

— J'ai déchiré ma copie.

— Pourquoi?

— J'ai pensé que je ferais bien de la déchirer. Je crois que c'était une bonne copie, monsieur Barré; mais justement à cause de cela, on aurait pu croire qu'elle n'était pas tout entière de moi. J'aime mieux n'avoir rien à la distribution des prix, et ne pas être regardé comme un tricheur.

— Entends-tu cela, misérable? » vociféra le percepteur, en s'adressant au dos de son fils. Le dos de son fils se mit à trembler, ce qui me causa une impression pénible : car on voyait bien que ce dos-là avait l'habitude de recevoir des coups.

Mon grand-père releva vivement la tête.

« Grand-père, lui dis-je, oubliant que nous n'étions pas seuls, tu vois pourquoi je ne pouvais pas tout te dire ce matin. Je l'aurais bien avoué à toi, que j'avais censément copié, mais je ne voulais pas dénoncer mes camarades.

— C'est tapé ! s'écria Faligan, qui ne se gênait jamais quand il croyait avoir quelque chose de bon à dire. Jousserand, mon vieux, c'est tapé !

— Tais-toi, lui dit en souriant le père Barré.

— Oui, monsieur Barré, je me tais, n'ayez pas peur, » répondit-il respectueusement ; mais il reprit à demi-voix, en s'adressant à Camus : « N'est-ce pas, Camus, que c'est tapé ! »

Camus, pour toute réponse, se mit à rire en me regardant, et cette fois ses yeux ne se détournèrent pas des miens.

« Il y a du bon dans cet enfant-là, » dit le père Barré en s'adressant à tout le monde en général et à personne en particulier.

Cette parole fut comme un signal pour lever la séance.

Le percepteur, ayant touché du bout de sa canne le mollet gauche de son fils, dit avec rudesse : « En route, mauvaise troupe !... »

Laroche ne se le fit pas dire deux fois. Ayant fait volte-face, il passa devant les parents, le nez baissé, sans regarder ni à droite ni à gauche. Son père sortit après lui ; mon grand-père, toujours bon et charitable, ne voulut pas les laisser seuls en ce moment. Je suis sûr qu'il avait grande envie de s'en aller avec moi, tenant ma main dans la sienne ; mais le percepteur était si furieux, qu'il aurait pu faire quelque mauvais coup, dont il se serait repenti trop tard.

Grand-père m'adressa un sourire et deux ou trois petits signes de tête, comme pour me dire : « Nous nous reverrons tout à l'heure, » et il sortit de l'école.

Quand je passai devant le père Barré, il mit ses lunettes et me regarda avec des yeux tout ronds, comme un homme surpris. Il ouvrit la bouche, comme s'il allait dire quelque chose, mais il ne dit rien et se contenta de me tapoter la tête.

Les parents qui étaient là s'en allèrent ensemble, et les écoliers firent bande à part, sans s'être entendus pour cela.

Voici donc comme nous nous en allions : Laroche en tête, tout seul ; puis le percepteur et mon grand-père qui lui parlait avec animation ; puis le groupe des écoliers ; les autres parents fermaient la marche, à quelque distance.

Comme j'avais l'esprit tout rempli de ce qui venait de se passer, je me trouvai, sans y avoir songé, au centre du groupe des écoliers.

Un bras se passa doucement sous le mien, et je m'aperçus que ce bras était celui de Camus.

C'était Faligan qui faisait tous les frais de la conversation. A quelques maisons de l'école, nous fûmes rejoints par Thouin, qui se tenait en embuscade pour avoir des nouvelles. Thouin cligna de l'œil droit, en nous abordant et fit un signe de tête dans la direction de Laroche.

« Oui, dit Camus, en réponse à son signe, il a copié sa composition d'un bout à l'autre. » Alors Thouin cligna l'œil gauche, et me désigna d'un signe de tête.

« Jousserand est franc du collier, » lui répondit Camus. Je ressentis alors quelque chose de ce que doivent ressentir les soldats qui ont fait leur devoir, lorsque le général leur dit : « Soldats, je suis content de vous. »

Il manquait cependant quelque chose à mon bonheur : je trouvais que Camus ne s'appuyait pas assez fort sur mon bras. Je fus sur le point de le supplier de s'appuyer de toute sa force, mais je craignis qu'il ne prît cela pour une allusion à son infirmité.

« J'ai vu les tireurs de sable, » dit Thouin en s'adressant plus particulièrement à Joubert et à Camus.

Comme j'étais tout près de Camus, j'eus ma part de cette confidence, qui, par elle-même d'ailleurs, n'avait rien de bien compromettant, ni même de bien intelligible.

« Eh bien ? dit Camus.

— Eh bien, reprit Thouin, ils ont vu du goujon du côté de l'ancien pont de Sauvières ; il paraît que les bancs sont par là, maintenant.

— C'est bon, dit Camus, il faudra que nous allions voir cela pas plus tard que jeudi. »

Il ne dit rien de plus sur le moment, et je fus un peu désappointé. J'avais espéré en partant qu'il me prierait de faire partie de l'expédition.

Terrail nous quitta devant la maison de ses parents, et quelques pas plus loin Faligan nous faussa compagnie pour se précipiter chez le maréchal ferrant. Il y avait deux chevaux attachés par la longe aux anneaux de fer du maréchal, et Faligan ne perdait jamais une occasion de faire retentir le marteau sur l'enclume.

« Maintenant que nous voilà entre nous, dit Camus en me pressant légèrement le bras, nous allons pouvoir causer. »

Entre nous ! quelle manière délicate de faire comprendre que je n'étais pas de trop.

« Pour bien faire, reprit-il, il faudrait partir de bonne heure. L'ancien pont est loin, et il faut que nous ayons notre journée à nous. Si nous emportions de quoi déjeuner là-bas ? »

Thouin et Joubert déclarèrent aussitôt que cela était absolument nécessaire.

« Es-tu des nôtres ? me demanda brusquement Camus, après avoir échangé quelques signes mystérieux avec ses deux amis.

— Je crois bien, que j'en suis ! Je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous voulez bien de moi, je...

— C'est bon, dit Camus. Partons-nous à sept heures du matin ? »

Thouin, Joubert et moi nous nous consultâmes du regard, et nous répondîmes en même temps : « Oui, à sept heures. »

Quand je dis que nous répondîmes en même temps, il me semble bien que je fais une légère erreur. J'étais si fier d'avoir le droit de parler dans cette petite réunion d'amis où l'on venait de m'admettre, et si pressé d'exercer ce droit, que je répondis avant les autres.

On aurait proposé quatre heures du matin, ou trois heures, ou même deux heures, que je n'aurais pas hésité davantage. On a toujours hâte de jouir d'un droit nouvellement conquis.

Sans cesser de parler avec le percepteur, grand-père se détournait de temps en temps pour regarder de notre côté. Quand le percepteur fut devant sa porte, grand-père le retint encore une minute, sans doute pour donner le temps au pauvre Laroche d'aller chercher un refuge auprès de sa mère.

Lorsque le percepteur l'eut quitté, grand-père attendit, les deux mains posées sur la pomme de sa canne.

« Bonjour, mes enfants, bonjour, dit-il à mes trois amis, qui le saluaient avec respect ; je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que l'on a l'air de comploter quelque chose.

— Oui, monsieur Jousserand, lui répondit Camus, on complote quelque chose. Il s'agit d'aller jeudi prochain pêcher le goujon, près de l'ancien pont de Sauvières.

— Ah ! ah ! répondit mon grand-père ; savez-vous qu'il y a une bonne trotte d'ici-là ?

— Oui, monsieur Jousserand, aussi nous comptons partir de bonne heure.

— Grand-père, lui dis-je pour lui faire savoir tout de suite que j'étais de la partie, nous comptons partir à sept heures.

— Alors, reprit-il, il faudra que vous déjeuniez là-bas.

— Un déjeuner sur l'herbe ! grand-père, lui dis-je avec ravissement.

— Très-bien, répondit-il. Un vrai pique-nique : chacun apportera son plat. Hé bien, mon petit, nous préviendrons Brigitte de faire cuire quelque chose mercredi. »

Comme nous arrivions devant notre porte, mes trois amis me secouèrent la main, et je franchis le seuil, plus heureux et plus fier que si j'avais remporté dix prix et autant d'accessits.

Il faut croire que j'avais pris, sans m'en douter, une allure bien triomphante, car Brigitte me dit d'un air pincé, en affectant de regarder par-dessus ma tête : « Il y a des gens qui font la roue comme un paon à qui on a fait cadeau d'un miroir pour sa fête. »

Je n'étais pas en humeur de la quereller pour une comparaison saugrenue ; aussi lui dis-je avec effusion : « Oh ! Brigitte, si tu savais comme je suis heureux !

— Conte-moi ça ! » s'écria-t-elle, en cessant de regarder par-dessus ma tête. Mais elle reprit aussitôt : « C'est à-dire qu'autrefois je t'aurais dis de me conter ça,

mais ce temps-là est passé ; à cette heure je ne m'intéresse plus à ce qui ne me regarde pas ; je ne suis pas une de ces commères curieuses qui...

— Écoute un peu, » lui dis-je.

Et elle écouta de la meilleure grâce du monde le récit de ce qui s'était passé à l'école. Je ne suis pas sûr d'avoir été très clair dans ma narration ; mais je suis bien sûr que Brigitte n'y comprit rien du tout, sinon que Camus m'avait donné le bras, et qu'elle aurait à faire cuire quelque chose pour le jeudi suivant.

« Attends un peu que je voie, » me dit-elle en relevant le coin de son tablier.

Alors elle énuméra tout ce que l'on pourrait se procurer, soit chez le boucher, soit chez le charcutier. Comme elle avait envie de montrer ses talents, et que moi, de mon côté, je désirais me distinguer aux yeux de mes nouveaux amis, nous renchérissions l'un sur l'autre, entassant victuailles sur victuailles, comme s'il s'agissait des noces de Gamache.

Mon grand-père souriait en nous écoutant.

Brigitte s'écria tout à coup : « Je ne connais rien d'impatientant comme les gens qui rient de votre embarras, au lieu de vous aider. Vous feriez bien mieux de dire ce que vous pensez.

— Tu veux savoir ce que je pense ?

— Oui ; dites-le un peu, pour voir. »

Mon grand-père reprit tranquillement : « Il ne s'agit pas d'un repas de noces.

— Qui est-ce qui a parlé de noces ? s'écria Brigitte en lâchant le coin de son tablier, pour joindre les deux mains.

— Personne n'a parlé de noces, mais vous faisiez des provisions comme pour une noce. De quoi s'agit-il ? de quatre petits écoliers...

— Qui ont des dents, objecta Brigitte.

— Qui ont des dents, soit ! reprit patiemment mon grand-père. Un bon morceau de veau fera l'affaire, avec quelques fruits. »

Brigitte laissa tomber ses deux mains, de désespoir.

« Tu oublies, reprit mon grand-père, que chacun des quatre doit apporter son plat,

— Tu ne m'avais pas dit cela, » s'écria Brigitte en me regardant d'un air de reproche.

Le fait est que j'avais complètement oublié ce détail.

« Ça change la question, reprit Brigitte ; mais il faudrait autre chose que des fruits, vous pensez bien que Camus en apportera. Nous mettrons dans le bissac un pot de confitures.

— Va pour un pot de confitures, dit mon grand-père, qui était toujours pour la conciliation.

— Un bon morceau de gruyère, ajouta Brigitte.

— C'est cela.

— Et puis... reprit Brigitte en levant les yeux au plafond.

— Et puis c'est tout.

— Nous ne pouvons pas cependant avoir l'air de mendiants, objecta Brigitte. Chacun doit avoir son amour-propre.

— Je le veux bien, reprit mon grand-père, mais à condition que notre amour-propre ne fasse pas souffrir celui des autres. Voilà quatre bons amis qui s'en vont faire une partie ensemble. De quel droit l'un de ces quatre amis irait-il dire aux autres : « Vous voyez, chez nous on se nourrit mieux que chez vous ? »

— Paul n'irait jamais dire de ces choses-là.

— Non, mais son panier aux provisions le dirait : ce qui revient au même.

— Ce sera donc comme vous voudrez, » répondit Brigitte ; mais elle n'avait pas l'air fâché. Si elle n'avait pas dit tout simplement : « Vous avez raison », c'est que cette parole-là lui coûtait toujours beaucoup.

« Grand-père, dis-je d'un air un peu penaud, tu as dit que j'emporterais mes provisions dans un panier...

— J'ai dit panier comme j'aurais dit autre chose.

— J'aimerais mieux les emporter dans un filet : on met ça sur son dos, et c'est bien plus commode.

— Nous n'avons qu'un filet ici, objecta Brigitte ; il serait trop petit, et d'ailleurs il sent le poisson.

— On peut en acheter un, dit complaisamment mon grand-père. On trouvera toujours à l'employer à la maison.

— On y mettra les vieux bouchons, dit Brigitte.

— Et puis, reprit mon grand-père, peut-être ces messieurs feront-ils d'autres parties. »

Je le regardai avec reconnaissance pour cette bonne parole.

« Roussin m'a promis de m'apprendre à faire du filet, dis-je à mon grand-père : je vais aller tout de suite le trouver ; si ce n'est pas trop difficile, je tâcherai d'avoir fait un filet pour jeudi, et alors tu n'aurais pas besoin d'en acheter un. »

Il se trouva que l'art de fabriquer du filet n'était pas au-dessus de mes moyens ; dès le soir même, je commençai un filet de grande dimension. Jusqu'au jeudi matin la fabrication du filet occupa tous mes loisirs, et ce fut bien heureux, car sans cela le temps m'aurait paru d'une longueur intolérable

A suivre. J. GIRARDIN.

FRANÇOIS-JOSEPH HAYDN

Après Bach et Hændel, Joseph Haydn est celui des compositeurs allemands qui a le plus contribué à donner à l'art musical un élan extraordinaire. Sa musique symphonique, conçue dans des proportions plus étendues que celle de ses prédécesseurs, est devenue le point de départ d'un genre de composition où Mozart et Beethoven ont atteint le sublime, et dans lequel Haydn lui-même a répandu des trésors de grâce et d'élégance, d'enjouement et d'esprit, en même temps que l'expression des plus nobles sentiments. La perfection de ses œuvres est telle, sous le rapport de la



Il y déposa gravement un baiser. (P. 179, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

XIX

Une aventure.

Le jeudi, bien avant sept heures, j'étais sur le pas de la porte, mon filet sur le dos, ma ligne à la main.

Dès que les trois autres parurent, je courus à eux, et mon premier mot fut : « J'ai dans mon filet...

— Pchiit ! siffla Camus, en me faisant avec la main un signe qui commandait le silence. On ne dit rien jusque là-bas... pour le plaisir de la surprise, tu comprends? »

A quelque distance de Montigny, il y a un petit lavoir de l'autre côté de l'Indre ; un sentier qui serpente à travers les prés, conduit du lavoir à une ferme que l'on voit, entourée de meules de blé et d'ormeaux, dans la plaine.

Camus, qui marchait en ce moment de quelques pas en avant, se retourna vers nous et nous fit signe de nous taire.

Alors, nous entendîmes distinctement, derrière les arbres de l'autre rive, la voix d'un enfant qui poussait des cris de détresse.

Presque aussitôt, nous vîmes déboucher près du lavoir, dans l'espace découvert, une petite fille en jupon rouge, avec un mouchoir de couleur noué en fanchon sur la tête. Elle courait de toute la vitesse de ses petites jambes nues. D'où nous étions, on voyait très bien qu'elle portait sur son dos des paniers et des corbeilles.

Presque aussitôt apparurent deux petits paysans qui couraient de toutes leurs forces après la petite fille. L'haleine lui manqua probablement : car elle s'arrêta brusquement, porta sa main gauche à sa poitrine et tendit la main droite du côté de ses persécuteurs, comme pour implorer leur pitié.

Les paniers et les corbeilles roulèrent pêle-mêle dans l'herbe.

Le premier arrivé des petits paysans se mit à frapper brutalement la petite fille, l'autre s'amusa à disperser les paniers et les corbeilles à grands coups de pied.

Camus se fit de ses deux mains un porte-voix et cria de toutes ses forces : « Voulez-vous bien la laisser ! »

La petite fille et les deux garçons se tournèrent de notre côté.

L'un des deux polissons s'avança jusqu'au bord de l'eau et cria d'un air narquois : « Vous dites ?

— Voulez-vous laisser cette petite tranquille ! » répéta Camus d'une voix tremblante d'indignation.

Pour toute réponse, le drôle adressa à Camus un geste grossier, et se remit à frapper la petite marchande de paniers.

Camus jeta sa ligne, déposa ses provisions par terre, et se déchaussa vivement. Ayant retroussé son pantalon jusqu'au-dessus du genou, il se lança dans l'Indre, sans l'ombre d'hésitation. En voilà un qui ne perdait pas son temps en paroles !

La générosité, le courage, la résolution, sont de ces

1 .Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

choses grandes et simples que tout le momde comprend ; aussi mon cœur fut tout remué de ce que je voyais.

« Mais il va être seul contre deux ! » m'écriai-je en jetant ma ligne et mes provisions. En un clin d'œil je fus assis sur le sable, et mes doigts tremblants se mirent en devoir de dénouer les cordons de mes souliers.

« Non, Jousserand, pas toi, s'écria Joubert, tu ne connais pas le gué, et tu pourrais te noyer; voilà Thouin qui est prêt : sois tranquille, à eux deux ils ne craignent personne. »

Thouin venait d'entrer dans l'eau à son tour.

Les deux paysans affectèrent d'abord de faire bonne contenance. Quand Camus eut dépassé le milieu de la rivière, ils commencèrent à chercher des pierres pour les lui lancer ; par bonheur, il n'y avait que du sable en cet endroit-là.

Sans regarder derrière lui, pour voir s'il était soutenu, Camus fit quelques pas en courant, à l'endroit où l'eau était basse près du lavoir, et fondit sur le paysan numéro 1 ; quelle merveilleuse poussée! le paysan numéro 1 s'étala les quatre fers en l'air, en poussant des cris de pourceau qu'on égorge.

Le paysan numéro 2, pendant que l'autre geignait sur le sol, s'approcha par derrière. Mais Camus fit volte-face, et le saisit à bras le corps. Ils paraissaient tous deux d'égale force. Seulement le paysan cherchait à prendre un avantage déloyal, en marchant sur les pieds de Camus, avec ses gros souliers ferrés.

« Canaille ! » marmotta Joubert entre ses dents. Presque aussitôt après, il s'écria : « Oh ! la bonne farce ! » Le polisson numéro 1 venait de se relever et fuyait à toutes jambes dans la campagne, sans attendre son camarade, sans même tourner la tête.

Camus ayant donné adroitement un croc-en-jambe au polisson numéro 2, tous les deux roulèrent sur le sable, Camus par-dessus l'autre, au moment où Thouin arrivait sur le champ de bataille.

Thouin se croisa les bras.

Camus se releva vivement, et le numéro 2, ramassé sur lui-même, pour présenter moins de surface à l'adversaire, avait l'air d'un cloporte qui fait la boule. Il s'était couvert la figure de ses deux bras, et semblait décidé à attendre là des jours meilleurs.

Thouin et Camus riaient à se tordre ; Joubert, le corps courbé en deux, trépignait sur place, en se frappant les genoux de ses deux mains, à intervalles réguliers; moi, je me roulais sur l'herbe.

Le cloporte finit par comprendre qu'il avait affaire à des ennemis généreux; tout d'un coup, il remua les pattes, et se releva d'un bond pour fuir; par malheur, il butta contre une motte de terre et retomba à quatre pattes ; l'élan était si vigoureusement donné qu'il ne put se relever tout de suite, et, bien malgré lui, courut à quatre pattes, l'espace d'une douzaine de pas.

Quand il eut retrouvé son équilibre, il se mit à arpenter les prés sans demander son reste. Son camarade, qui l'attendait à bonne distance, sur le talus d'un fossé, montrait le poing aux deux vainqueurs, et aboyait de loin, comme les chiens de berger.

Camus et Thouin nous tournaient le dos; mais au mouvement saccadé de leurs épaules on voyait bien qu'ils continuaient de rire. La petite marchande de paniers, voyant ses ennemis en fuite, avait fini par rire aussi ; elle avait un joli petit rire frais et enfantin que nous entendions très bien. Joubert secouait la tête, comme quelqu'un qui se dit : « Je ne veux plus rire » ; mais il repartait de plus belle, ce qui m'ôtait la force de me relever, parce que le fou rire me reprenait à chacune de ses rechutes.

A la fin, Thouin et Camus s'approchèrent de la petite fille et se mirent à lui parler, puis à lui faire des signes, comme si elle eût été sourde-muette. Ils ramassèrent ses paniers et ses corbeilles et l'aidèrent à les replacer sur son dos et sur ses épaules.

« Il ne faudrait pas la laisser là, dis-je à Joubert, parce que les deux mauvais drôles pourraient revenir et se venger sur elle. »

On aurait cru vraiment que Camus, de l'autre côté de la rivière, avait entendu mes paroles. Ayant passé à Thouin le chapelet de paniers et de corbeilles, il prit la petite fille dans ses bras, et repassa l'Indre, aussi lestement que s'il avait porté une plume.

La petite fille était très brune, avec de grands yeux noirs et une mine de petit chat moitié espiègle, moitié effarouchée.

« J'ai cru comprendre que ses parents marchent devant nous, dit Camus, en manière d'explication ; mais je ne devine pas ce qu'elle pouvait faire toute seule de l'autre côté de l'eau. Elle ne parle pas français, et je ne comprends rien du tout à ce qu'elle dit.

— On l'avait peut-être envoyée par le pont de bois, pour vendre quelque chose au château de Busserolles, suggéra Joubert.

— C'est possible, » dit Camus. Prenant la petite fille par la main, il la fit monter sur une éminence d'où l'on découvrait le château par-dessus les saules. Alors, touchant les paniers, puis indiquant le château, il fit un signe de tête très expressif.

La petite fille hocha vivement la tête, à plusieurs reprises, en signe d'affirmation.

« Papa, là-bas ? » reprit Camus en désignant du geste la route que nous suivions.

Nouveaux hochements de tête. Ensuite la petite fille se frappa un petit coup sur la poitrine pour indiquer qu'il s'agissait d'elle.

« Bon ! dit Camus en riant, et puis? »

Alors, d'un geste très gracieux, elle indiqua le cours de la rivière, puis brusquement ramena son bras de droite à gauche.

« Qu'est-ce que ça peut vouloir dire? » demanda Camus en nous regardant tous successivement.

J'eus l'audace de suggérer une explication : « Elle devait probablement suivre la rivière jusqu'au premier pont pour y rejoindre sa famille.

— Tu as raison, me dit Camus en me donnant une

petite tape d'amitié sur l'épaule. Alors nous allons la conduire jusqu'au pont de Bréval. »

Au détour que fait le chemin, avant d'arriver au pont de Bréval, mon cœur battit d'orgueil. Mon explication était la bonne. Une famille de bohémiens était tranquillement étendue sous les peupliers, sauf une femme, la mère de la petite fille probablement, qui avait traversé le pont, et, debout de l'autre côté, regardait d'un air inquiet dans la plaine.

La petite fille poussa une sorte de modulation aiguë et se mit à courir devant nous ; aussitôt la mère accourut, et les autres se dressèrent paresseusement sur le coude. Quand nous arrivâmes au milieu d'eux, ils se levèrent tous, et le plus âgé de la bande ôta poliment son chapeau, et nous adressa un salut qui ne manquait ni de grâce ni de courtoisie.

Dans une langue inconnue qui me parut mélodieuse quoique un peu gutturale, la petite fille, avec accompagnement de gestes, terminait en ce moment le récit de son aventure. Sans s'interrompre, elle se tourna vers nous, fit quelques pas, et saisit Camus par la main gauche.

Le père, s'avançant gravement, s'inclina avec la dignité d'un prince, du moins à ce qu'il me sembla, et fit une chose que je n'avais encore vu faire à personne, et qui me causa une vive impression.

Il prit délicatement la main droite de Camus, et la posa sur son cœur, et ensuite y déposa gravement un baiser en signe de reconnaissance.

Cet hommage solennel, rendu par un homme d'âge à la vaillance et à la générosité de mon camarade, m'émut profondément, parce qu'il donnait une sorte de consécration visible et palpable aux sentiments un peu vagues que j'avais conçus moi-même, quand il s'était lancé en vrai chevalier au secours du faible opprimé.

« Allons pêcher, » dit vivement Camus, que cette mise en scène avait plutôt gêné que flatté.

Tous les membres de la famille nous adressèrent au départ, avec accompagnement de signes de tête, de larges sourires, qui découvraient des dents aussi blanches que du lait.

Je n'ai jamais revu ni l'héroïne de l'aventure, ni personne de sa famille ; je n'ai jamais su à quelle race ces gens pouvaient appartenir : car je les ai appelés bohémiens, faute de savoir quel nom leur donner ; et si l'aventure elle-même est restée gravée dans mon souvenir, c'est à cause du geste presque royal de cet homme à barbe grisonnante, qui précisait et traduisait d'une manière si frappante mes propres sentiments.

XX

Quelques idées nouvelles. — Visite au château de Busserolles

La pêche fut-elle abondante ? J'avoue franchement que je ne m'en souviens plus. L'essentiel en effet, pour moi, n'était pas de prendre beaucoup de goujons, mais d'être là, sous les grands arbres, en compagnie des trois autres. Le festin fut très gai, d'autant plus gai qu'il nous arriva une petite mésaventure ; or chacun sait qu'il n'y a rien de plus amusant que les petites mésaventures, lorsque l'on est, comme nous étions, en humeur de tout prendre par le bon côté.



Le festin fut très gai. (P. 179, col. 2.)

Quand le moment fut venu d'ouvrir les filets et les bissacs, il se trouva que trois d'entre nous avaient apporté du veau.

Il y eut un moment de stupeur; puis nous partîmes tous les quatre d'un joyeux éclat de rire, et nous n'en perdîmes pas un coup de dent.

Sur les deux heures, j'entendis derrière moi comme des pas étouffés dans l'herbe; mais mon bouchon venait de remuer, et pour rien au monde je n'aurais levé les yeux en ce moment-là.

« Ça mord-il ? » dit une voix que j'aurais reconnue entre mille. C'était la voix d'une personne qui n'avait plus une seule dent. Je me dis tout de suite : « Qu'est-ce que le père Pilois vient faire par ici ? »

« Ah ! ah ! dit Camus, vous voilà donc de ces côtés-ci, père Pilois?

— Oui, oui, me voilà de ces côtés-ci ; il fait joliment bon sous les arbres. On ne peut pas toujours travailler, n'est-ce pas ; alors on *broutille* un peu, à la fraîche. Je vais donner un coup de pied jusqu'à l'oseraie de Mesureux, pour voir si les osiers ne seront pas bientôt bons à couper. Bonne pêche ! c'est-à-dire, non, pas bonne pêche ! les pêcheurs et les chasseurs n'aiment pas qu'on leur souhaite bonne chance.

— Il va à l'oseraie comme moi ! dit Joubert, aussitôt que le père Pilois ne fut plus à portée de nous entendre.

— Comment ça ? lui demanda Camus, tout en attrapant une sauterelle pour en faire une amorce.

— C'est un vieux malin, répondit Joubert ; je

parierais qu'il a tendu des lignes aux bons endroits et qu'il vient y jeter un coup d'œil. »

Il me vint aussitôt une autre idée que je gardai pour moi, ne sachant pas ce qu'en pourraient penser mes camarades.

Je supposai que Pilois avait été envoyé par mon grand-père, pour voir ce que nous devenions. Comme je connaissais bien mon grand-père, je n'eus pas un instant l'idée qu'il pût me soupçonner d'abuser de la liberté qu'il m'avait accordée ; seulement, comme nous étions encore bien jeunes, mes camarades et moi, pour être absolument abandonnés à nos seules ressources, il avait chargé Pilois de voir si tout se passait bien. Cher grand-père! son jardin avait grand besoin des soins de Pilois, ayant été un peu négligé ces temps derniers, parce que Pilois avait autre chose à faire ; et par pure bonté il sacrifiait plusieurs heures du travail de Pilois.

Trois quarts d'heure plus tard, nous vîmes repasser Pilois. Il marchait les jambes écartées, le chapeau rejeté en arrière, tenant un brin d'osier entre ses gencives, et toute une botte d'osier dans sa main droite, qu'il avait repliée derrière son dos.

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Ce grand luxe d'osier confirma Joubert dans son idée, et moi dans la mienne.

« T'es-tu bien amusé? me demanda mon grand-père.

— Et ce déjeuner ? » me demanda Brigitte.

Je répondis à mon grand-père que je m'étais « énormément » amusé, et à Brigitte que le déjeuner avait été excellent.

Mon grand-père, toujours patient, ne me pressa pas davantage sur le moment. Il savait très bien que le récit d'une journée si bien remplie ne viendrait pas de but en blanc et sur une simple question. Généralement, quand on a trop de choses à dire, on ne dit rien d'abord, parce qu'on ne sait réellement par où commencer. Les confidences coulent plus tard, d'elles-mêmes, à flots pressés, quand le moment est venu. Mon bon grand-père savait tout cela ; aussi se contenta-t-il, pour le moment, de hocher la tête en souriant et de se frotter les mains.

Brigitte, toujours impatiente, voulut absolument connaître le menu, sur l'heure. Comme j'avais la tête pleine de détails plus importants, et que réellement, à part le veau, je ne me souvenais pas très bien de ce que nous avions mangé, son insistance me donna un peu d'humeur, et j'eus la malice de lui dire que trois d'entre nous avaient apporté du veau!

Elle s'en prit aussitôt à mon grand-père, qui n'avait pas voulu entendre parler d'une demi-langue fourrée ou d'un jambonneau.

« Mais puisque nous avons bien déjeuné tout de même! lui dis-je pour détourner l'orage de la tête de mon grand-père.

— C'est impossible, » répliqua-t-elle sèchement. Alors elle reprit ses doléances au point où elle les avait laissées, et ne consentit à s'apaiser un peu que quand je lui dis: « Notre veau était meilleur que celui des autres : les autres n'avaient pas apporté de la rouelle. »

Il faut croire que le grand air m'avait furieusement aiguisé l'appétit : car j'engloutis mon potage sans rien dire, avec la voracité d'un loup, si tant est que les loups engloutissent du potage ; ce serait un point d'histoire naturelle à éclaircir.

« Au moins tu ne pignoches pas, me dit Brigitte, c'est toujours ça ! »

Quand ma voracité se fut un peu calmée, j'entrepris de raconter à mon grand-père la belle conduite de Camus.

« Je les connais, » s'écria Brigitte, au moment où je parlais de la brutalité des deux petits paysans.

Comme je continuais mon récit, sans tenir compte de son interruption, elle revint à la charge :

« Je les connais, ce sont les Panicaut. »

Elle me réduisit au désespoir en nous forçant, mon grand-père et moi, à écouter le récit des méfaits des Panicaut. J'avais baissé le nez sur mon assiette ; je sentais que j'allais bouder, dire quelque chose de désagréable à Brigitte, redevenir enfin ce que j'avais été si longtemps, après avoir fermement espéré que cela était fini à tout jamais.

Je commençais à m'agiter sur ma chaise, et à témoigner mon impatience à grand renfort de haussements d'épaules, lorsque Brigitte termina ses divagations en disant : « Je préviendrai leur mère, la première fois que je la verrai au marché ! »

Là-dessus, elle se tut pour me permettre de continuer mon récit ; mais je n'étais plus en humeur de parler. Je fis exprès de pignocher, en gardant un silence boudeur.

Elle retourna à la cuisine en grommelant je ne sais quoi. Resté seul avec mon grand-père, j'eus honte d'avoir montré un si mauvais caractère ; je n'osais plus lever les yeux, et je ne savais plus comment reprendre mon récit.

« Pauvre petite fille ! dit mon grand-père, d'un ton de douce pitié.

— Heureusement que Camus était là, » repris-je avec feu. Mon grand-père avait trouvé juste le mot qui devait me tirer de ma bouderie et de mon embarras.

Alors je racontai de point en point ce que Camus avait fait, et la récompense qu'il avait reçue.

Pendant que je parlais, Brigitte était rentrée dans la salle à manger, poussée par la curiosité. J'étais tellement captivé par mon propre récit que je ne m'en étais pas aperçu. Je bondis presque sur ma chaise, en l'entendant dire, derrière mon dos, avec l'accent du plus profond mépris :

« Tous ces bohémiens-là... »

Je me retournai brusquement.

Il faut croire que mon grand-père lui fit des signes, et même des signes impérieux : car elle s'arrêta tout court, et termina sa phrase sur un ton tout différent.

« ..... sont marchands de paniers ou étameurs de casseroles. »

Là-dessus, elle quitta la salle à manger en frappant violemment la porte derrière elle.

Je regardai mon grand-père d'un air étonné. Il haussa légèrement les épaules, comme pour me dire : « Il faut la prendre comme elle est. »

Je hochai la tête d'un air profond et je dis : « Marchands de paniers ou étameurs de casseroles, cela m'est bien égal. Tout ce que je sais, c'est que j'aurais bien voulu être à la place de Camus.

— Et moi, dit mon grand-père, j'aurais été très heureux et très fier de t'y voir. »

A la bonne heure, voilà qui est parler! Cette parole de mon grand-père pénétra profondément dans mon cœur, et y remua des sentiments qui n'étaient pas vulgaires.

Mon grand-père en savait évidemment plus long que Brigitte sur le compte des bohémiens ; il aurait pu, s'il l'eût voulu, me faire comprendre que l'homme à la barbe grisonnante, qui avait des manières quasi royales, venait peut-être de voler une poule dans la ferme, au moment même où il excitait en moi un si vif enthousiasme. A quoi bon ?

Mon grand-père savait bien que l'admiration et l'enthousiasme, dans le cœur d'un enfant comme dans celui d'un homme, peuvent opérer des prodiges. Il aima mieux laisser incomplètes mes notions sur les bohémiens que de gâter mon petit roman de chevalerie : les romans de chevalerie ont du bon.



Il prit la petite fille dans ses bras. (P. 178, col. 2.)

Pendant mon absence, M. le comte de Vauroyer était venu causer et faire sa partie de dominos avec mon grand-père. Il nous avait invités à passer la journée du jeudi suivant au château de Busserolles. Huit jours seulement plus tôt, cette nouvelle m'eût fait bondir de joie; ce jour-là, elle me causa une sorte de désappointement mélangé d'inquiétude. Avec les autres, nous étions presque convenus de faire encore une partie de pêche ; outre le désappointement de manquer la partie, je ressentis un malaise vague, qui pouvait bien être de la jalousie, en songeant que les deux autres passeraient toute la journée avec Camus, pendant que je m'ennuierais à Busserolles.

Car je m'ennuierais, c'était bien décidé dans ma tête. J'avais le défaut à cette époque d'être excessif en tout, et de ne voir jamais que l'objet de ma passion présente. Ma passion présente, c'était l'amitié de Camus, tout ce qui n'était pas Camus m'était ou odieux ou indifférent.

Mon grand-père parut ne pas s'en apercevoir et voulut bien ne pas remarquer mon air grognon.

J'avais presque les larmes aux yeux quand j'annonçai à Camus que je passrais le jeudi suivant à Busserolles.

« Tu n'es pas à plaindre, mon gaillard, me dit-il en me tapant sur l'épaule. On dit que les jardins de Busserolles sont les plus beaux de tout le pays. Tu

regarderas cela de tous les yeux et tu me diras ce qui en est. Mon père aimerait bien à visiter le potager; mais il ne veut pas demander la permission, parce que le jardinier en chef est un monsieur tout raide, qui fait sa tête avec le monde. »

Je fus un peu consolé à l'idée que si je ne passais pas la journée avec Camus, j'aurais du moins l'occasion de faire quelque chose qui pût lui être agréable.

La vanité m'aida grandement aussi à prendre en patience le plaisir que j'avais en perspective. N'allait pas qui voulait au château de Busserolles; et sauf M. le maire et M. le curé, aucun des habitants de Montigny n'avait jamais été invité à y passer la journée. Ce fut Brigitte qui me donna ce renseignement. Cette invitation lui avait troublé la cervelle; à tout bout de champ, elle prenait des airs importants et réfléchis pour m'expliquer ce que j'aurais à faire, et comment il faudrait me tenir.

Une fois pénétré de cette idée que le seul fait d'aller à Busserolles sur invitation, vous donnait une grande importance sociale, je ne perdis aucune occasion de raconter la chose à droite et à gauche, ce qui me valut, par parenthèse, deux ou trois bonnes rebuffades, parfaitement méritées.

Faligan prit la chose du bon côté, et me dit avec un regard de profonde admiration: « Diable! tu as de la chance d'aller au château de Busserolles; le comte a de fameux petits chevaux. Tu me diras si c'est vrai qu'ils sont logés dans des chambres, comme des personnes. »

Avec une aimable condescendance, je lui promis de faire sa commission. Volontiers, si je n'avais été retenu par les rebuffades que j'avais reçues sans m'en vanter, j'aurais fait le tour de la classe, et j'aurais demandé à chacun des écoliers ses commissions pour Busserolles.

Joubert me chargea formellement d'aller voir le bélier hydraulique que le comte avait fait construire pour faire monter l'eau de l'Indre dans toute sa propriété. Thouin me recommanda ironiquement de ne pas tacher la nappe. Ce n'était qu'une plaisanterie, mais cette plaisanterie me poursuivit jusqu'au jeudi. Ce devait être une chose si honteuse et si terrible que de tacher la nappe d'un comte!

Le jeudi, sur les dix heures, comme Brigitte me faisait ses dernières recommandatio s en achevant ma toilette, un léger bruit de roues se fit entendre sous ma fenêtre; le bruit de roues cessa aussitôt, et l'on n'entendit plus sur la terre durcie que le martellement des sabots d'un cheval qui s'impatientait.

Je soulevai le rideau, et mon cœur se gonfla d'orgueil en voyant que tous les voisins étaient sur leurs portes ou à leurs fenêtres, les regards fixés sur une jolie victoria, légère comme une plume, sur un beau cheval de race qui donnait de grands coups de tête, et sur un cocher en livrée qui se tenait tout raide sur son siège.

Aussitôt que grand-père fut prêt, nous descendîmes. Je ne sentais plus, comme on dit, la terre sous mes pieds; mais mon exaltation se calma subitement quand je vis le cocher de tout près. Il salua respectueusement mon grand-père; mais moi, il me regarda d'un air si hautain et si sévère, que je me sentis devenir subitement tout petit, tout petit. Je montai en voiture persuadé que je tacherais la nappe. Aussi, quand la voiture tourna du côté du pont, je jetai un regard de sincère regret du côté où mes camarades allaient tant s'amuser sans moi.

Le mouvement rapide de la voiture me tira de mon abattement, mais j'y retombai dès que nous eûmes franchi la grille du château

Pour les enfants tout est grand, même les choses petites; celles qui sont réellement grandes leur paraissent colossales.

Le vestibule pavé de mosaïque me parut aussi grand qu'une église, et le monsieur silencieux qui prit nos pardessus me fit l'effet d'un bedeau qui préside à des funérailles solennelles.

Du vestibule on passait dans une enfilade de pièces qui n'en finissaient point; nous rencontrâmes une dame à qui mon grand-père fit un petit signe de tête: j'appris plus tard que c'était une femme de chambre. Quelques pas plus loin, une autre dame, un autre petit signe de mon grand-père: encore une femme de chambre. Ah! cette fois, cette belle dame, c'est la comtesse. Point du tout; mon grand-père passe sans s'arrêter, se contentant de s'incliner: c'est la gouvernante de Mlle Louise; car il y a une Mlle Louise de Vauroyer, qui est une jeune personne de trois ans.

Au moment où je me demande si nous allons encore rencontrer beaucoup de dames, une femme de chambre ouvre une porte et annonce: « Monsieur Jousserand. »

Nous tombons au beau milieu de toute une société de messieurs et de dames, dans un salon tout tapissé de glaces, dont les deux portes-fenêtres donnent sur une terrasse dallée.

Je me sens si infime et si perdu que je me raccroche en désespéré à la redingote de mon grand-père.

Le comte vient à nous, serre la main à mon grand-père, et me dit quelques mots de bienvenue auxquels je réponds par un profond silence. Mme la comtesse se lève, donne la main à mon grand-père, et lui dit beaucoup de choses aimables et respectueuses. Elle m'aperçut, et me passa doucement la main sur la joue.

Ensuite on présente à mon grand-père plusieurs messieurs qui sont des amis du comte, et deux dames, qui sont les sœurs de la comtesse.

Mon grand-père est étonnant. Il est vêtu tout simplement, à l'ancienne mode, et cependant l'on dirait qu'il a toujours vécu dans un château, au milieu des glaces, des dorures et des lustres de cristal. Sauf une nuance de galanterie respectueuse envers les dames, il a absolument le même air calme et souriant que dans notre petite maison. Malgré mon trouble, je ne puis m'empêcher de remarquer de quel respect on l'entoure, et comme on semble heureux de le recevoir.

Quand je songe à la première journée que j'ai passée au château, voici ce que j'y trouve : d'abord une grosse tache sur la nappe, mais personne n'y fait attention ; deux crises d'étranglement causées, l'une par un os de poulet, l'autre par le contenu du rince-bouche, dont j'avale une gorgée, et cependant mon grand-père m'avait bien prévenu ; une profonde reconnaissance pour M[lle] Louise, qui n'a pas repoussé mes avances ; pour M[me] la comtesse, qui m'a donné des images à regarder pendant que les messieurs jouaient au billard ; pour M. le comte, qui m'a permis, sans que je le lui aie demandé, de me promener sur la pelouse et dans les jardins. J'ai donc pu les examiner à mon aise, pour en faire à Camus une fidèle description. J'irais bien voir le potager ; mais je ne sais pas où il est, et je n'ose pas le demander aux domestiques qui vont et viennent d'un air grave, comme s'ils accomplissaient les rites mystérieux de la religion du silence. Du bélier hydraulique, je n'ose souffler mot ; la crainte respectueuse que m'inspire le cocher m'empêche d'aller rôder du côté des écuries que j'aperçois à gauche ; si j'en juge par l'élégance de l'extérieur, il est bien possible que Faligan ait raison, et que les chevaux de M. le comte soient logés dans des chambres, comme des personnes.

Mon grand-père s'excuse sur son grand âge de rester à dîner. On fait atteler sur les cinq heures, et nous reprenons le chemin de Montigny.

Nous ne disions rien, et je réfléchissais.

Étais-je pleinement satisfait de mon expédition ? C'est une question à laquelle il m'aurait été difficile de répondre d'un seul mot. J'étais content de revenir chez nous, et j'étais content d'être allé là-bas.

Le bavardage familier de Brigitte me reposerait du silence solennel des grands domestiques. Je brûlais du désir d'être dans notre petit jardin, pour y faire une douzaine de gambades et de culbutes, et pour y crier à mon aise.

« Enfin, me dis-je à moi-même, voudrais-tu n'y avoir pas été ? « Et sans hésitation je me répondis : « non ! »

Car je rapportais de là-bas quelque chose que je n'aurais pas trouvé ailleurs : d'abord, un redoublement d'admiration pour mon grand-père, à cause du respect que tout ce monde bien élevé lui avait montré ; je suis comme cela, moi, j'aime que l'on encense mes idoles. Et puis, je venais seulement de comprendre pourquoi mon grand-père me disait quelquefois : « Voilà une chose qu'un enfant bien élevé ne doit pas faire. » Grand-père, quand il était petit garçon, avait dû être bien élevé, pour se trouver si facilement sur le pied d'égalité avec des gens bien élevés.

La troisième chose que je rapportais du château, c'était l'autorisation pour le père de Camus de visiter les jardins et le potager de Busserolles, toutes les fois qu'il le voudrait.

Voici comment les choses s'étaient passées.

A un moment où les messieurs causaient entre eux, en jouant au billard, M. le comte, je ne sais à propos de quoi, dit qu'il cherchait un jardinier en chef, parce qu'il avait été obligé de renvoyer le sien.

Je pensai aussitôt : Le père de Camus sera bien content d'apprendre cela ; maintenant, il osera demander la permission de venir.

Je m'étais remis à regarder des images, lorsque l'idée me vint de demander tout de suite cette permission.

Grand-père, assis sur une des banquettes de velours, marquait les points des joueurs.

Je me glissai tout doucement jusqu'auprès de lui, et je le priai, tout bas, de parler à M. le comte.

M. le comte, qui ne jouait pas en ce moment, s'approcha de nous en souriant, et dit :

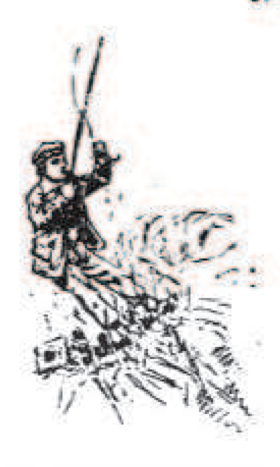
« Des secrets ?

— Oui, monsieur le comte, » répondit mon grand-père. Alors, me poussant doucement vers M. le comte, il me dit : « Parle toi-même. »

J'exposai ma requête à M. le comte, qui me dit aussitôt : « Toutes les fois qu'il voudra. »

Voilà ce que j'emportais de Busserolles, sans compter un énorme sac de bonbons.

A suivre. J. GIRARDIN





La musique des chasseurs jouait. (P. 194, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XXI

Voyage à Châteauroux. — Nouvelles connaissances.

Pour la première fois de ma vie, une distribution de prix me fit battre le cœur. J'étais très fier du succès de mes amis, et fier sans arrière-pensée : j'avoue cependant que mon cœur se serra un peu quand on proclama le prix d'histoire; mais ce fut l'affaire d'une seconde. Après la distribution, je rejoignis mes amis, et nous partîmes ensemble, eux chargés de beaux et bons livres (car M. le comte de Vauroyer faisait bien les choses) et moi ne portant rien, absolument comme le quatrième officier du convoi de Marlborough. Mais si je ne portais rien dans mes mains, j'avais dans le cœur une ferme résolution de ne pas revenir une autre fois les mains vides.

Mon grand-père, pour me consoler, m'emmena faire un petit voyage de quelques jours à Châteauroux. Comme je n'avais jamais quitté Montigny, Châteauroux me parut une ville magnifique, et pendant bien des années, quand on parlait devant moi des splendeurs de Paris, je me demandais sérieusement si ce Paris si vanté était vraiment aussi joli que Châteauroux.

Nous étions descendus chez un ami de mon grand-père. Comme cet ami n'avait ni enfants, ni petits-enfants, je m'ennuyai un peu le premier soir, pendant que mon grand-père et lui causaient de leurs souvenirs en jouant aux dominos. Dès le lendemain matin, grand-père me dit : « Je ne veux pas que tu t'ennuies, le soir, pendant les quelques jours que nous devons encore passer ici ; nous allons chercher de quoi te distraire. »

Il me conduisit alors chez le meilleur libraire de Châteauroux, et se fit montrer des livres pour enfants. Le commis s'empressa de tirer des rayons une douzaine de volumes tout étincelants de papier doré, semblables à des livres de distribution de prix. A ma grande surprise, mon grand-père résista à la fascination des dorures.

« Je les connais, dit-il au commis, en repoussant du geste les beaux volumes dorés, dont la vue seule exerçait sur moi une sorte de fascination.

— C'est ce que nous avons de mieux pour enfants, dit le commis d'un ton persuasif.

— J'espère bien que non, » lui répondit tranquillement mon grand-père ; et il se mit à lui citer plusieurs ouvrages dont je ne me rappelle plus les noms.

Le commis prit un air ahuri, et mon grand-père le pria d'appeler son patron.

De ma vie, je n'avais vu favoris aussi noirs, aussi fournis et aussi bien peignés que ceux du libraire, ni sourire plus engageant que celui qu'il nous adressa en apparaissant par la porte du fond. Je crus, à part moi, que ce devait être pour le moins un comte qui s'ennuyait de n'avoir rien à faire, et qui vendait des livres uniquement pour se distraire.

Pendant que mon grand-père lui exposait sa requête, il penchait un peu en avant son grand front chauve, luisant et poli comme une bille d'ivoire; ses

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, et 177.

yeux se fermaient à demi, comme s'il était plongé dans une méditation profonde, et sa main droite, blanche et fine, battait une sorte de marche lente et grave sur le comptoir.

« Va-t'en à la reliure, dit-il d'un ton bref au commis; je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi. »

Le commis s'en alla en traînant un peu les pieds, et nous regarda avec curiosité avant de refermer la porte sur lui.

« Monsieur, dit le libraire à mon grand-père, je suis bien heureux quand j'ai affaire à un homme de goût et de bon sens comme vous. Le cœur me saigne de vendre des fadaises comme celles-là, et il enveloppa d'un geste de mépris toute la pile de livres dorés. Mais, reprit-il, je suis commerçant, et il faut bien que je vende ce qui se vend, puisque, aussi bien, on le trouverait chez mes confrères. Êtes-vous de mon avis, monsieur? moi, je trouve qu'un livre niais est dangereux, par cela seul qu'il est niais.

— Parfaitement de votre avis, » répondit mon grand-père en souriant.

Je commençai à regarder avec défiance la pile de livres dorés.

« Le petit bonhomme a l'air intelligent, reprit le libraire en me désignant d'un signe de tête.

— Il n'est pas sot, dit mon grand-père.

— Par conséquent, ce serait grand dommage de lui donner à lire des fadaises. »

Ainsi, c'étaient des fadaises que je voyais là, habillées d'un costume si éclatant!

« Et puis, voyez-moi ces cartonnages, ajouta le libraire, en attrapant un des volumes incriminés et en jonglant avec, d'une main sûre et expérimentée. C'est du papier doré tout simplement. On s'est trompé en habillant des livres avec ça : ce papier-là était fait pour être enroulé autour d'un mirliton. »

Je commençai à me douter qu'il ne faut pas plus juger un livre sur sa reliure qu'un homme sur son habit.

Alors le libraire ouvrit une armoire, voisine de la porte du fond, et en tira une demi-douzaine de volumes, sobrement et solidement reliés, et les mit devant mon grand-père.

Mon grand-père les regarda un à un avec la plus grande attention, les ouvrit au hasard, sourit et hocha la tête à certains passages, et mit plusieurs volumes de côté.

Quand il eut fait son choix, il me dit : « Voilà pour commencer; nous verrons plus tard, si tu prends goût à la lecture. »

Je me jetai avec avidité sur les volumes qu'il avait mis de côté pour en regarder les titres : *Don Quichotte*, traduction de Florian; *Robinson Crusoé*, *Contes du chanoine Schmidt*.

Il s'enquit ensuite de l'ouvrage qu'il avait promis à Faligan; le libraire lui montra plusieurs traités élémentaires d'histoire naturelle; mon grand-père se décida pour un joli volume où il y avait des images coloriées. Le libraire fit prestement un paquet de toutes nos emplettes, et refusa absolument de nous le laisser emporter nous-mêmes. Il demanda à mon grand-père à quelle adresse il ferait porter le paquet.

Mon grand-père se pencha sur le comptoir et dicta son adresse : « M. Jousserand, chez M. Lenormand, Grande-Rue. »

Au lieu d'écrire l'adresse, le libraire posa vivement la plume sur l'encrier de bronze.

« Est-ce à M. Jousserand, de Montigny, que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il en faisant un profond salut.

— A lui-même, répondit grand-père d'un air surpris.

— Je vous connais depuis longtemps, sans vous connaître, reprit le libraire d'un ton respectueux. M. le comte de Vauroyer, qui me fait l'honneur de se fournir chez moi, m'a bien souvent parlé de vous et du bien que....

— M. le comte de Vauroyer est trop bon, » dit mon grand-père d'un air embarrassé. Et il ajouta aussitôt : « Le paquet sera porté dans la journée, n'est-ce pas?

— Il sera arrivé avant vous, » dit le libraire en appuyant deux fois sur un bouton de faïence qui était derrière le comptoir, comme enchâssé dans la boiserie.

Presque aussitôt parut un gamin plus petit que moi d'une demi-tête.

Le libraire lui mit le paquet entre les mains et lui dit : « Chez M. Lenormand, Grande-Rue. »

Le petit garçon prit le paquet sans rien dire. En passant près de moi, il me regarda avec curiosité. A peine sur le trottoir, il se mit à siffler un pas redoublé et partit au grand trot.

J'étais consterné à l'idée qu'un si petit garçon ne manquerait pas de se perdre dans une ville aussi grande que Châteauroux, où il y a tant de maisons, tant de rues; mais je n'osai exprimer mes craintes; elles me poursuivirent toute l'après-midi. Aussi, je ne jouis qu'à moitié du plaisir d'entendre la musique des chasseurs qui jouait devant chez le général. Et malgré cela, le prestige de l'uniforme agit si vivement sur mon imagination, surexcitée déjà par la musique militaire, que j'annonçai formellement à mon grand-père l'intention d'être soldat.

« Eh bien, me dit doucement mon grand-père, tu seras soldat si c'est ta vocation.

— Si nous rentrions, grand-père?

— Pourquoi?

— Pour voir si le paquet est arrivé.

— Rentrons. »

Le paquet était arrivé, et comme il me restait deux heures à employer jusqu'au dîner, je commençai la lecture de *Don Quichotte*.

Quand mon grand-père vint me chercher pour le dîner, je lui demandai d'un air effaré pourquoi on dînait ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire? Il me mit, sans rien dire, sa montre sous les yeux, et je vis qu'il était six heures et demie.

Le livre m'avait beaucoup intéressé, et cependant



j'éprouvais une espèce de mauvaise humeur. Je l'avouai à mon grand-père.

« Je ne savais pas, me dit-il, que tu prendrais un si grand intérêt à cette lecture ; sans quoi je t'aurais prévenu contre le danger des lectures trop prolongées. Tu as la tête lourde?

— Oui, grand-père, lui répondis-je en m'étirant machinalement.

—Et une espèce de courbature?

— Oui, grand-père.

— Et comme une tristesse de quitter le livre?

— C'est bien cela, grand-père.

— Avec un grand ennui de descendre dîner, au lieu de rester avec don Quichotte et Sancho?

— Comme tu devines tout! lui dis-je émerveillé de sa pénétration.

— Je ne devine rien, me répondit-il d'un ton sérieux; je me souviens seulement de ce qui m'est arrivé à moi-même quand j'avais ton âge. Le cerveau se fatigue de lire comme les jambes de marcher ; la différence, c'est qu'on ne s'aperçoit qu'après coup de la fatigue du cerveau. Quand on lit avec trop d'attention, on ne respire plus aussi régulièrement, et l'on reste trop longtemps dans la même position, toujours sans s'en apercevoir. Quand on est interrompu comme tu viens de l'être, on sort comme d'un rêve agréable, qui vous fait trouver tout le reste triste et ennuyeux. »

Je baissai la tête : car, au premier moment de surprise, j'avais trouvé grand-père bien ennuyeux de me réveiller de mon rêve.

« Si l'on a du travail devant soi, reprit mon grand-père, on le fait avec dégoût, et on le bâcle le plus vite possible pour retourner à sa lecture. Aujourd'hui, tu n'as pas de travail à faire ; mais j'espère que tu vas secouer ton engourdissement, afin que M. Lenormand ne croie pas que tu te déplais en sa compagnie

— Oui, grand-père. »

Alors je le pris par le parement de sa redingote pour le contraindre à se baisser. Je l'embrassai sur la joue, et je lui dis : « Grand-père, je ne lirai plus si longtemps à la fois. »

Ce jour-là, M. Lenormand avait invité à dîner un de ses amis : c'était un vieux garçon qui était professeur au collège de Châteauroux. Je me dis tout de suite que j'avais rencontré cette figure-là quelque part, et je vis que je ne me trompais pas. Il était de Montigny; mais comme il n'avait plus personne de sa famille à Montigny depuis plus de vingt ans, il n'y faisait que de courtes apparitions. Tous les ans, aux vacances, il louait une chambre chez Gimel pour quatre ou cinq jours, et passait tout son temps à rôder dans les champs pour revoir les endroits où il s'était amusé quand il était petit garçon. C'est pendant une de ces excursions que je devais l'avoir rencontré. Lui, de son côté, il reconnut mon grand-père.

Mon grand-père les regarda un à un. (P. 194, col. 1.)

Tout en causant de choses et d'autres avec mon grand-père et avec M. Lenormand, il tournait fréquemment ses lunettes de mon côté, et m'examinait sans cesser de parler. On voyait qu'il avait l'habitude de dévisager les petits garçons. Je n'avais rien à me reprocher envers lui, et cependant, chaque fois que ses lunettes se tournaient de mon côté, je baissais les yeux sur mon assiette.

Il avait le goût de sa profession, et il aimait à en parler. Il paraît qu'à force de vivre avec des petits garçons et de les observer à travers ses lunettes, il en était venu à deviner presque à coup sûr ce qu'ils pensaient.

Il cita beaucoup d'exemples qui ne m'intéressaient pas tous; mais il y en eut un qui me frappa vivement. J'étais sûr que grand-père ne lui avait pas fait la leçon, puisque nous ne nous étions pas quittés depuis le moment où il était venu me chercher pour le dîner. Et, cependant, on aurait juré qu'il venait d'assister à notre dernière conversation.

« J'observe mon bonhomme, dit-il familièrement, et je pense en moi-même qu'il se passe quelque chose de nouveau. Pose fatiguée et ennuyée, regards vagues et distraits, tressaillements quand on s'adresse à lui, ton morose et grognon. J'y suis, j'y suis. Alors je lui dis tranquillement : « Allez me chercher à l'étude le livre que vous êtes en train de lire. » Il hésite un instant, mais un instant seulement, se lève d'un air effaré, va à l'étude, et m'apporte *Quentin-Durward* de Walter Scott.

« C'est un bon livre, lui dis-je, et je vois qu'il porte l'approbation du principal. Mais si le livre est bon, vous en faites un mauvais usage. »

Il me regarda avec des yeux tout ronds. Il continua :

« Il y a deux espèces de lecteurs : ceux qui lisent pour comprendre ce qu'ils lisent et en faire leur profit : ceux-là lisent posément, tranquillement, et quand ils ont du loisir; les autres lisent uniquement pour tuer le temps, par pure curiosité de savoir comment le héros se tirera d'affaire : ceux-là lisent à la course, sautent des pages, souvent les meilleures et les plus profitables du livre, et se précipitent quelquefois à la fin du volume avant d'en avoir lu le quart. Ils ne lisent pas aux heures de loisir, mais ils sabrent leur travail pour avoir du loisir; et c'est ce que vous avez fait, car vous n'avez pas su votre leçon, et votre thème est plein de fautes, que vous auriez pu éviter si vous aviez eu le temps de réfléchir; mais vous n'aviez pas le temps, oh non! ne fallait-il pas savoir ce qui se passait dans le chapitre suivant? Ces lecteurs-là deviennent paresseux de corps et d'esprit, nerveux, maussades, grognons, impatients, comme vous l'êtes depuis quelques jours. Je vous rendrai votre volume de Walter Scott quand vous serez redevenu vous-même, et que vous m'aurez promis de le lire à petites doses, seulement à vos heures de loisir. » — « Et nous, me dit-il en tournant prestement ses lunettes de mon côté, comment lisons-nous? »

Je tressaillis et je regardai mon grand-père. Mon grand-père sourit, et répondit pour moi :

« Nous en sommes à nos débuts, et nous profiterons certainement de ce que nous venons d'entendre. »

Je regardai mon grand-père avec une profonde reconnaissance.

Passant d'un sujet à un autre, le professeur déclara que, malgré son goût pour l'enseignement, il commençait à ressentir quelque fatigue; il comptait prendre sa retraite l'année suivante, aussitôt qu'il aurait atteint ses soixante ans. Il se proposait de quitter Châteauroux et d'aller tranquillement planter ses choux quelque part à la campagne.

« Pourquoi pas à Montigny? suggéra mon grand-père.

— Au fait, pourquoi pas à Montigny? reprit le professeur, dont les lunettes se fixèrent sur la figure de mon grand-père. J'aurais une maisonnette, un jardinet, une canne à pêche, et j'apprendrais à jouer aux dominos, et Lenormand viendrait nous faire une petite visite de temps en temps.

— Je ne dis pas non, » répondit M. Lenormand, et l'on parla d'autre chose.

Les terribles lunettes se fixèrent de nouveau sur moi, et le professeur demanda à mon grand-père :

« Qu'est-ce que vous comptez faire de ce petit garçon? »

Mon grand-père répondit en soupirant :

« Il est évident qu'il faudra lui faire faire ses études; mais j'ose à peine songer à cela pour le moment : j'aurai beaucoup de peine à me séparer de lui.

— C'est là que je vous attendais! s'écria joyeusement le professeur. Cela vous surprend! hé bien, je le répète, c'est là que je vous attendais. Un homme qui a travaillé toute sa vie ne tombe pas impunément dans un repos absolu. Bien des gens, dit-on, ne peuvent supporter ce brusque changement, et meurent au bout de quelques mois. Je tiens beaucoup à planter des choux le plus longtemps possible; c'est pourquoi, pour ménager la transition, je m'amuserai à débrouiller votre bonhomme pendant quelques années. Cela vous donnera toujours le temps de vous retourner.

— Ce serait abuser, dit mon grand-père.

— Je suis têtu, répondit tranquillement le professeur, et je viens de mettre cela dans ma tête. Vous me donnerez des leçons de dominos et d'horticulture; moi, je lui donnerai des leçons de latin, de grec et d'histoire; donnant donnant. Les mathématiques, par exemple, ne sont pas de ma compétence

— M. Barré, l'instituteur, est en état de le pousser assez loin.

— Vous voyez donc bien, reprit le professeur, que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Lenormand, expliquez à M. Jousserand que je suis têtu comme une mule. Je donnerai des leçons au bonhomme, ou je n'irai pas à Montigny. »

M. Lenormand se mit à rire, et dit à mon grand-père :

« Vous ferez aussi bien d'en passer par où il veut;



ce qu'il dit, il le fera, vous pouvez en être sûr. Je le connais depuis vingt ans, et je l'ai toujours vu plus entêté qu'une mule.

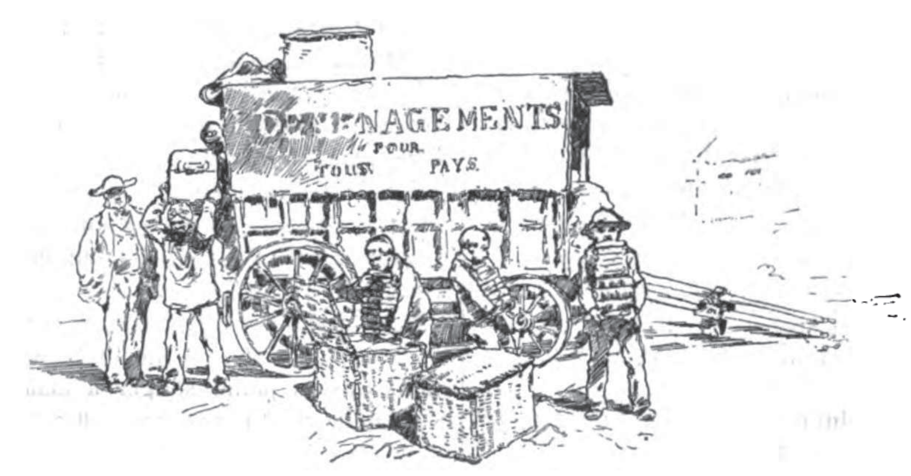
— Vous voyez! » dit le professeur à mon grand-père d'un air de complète satisfaction.

Grand-père fut obligé de céder; il voulut du moins obtenir du professeur qu'il consentît à accepter un prix raisonnable de ses leçons.

« Comme une mule! » dit le professeur en levant l'index en l'air.

J'avais presque perdu la respiration, quand mon grand-père avait parlé de me séparer de lui. Je commençai à respirer, quand le professeur proposa de me donner des leçons. Je ne comprenais rien aux scrupules et à la résistance de mon grand-père. Si j'avais osé, je lui aurais dit d'accepter. Tout le temps que dura le débat, je fus pour ainsi dire suspendu entre la vie et la mort.

Le professeur, une fois l'affaire conclue, tourna ses lunettes de mon côté, et me regarda d'un air malicieux. Comme il m'avait sauvé d'un grand danger, je ne pus m'empêcher de sourire à ses lunettes, et je répondis à son air malicieux par un regard de profonde reconnaissance.



Nous débarrassâmes les deux voitures. (P. 198, col. 2.)

« Tu n'as pas peur de moi? me demanda-t-il en prenant une physionomie sérieuse, presque renfrognée.

— Non, monsieur, pas du tout.

— Pourquoi n'as-tu pas peur de moi? ajouta-t-il d'une voix caverneuse.

— Parce que je resterai avec mon grand-père, lui répondis-je avec assurance.

— Cette réponse est plus logique qu'elle n'en a l'air, dit-il en riant. Cela signifie que tu es si content de rester avec ton grand-père, que tu acceptes Croquemitaine par-dessus le marché. »

C'était bien cela que j'avais dans l'esprit, sauf le mot *croquemitaine*.

« Vous n'êtes pas Croquemitaine! lui répliquai-je vivement.

— Je ne suis pas Croquemitaine quand on travaille bien; mais quand on ne travaille pas, je suis pis que Croquemitaine. Tu travailleras?

— Oui, monsieur.

— Je veux dire que tu emploieras bien l'année prochaine, en attendant que j'arrive à Montigny, pour t'apprendre *rosa*, la rose, et *bonus*, *bona*, *bonum*?

— Oui, monsieur, je vous le promets.

— Alors nous serons bons amis, et tu ne quitteras pas ton grand-père. »

Le soir, ces trois messieurs se mirent à jouer au whist. Mon grand-père me dit tout bas : « Tu peux aller chercher ton livre. »

J'allai chercher mon livre; je m'installai sur un petit coin de table, et je me mis à lire. De temps en temps, je levais les yeux, et je guettais le regard de mon grand-père. Chaque fois qu'il me voyait, il m'adressait un sourire et un petit signe de tête, sans cesser de faire attention à son jeu.

Quelquefois il était si occupé, qu'il ne me voyait pas. Alors je réfléchissais sur ce que je venais de lire, et bientôt je reprenais ma lecture. La soirée me parut beaucoup trop courte, et si j'avais osé, j'aurais demandé à mon grand-père la permission de lire dans mon lit. Mais je compris de moi-même que cette demande lui paraîtrait déraisonnable, et je ne la lui adressai pas.

XXII

L'étude du latin! — Changements divers.

Un enfant, même quand il adore son grand-père, même quand il a une peur horrible de le quitter pour aller au collège, ne se convertit pas en un jour, ni même en un an. J'eus des rechutes terribles de paresse, de mauvaise humeur, d'entêtement. Je mis bien des fois le pauvre père Barré dans la nécessité de me dire : « Si tu continues, tu n'auras pas ton certificat. » Il m'arriva de faire des réponses grossières à Brigitte, de lui dire : « Cela m'est bien égal! » quand elle me menaçait de tout raconter à mon grand-père. J'oubliai bien des fois, avant de prendre une décision, de me demander ce qu'aurait fait mon grand-père dans le même cas, à l'époque où il était petit garçon. Je fus pris d'accès de vanité stupide, à propos notamment des visites que nous faisions au château de Busserolles.

Un jeudi, que l'air était lourd et brûlant, et le temps orageux, j'eus l'imprudence de lire toute la matinée, au lieu de faire mon devoir. J'étais alourdi de corps et d'esprit, mécontent d'avoir manqué à mes promesses, attristé d'avoir un long devoir en perspective. Ce jour-là, je boudai mon grand-père pendant tout le déjeuner, et j'éconduisis Camus presque grossièrement, lorsqu'il vint pour jouer l'après-midi avec moi.

Il s'en alla sans rien dire, et ce silence d'un garçon si vif et si impétueux me fit dix fois plus de peine que les reproches les plus violents; parce qu'à des reproches violents, on répond par des paroles violentes; on se monte la tête, on s'étourdit, et l'on se prouve facilement que c'est l'autre qui a tort. Le silence, d'un seul coup, vous livre à vos propres réflexions et à votre propre jugement. Mes réflexions furent très sombres et mon jugement très sévère, si sévère, que je m'enfermai toute l'après-midi dans ma chambre pour pleurer. Le soir, j'allai trouver Camus, et nous fîmes la paix, sous le grand figuier, tout près du puits. Cette leçon terrible me profita, et plus jamais je n'eus l'ombre d'une querelle avec Camus.

Plusieurs fois, je malmenai très rudement Faligan, parce qu'il comprenait trop lentement à mon gré. Je faisais mes devoirs bien plus vite que lui; et pendant qu'il traînassait sur les siens, je me dévorais le cœur d'impatience à l'idée de la lecture que j'aurais pu continuer sans lui. Il m'arriva plusieurs jours de suite, une fois mon devoir expédié, de prendre mon livre de lecture, pendant que Faligan se consumait en efforts inutiles; sachant qu'il serait rembarré s'il m'interrompait, il demeurait immobile, osant à peine respirer, parce qu'une fois je lui avais dit qu'il soufflait trop fort.

Tout à coup je me réveillais comme en sursaut, et je lui disais : « Eh bien! »

Alors il m'exposait ses doutes et son embarras. Afin d'en avoir plus tôt fini, je lui expliquais les choses à la diable, ou bien je lui dictais purement et simplement son devoir, pour me débarrasser de lui.

Jamais il ne se plaignait, jamais il ne faisait la moindre observation; une fois seulement, il s'aventura à me dire d'un air humble et soumis : « Je vois que je te fais perdre ton temps; je ferais peut-être mieux de ne pas venir. »

« Assurément tu ferais mieux! » Voilà ce que j'aurais dû répondre si j'avais voulu être franc. Mais je pensai que mon grand-père s'étonnerait de ne plus le voir venir, et qu'il me faudrait donner des explications. Mais, à moins de mentir, quelles explications donner, sans me condamner moi-même?

Ayant vu tout cela d'un coup, je fermai mon livre, sans passer mon index entre les pages en guise de signet, et je dis à Faligan qu'il ne me faisait pas perdre mon temps.

Malgré ces rechutes et bien d'autres que j'ai oubliées, l'année, en moyenne, fut plus animée, plus vivante, mieux employée que les précédentes. J'eus deux prix pour ma part, le jour de la distribution, et le père Barré me remit solennellement dans sa chambre, après la cérémonie, le certificat que je devais présenter au professeur pour être jugé digne d'apprendre *rosa*, la rose, et *bonus, bona, bonum*.

L'événement capital des vacances, ce fut l'installation du professeur en retraite. Mon grand-père s'en occupa beaucoup, et moi aussi par conséquent. Il avait acheté, à l'autre bout du village, une petite maison à volets verts, qui avait été vacante et fermée depuis plus d'un an.

Le premier soin de mon grand-père fut de la faire aérer. Pendant la période d'aération, qui dura toute la seconde quinzaine de juillet, mes camarades et moi nous nous emparâmes de la maison. Nous faisions des parties de cache-cache dans le grenier et dans les chambres; nous nous livrions de vrais assauts dans l'escalier. Nous dûmes céder la place aux peintres. C'était très amusant d'aller les regarder travailler, surtout quand ils commencèrent à poser du papier de tenture. Les peintres, pour se débarrasser de nous, nous donnaient de larges rognures de papier, dont nous nous faisions des rubans pour jouer au conscrit.

Le lendemain de la distribution, le professeur vint s'installer chez Gimel, en attendant l'arrivée de son mobilier qui venait par le roulage. Je ne le reconnus pas d'abord, parce qu'au lieu d'être vêtu de noir comme d'habitude, il avait arboré un costume champêtre, qui le faisait ressembler au monsieur que l'on voit sur l'étiquette du *Chocolat du planteur* : pantalon blanc, veston blanc et large chapeau de paille.

Pendant deux jours, dès le matin, dans l'après-midi et le soir, on ne vit que nous sur la route de Châteauroux. Nous allions, en nous promenant, au-devant du mobilier qui n'arrivait pas. J'eus ainsi occasion de voir de près M. Lesueur, mon futur professeur, et je devinai bien vite qu'avec sa prétention d'être un Croquemitaine, c'était le meilleur homme du monde. Ainsi, par exemple, dans l'après-midi du troisième jour, il prétendait être dans une fureur épouvantable, parce que ses meubles n'arrivaient pas, et il se promettait de traiter les rouliers comme ils méritaient de l'être.

« Ces gens-là sont si négligents, disait-il à mon grand-père, qu'ils auront conduit mes meubles à Buzançais ou à Châtillon, vous verrez cela! »

Tout à coup il poussa une joyeuse exclamation en voyant deux voitures lourdement chargées qui montaient la côte au pas.

Il se précipita vers les rouliers, et je m'attendais à une scène bruyante. Point du tout : M. Lesueur leur parla du ton le plus tranquille du monde, et accepta toutes les excuses qu'il leur plut de lui donner.

Je courus aussitôt prévenir mes camarades que le grand moment était arrivé. M. Lesueur nous avait autorisés à prendre part au déballage et au rangement des objets dont le poids n'excédait pas nos forces.

Quiconque a déménagé pour son compte sait combien un déménagement est une chose fatigante, encombrante et décourageante. Oui, mais quand on déménage pour le compte d'autrui et par partie de plaisir, quel passe-temps délicieux qu'un déménagement! Mes camarades et moi, nous aurions souhaité que celui de M. Lesueur durât toujours.

Dès le lendemain matin, les hommes et nous nous eûmes complètement débarrassé les deux voitures. M. Lesueur nous dit que nous étions de « bons gar-

çons », et nous allâmes prendre un bon bain dans l'Indre pour nous remettre de nos fatigues.

Mes camarades convinrent que M. Lesueur avait l'air d'un brave homme ; seulement Thouin déclarait qu'il le trouvait un peu trop laid. Je crus mon honneur engagé à soutenir mon professeur, et je cherchai querelle à Thouin. Camus mit le holà en riant. Thouin et moi nous nous donnâmes la main; mais j'eus beau faire, je ne pus m'empêcher de constater que Thouin avait un peu baissé dans mon estime. Cela, bien entendu, ne nous empêcha pas de faire encore plus d'une bonne partie ensemble.

Maintenant que je n'avais plus peur de M. Lesueur, j'étais impatient de commencer le latin, un peu pour voir du nouveau, un peu pour me faire valoir auprès de mes camarades; aussi, vis-je arriver sans appréhension la fin des vacances.

A la rentrée, comme je me séparais de mes anciens compagnons, et que je ne pouvais plus faire mes devoirs avec Faligan, Camus l'adopta, un peu parce qu'il le trouvait original et amusant, et beaucoup parce qu'il avait l'âme compatissante. Ils se prirent bientôt d'une si belle passion l'un pour l'autre, que Camus fit entrer Faligan dans l'association, et nous nous trouvâmes cinq au lieu de quatre.

Puis, vers Pâques, nous retombâmes à quatre, parce que le père de Thouin l'avait retiré de l'école après sa première communion et l'avait envoyé en apprentissage chez un de ses oncles, à Buzançais. Je le regrettai certainement, mais pas autant que je l'aurais regretté, s'il n'avait essayé de jeter de la défaveur sur l'homme qui devait faire de moi un latiniste.

Il faut que je l'avoue ici, ce titre de latiniste, dont je me parais avec orgueil en toute circonstance, me coûta, dans le silence et la solitude de ma chambre, bien des larmes amères. Plusieurs fois même, je me déclarai nettement que je ne voulais plus faire de latin! jamais, jamais! on me couperait plutôt en morceaux!

Mais cette féroce résolution ne durait guère. Si grand-père voyait que je ne pouvais pas faire mes études avec M. Lesueur, il m'enverrait sans doute au collège; et si le collège en lui-même ne m'effrayait pas trop, je ne pouvais supporter l'idée de me séparer de mon grand-père.

Oh! que les racines de la science sont amères ! et quel courage il m'a fallu en plusieurs circonstances pour triompher d'un dégoût et d'une répugnance presque invincibles !

Vers la fin de janvier, mon grand-père prit le lit, et le médecin prononça le mot terrible de fluxion de poitrine. Mon chagrin fut si violent, et si vif mon désir de faire quelque chose qui pût contribuer au soulagement de mon grand-père en lui faisant plaisir, que je franchis vaillamment, à ma grande surprise, des obstacles qui, de loin, m'avaient paru insurmontables.

Au bout de quinze jours, mon grand-père put se lever, et je m'attribuai naïvement quelque part dans sa guérison. Je ne le dis à personne, mais j'en demeurai convaincu très longtemps, et cette conviction me donna de la force pour traverser maint passage difficile. Dès que je pus commencer à traduire un peu de latin, je fus sauvé; désormais le travail présentait un intérêt que je pouvais comprendre, et je faisais des progrès que je pouvais constater moi-même. Pas à pas, d'étape en étape, j'en arrivai à commencer le grec; puis, je lus du grec, comme j'avais lu du latin, et je marchai devant moi presque sans m'en apercevoir.

Les années s'écoulent doucement; la santé de mon grand-père ne nous donne plus d'inquiétudes. Je m'aperçois que je grandis, parce que mes pantalons deviennent trop courts, et parce que Brigitte refuse de me tutoyer plus longtemps. Elle admire beaucoup M. Lesueur, à cause de sa facilité d'élocution; mais elle lui en veut un peu, parce qu'il me fait travailler. Par moments, mon grand-père me regarde avec une complaisance marquée, et j'en conclus qu'il est content de moi.

L'association des amis ne compte plus que Camus et moi. Joubert s'en est allé dans un pensionnat pour se préparer à entrer à l'école normale primaire, afin d'en sortir instituteur. Il paraît qu'il a la vocation.

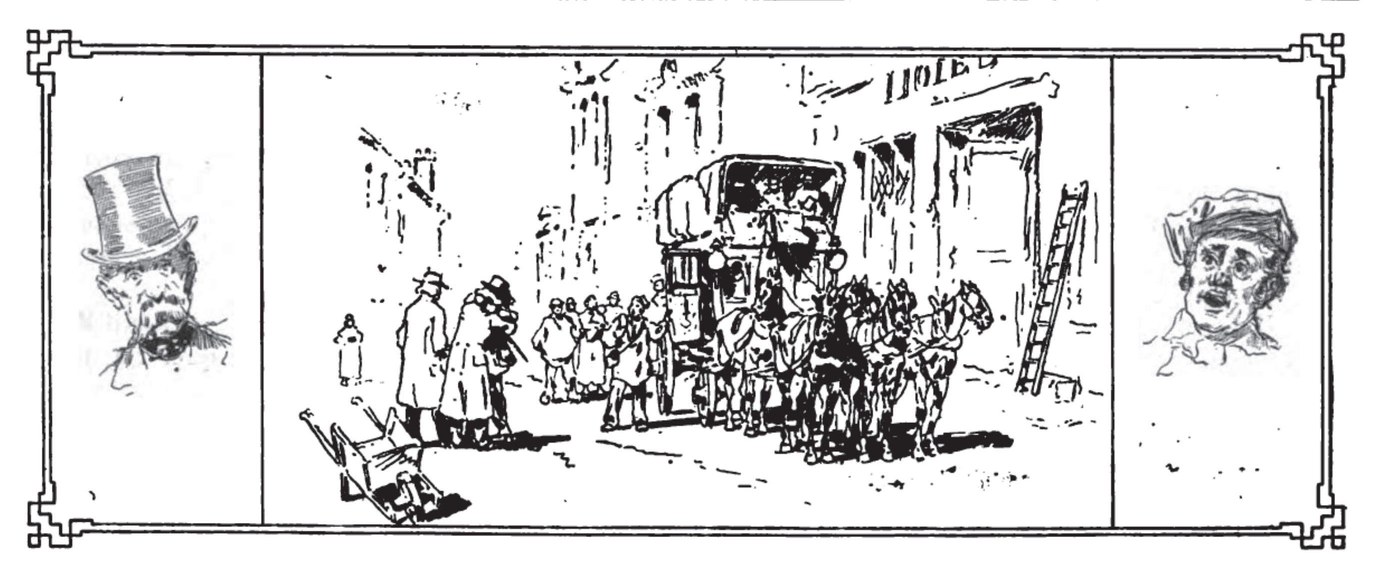
Faligan, qui l'eût cru ? fait ses études scientifiques au collège de Bourges. C'est la suite d'une aventure qui mérite d'être racontée. Le professeur d'histoire naturelle du collège de Châteauroux vint passer, la première année, ses vacances de Pâques à Montigny, chez son ancien collègue. Comme il avait témoigné devant moi le désir de faire quelques excursions dans la forêt, je lui proposai pour guide mon camarade Faligan. Ils firent ensemble de longues excursions qui duraient des journées entières.

Un jour, il dit à M. Lesueur, devant moi et devant mon grand-père : « Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais dans les bois de Montigny; mais, en revanche, j'y ai trouvé quelque chose que je ne cherchais pas; j'ai trouvé une vocation, mon cher collègue, une véritable vocation! Ce demi-sauvage qui m'a conduit, a la passion de l'histoire naturelle, et l'esprit d'observation et d'analyse poussé jusqu'à un degré presque inimaginable. Je suis émerveillé de ce que j'ai vu et entendu, et je n'aurai pas de repos que je ne voie ce garçon en mesure de suivre sa vocation. Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il se croit né pour être forestier comme son père. Le père, un homme de tête et de sens, veut qu'il s'instruise; on dirait qu'il devine qu'il y a quelque chose dans la tête de son garçon. Je n'ai rien dit au père ni au fils, et je vous prie tous de ne rien leur dire, tant que nous ne saurons pas comment les choses doivent tourner. »

Mon grand-père alla aussitôt trouver M. le comte de Vauroyer. Grâce aux démarches des deux professeurs et à l'influence de M. le comte de Vauroyer, Faligan entra comme tambour au collège de Bourges, ce qui lui conférait le droit d'y faire ses études sans avoir rien à payer. Il paraît que sa grande taille, sa franchise et sa bonhomie l'ont rendu très populaire au collège de Bourges. Il m'a avoué aux vacances qui ont

suivi son entrée, qu'il avait eu d'abord grande envie de sauter par-dessus les murs du collège; mais il s'était souvenu à temps que cela ferait de la peine au père Faligan, et que ce ne serait guère poli pour les personnes qui s'étaient occupées de lui. Le père Faligan ne manque jamais d'apporter à mon grand-père les bulletins trimestriels de son « gars ». Chaque fois, il refait le même petit discours : « Voyez-vous, monsieur Jousserand, si vous n'aviez pas eu l'idée de lui donner ce livre où il y a des bêtes et des herbes, il aurait perdu son temps à courir après les couleuvres, et cet autre monsieur l'aurait pris pour un rien du tout. »

A suivre. J. GIRARDIN.



Grand-père m'embrassa. (P. 211, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

XXIII

Départ pour le collège. — L'homme résigné.

Depuis un an environ, grand-père ne me parlait plus comme un grand-père à son petit enfant, mais comme un homme à un homme. Il m'arrivait bien, dans certaines circonstances, de regretter un peu les appellations caressantes d'autrefois; mais, en général, il me plaisait assez d'être traité en homme. Grand-père savait bien ce qu'il faisait: car les noms que l'on donne aux gens influent toujours sur leur caractère et sur leur conduite. Il se serait bien gardé, d'ailleurs, de me vieillir avant l'âge; jamais il n'était plus heureux que quand il me voyait gai, et mes accès de fou rire ne le scandalisaient pas. De tous mes camarades, celui qu'il avait toujours le plus aimé, c'était Camus, justement parce que Camus était très gai.

Quand il fut décidé que j'irais faire ma rhétorique et ma philosophie au collège de Châteauroux, il m'emmena faire une promenade sur le bord de la rivière, en passant par les endroits qu'il savait que j'aimais le mieux. Il voulait que le charme de ce paysage familier demeurât dans ma mémoire, mêlé aux paroles qu'il avait à m'adresser, comme pour en tempérer l'austérité?

« Te souviens-tu, me dit-il, de ce que je t'ai raconté autrefois de mon grand-père et de ses sept fils?

— Oui, grand-père, je m'en souviens, et je m'en souviendrai toujours.

— Il aurait pu les garder auprès de lui, car rien ne les forçait à partir pour la frontière, et, pour mieux dire, rien ne les aurait forcés à partir, ni lui à leur mettre le fusil à la main, s'ils n'avaient été tous élevés, les enfants comme le père, dans cette croyance que la patrie passe avant tout. »

Pendant qu'il me parlait, j'avais les yeux fixés sur l'horizon, que le soleil couchant inondait d'une glorieuse lumière. Le souvenir des Jousserand, que grand-père venait d'évoquer pour fortifier mon âme et affermir ma volonté, est resté depuis inséparable de cette gloire de pourpre et d'or. Je n'ai jamais pu voir un beau coucher de soleil sans repenser à mon grand-père et aux paroles qu'il a prononcées ce soir-là.

Mon grand-père reprit : « Rien ne me force à me séparer de toi, ou plutôt rien ne m'y forcerait, si je n'étais persuadé, comme tu l'es toi-même, que le pays passe avant tout. Le pays a besoin d'hommes utiles, je veux que tu sois un homme utile. Mon grand-père envoyait ses sept enfants à la mort, moi je t'envoie au travail. Le père et les fils se sont séparés sans verser une larme; j'espère, mon garçon, ou plutôt je suis sûr que nous ferons de même.

— Oui, grand-père. »

Ma voix tremblait peut-être un peu, mais du moins je ne versai pas une larme.

Par une belle matinée d'octobre, je partis pour Châteauroux, tout seul, comme un homme : on ne conduit que les enfants qui ne savent pas se tirer

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

d'affaire. Comme je terminais mes derniers préparatifs, grand-père entra dans ma chambre. Il était rasé de frais, et il avait pris un soin tout particulier de sa toilette, comme pour bien montrer qu'un départ n'est pas une chose si lamentable qu'on veut bien le dire.

Quand je l'eus embrassé, peut-être un peu plus longuement que de coutume, il tira sa montre et me dit en souriant :

« Si tu es prêt, je crois que tu feras bien de descendre déjeuner. »

Je descendis avec lui à la cuisine, et je m'assis, comme d'ordinaire, devant la petite table de chêne, au coin de la cheminée. Comme le jour tombait directement sur ma figure, je me sentis mal à l'aise, mais ce fut l'affaire de quelques instants. Brigitte me servit en silence; elle s'était surpassée, pour cette grande circonstance; malgré cela, je crus un instant que je ne pourrais pas manger une bouchée. Mon grand-père s'imagina sans doute que sa présence me gênait, car il s'en alla à la fenêtre et me tourna le dos.

« Il a gelé blanc, dit-il pour rompre le silence, les feuilles des poiriers commencent à tomber. »

Brigitte jeta un coup d'œil distrait par la fenêtre, et revint aussitôt vers la table, comme pour voir s'il ne me manquait rien.

« Ne te force pas, me dit-elle tout bas, j'ai mis dans un petit paquet quelque chose que tu pourras manger en route. »

Elle me tutoyait comme autrefois sans s'en apercevoir.

Je lui adressai un signe de tête, et elle enleva prestement mon assiette, sans que mon grand-père s'en aperçût.

Alors, pour me donner une contenance, je me mis à picorer une grappe de raisin. Grand-père revint s'asseoir en face de moi, et demanda à Brigitte si mon café était prêt.

Brigitte apporta le café et me dit en le versant : « Tu prendras garde, il est bouillant. »

Elle retourna à la fenêtre, probablement pour regarder tomber les feuilles des poiriers.

« Voilà M. Lesueur qui vient, » dit-elle, en se retirant de la fenêtre, et elle s'empressa de débarrasser une chaise où elle avait déposé son tricot. M. Lesueur entra presque aussitôt.

« Bonjour à tout le monde, dit-il gaiement. Savez-vous que cela pique un peu, ce matin. Figurez-vous que mes poiriers....

— C'est comme les nôtres, dit mon grand-père, les feuilles tombent par douzaines à la fois de la même branche. »

Et il retourna à la fenêtre, où M. Lesueur le suivit.

Pendant qu'ils regardaient tomber les feuilles, Brigitte s'approcha tout près de moi, et se mit à me regarder fixement. Tout d'un coup, elle me posa les deux mains sur les épaules, m'embrassa sur le front, à plusieurs reprises, et se releva brusquement.

J'aurais voulu lui dire un mot d'amitié, mais elle était déjà loin. Elle me tournait le dos, très occupée, en apparence du moins, à ficeler solidement le paquet aux comestibles.

Presque au même instant, un cahotement de brouette se fit entendre à la porte; Pilois allongea le cou et fit signe à Brigitte, qui le suivit dehors. Ils portèrent à eux deux ma malle jusqu'à la brouette; Brigitte rentra, le cahotement de brouette recommença presque aussitôt. C'était le premier acte du départ. Mon cœur se serra.

« J'entends les ferrailles de la diligence, dit M. Lesueur à mon grand-père, je crois qu'il est temps d'aller voir par là ce qui se passe. »

Je me levai si brusquement que je renversai ma chaise.

« Ne te donne pas la peine, » me dit Brigitte, au moment où je me baissais pour la ramasser. Quand elle l'eut ramassée, elle s'avança vers moi et encore une fois m'embrassa, sans rien dire.

Mon grand-père et M. Lesueur étaient déjà à la porte; je m'empressai de les suivre, après avoir mis sous mon bras le paquet qu'avait préparé Brigitte.

Quand je me retournai pour fermer la porte, je vis que la pauvre Brigitte s'était jetée sur une chaise basse, au coin de la cheminée, et qu'elle avait ramené son tablier sur sa tête.

« Brigitte, lui dis-je à demi-voix, prends bien garde de ne pas pleurer devant mon grand-père. »

Elle me répondit d'une voix indistincte : « Ça sera fini quand il reviendra. »

Grand-père et M. Lesueur marchaient tout doucement sur la route. M. Lesueur parlait avec vivacité, et faisait beaucoup de gestes pour occuper mon grand-père.

Je les rejoignis en courant, et je me plaçai du côté de mon grand-père. Je fus sur le point de lui prendre la main, mais je pensai tout à coup qu'il valait mieux ne pas le faire.

« Les feuilles des peupliers tombent aussi, » dit M. Lesueur. Et mon grand-père répondit machinalement : « C'est vrai, elles tombent aussi.

— Ah çà! résumons-nous, reprit gaiement M. Lesueur, en s'adressant à moi. Tu commenceras par faire tous nos compliments à l'ami Lenormand. Tu lui diras de ma part que, s'il n'avait pas eu une attaque de goutte, je ne lui pardonnerais de ma vie de m'avoir manqué de parole cette année. Tu y penseras?

— Oui, monsieur.

— Tu me rappelleras au bon souvenir du principal et de ceux des professeurs qui étaient là de mon temps. Tu me le promets?

— Oui, monsieur, je vous le promets.

— Tu écriras à ton grand-père dès demain matin. A moi, tu m'écriras deux mots quand on aura donné les places de la première composition. Je suis bien curieux de savoir si ma méthode est bonne et si tu es bien préparé. »

Il m'accapara si bien que je ne pus échanger aucune parole avec mon grand-père, et c'est justement ce qu'il voulait.

« Dépêchons-nous, cria d'une voix enrouée le conducteur de la diligence. Combien de places? nous demanda-t-il, en voyant que nous nous approchions de la voiture, et il tira sa feuille de route de sa poche.

— Une, dit mon grand-père d'une voix étouffée.

— Quel nom?

— Jousserand.

— Eh bien, monsieur Jousserand, dépêchez-vous de monter, nous sommes déjà en retard.

— Ce n'est pas moi qui pars, répondit mon grand-père : c'est mon petit-fils. »

Le conducteur me regarda d'un air renfrogné, puis sa physionomie s'éclaircit, et il me dit d'un air jovial :

« Mon garçon, c'est vrai que tu as une place d'intérieur; mais leste et pimpant comme je te vois, je suis sûr que tu aimerais à monter sur l'impériale. Je vais te dire ce que c'est : il y a là un vieux monsieur qui sera forcé de monter sur l'impériale, si tu n'y montes pas. »

Comme je partais « en homme », je crus avoir le droit de me décider « en homme, » sans consulter mon grand-père. Le monsieur que le conducteur me désignait familièrement du pouce, était presque aussi âgé que mon grand-père. Cette raison me décida complètement, et je répondis au conducteur : « Je veux bien monter sur l'impériale.

— Tu es un bon garçon, me dit le conducteur; du reste, ça se voit à ta figure.

— C'est arrangé, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux monsieur, vous pouvez rester dans l'intérieur. »

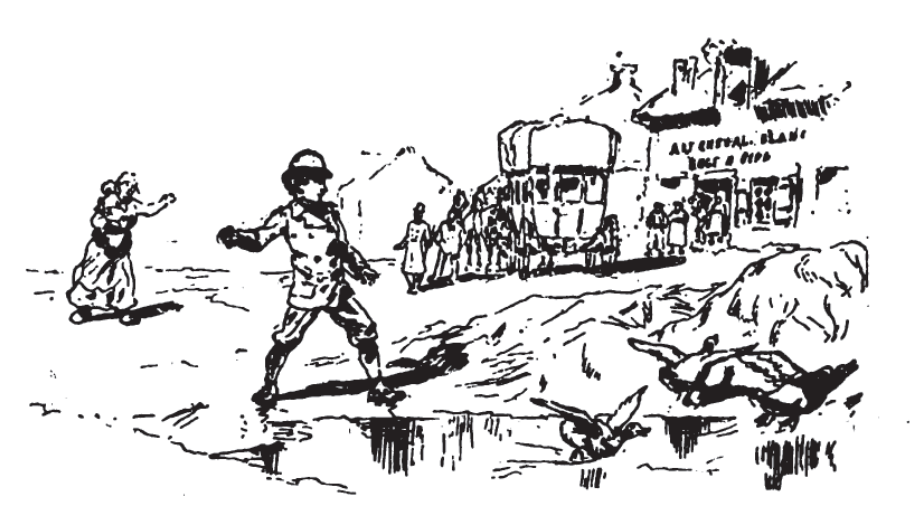
Le vieux monsieur m'adressa un signe de tête, puis il s'approcha de mon grand-père et lui dit quelques mots tout bas. Ensuite ils se saluèrent courtoisement, le vieux monsieur monta dans l'intérieur, et mon grand-père s'approcha de moi.

« Tu n'auras pas froid là-haut? me demanda-t-il tout bas.

— Non, grand-père, le café était bouillant, et je suis parfaitement sûr....

— Embrassez-vous et que ça finisse, dit le conducteur, parce que, voyez-vous, nous sommes en retard. »

Grand-père m'embrassa, M. Lesueur me donna une poignée de main, et je grimpai lestement sur l'impériale.



Adolphe s'était mis à lancer des pierres. (P. 213, col. 2.)

« Allons, qu'est-ce qu'il y a encore? » dit le conducteur en s'arrêtant au milieu de son escalade, et en tournant la tête pour voir ce qu'on lui voulait.

Le garçon d'écurie de chez Gimel lui dit quelques mots que je n'entendis pas, parce que j'étais tout occupé à faire des signes de tête à mon grand-père.

« C'est bon! » cria le conducteur en achevant de grimper. Alors il me jeta sur les genoux une élégante couverture de voyage en me disant : « C'est le vieux monsieur qui t'envoie ça pour te tenir chaud. Dis voir un peu qu'on ne te gâte pas!

— Mais il en a plus besoin que moi, il faut la lui rendre.

— Notre chatte! » dit-il d'un ton goguenard, en fermant l'œil gauche. Aussitôt, il s'assit pesamment sur son siège, imita avec sa langue le cri de la grenouille, et les chevaux partirent à fond de train.

Je n'eus que le temps d'adresser un dernier adieu à mon grand-père.

J'avais fait, la veille au soir, mes adieux à Camus. Je ne pouvais cependant m'empêcher d'espérer qu'il serait venu m'attendre sur la route. Mon espérance ne fut pas trompée. Il était là, debout, au coin de la luzerne. Il guettait la diligence, et se tenait prêt à plonger rapidement au passage ses regards dans l'intérieur. Tout à coup il m'aperçut sur l'impériale. Alors il ôta son chapeau et l'agita à tour de bras. J'en fis autant.

Quand la diligence l'eut dépassé, il me sembla que le dernier lien qui m'attachait encore à Montigny venait de se rompre; alors j'oubliai pour un moment que je voyageais en homme, et j'eus le cœur gros, comme un enfant. Je fus même contraint de tirer furtivement mon mouchoir.

Mais bientôt la rapidité de la course, la nouveauté des objets, les remarques du conducteur et la conversation de mes voisins changèrent le cours de mes idées.

Car j'avais deux voisins sur l'impériale, un monsieur d'une quarantaine d'années, et un collégien de neuf ou dix ans. Le monsieur devait être un militaire, et, d'après les remarques qu'il adressait au conducteur, à propos de son attelage, je supposai que c'était un officier de cavalerie. Comme il était très grand, la capote de l'impériale l'empêchait de rester couvert. Il tenait son chapeau sur ses genoux. De quart d'heure en quart d'heure, il essayait de le mettre

sur sa tête. Alors le chapeau heurtait la capote, l'officier haussait les épaules d'impatience, cherchait du regard un endroit où mettre son chapeau, et le posait de nouveau sur ses genoux avec un soupir de résignation.

La résignation, du reste, semblait faire le fond de son caractère, quoiqu'il eût des regards d'une sévérité implacable, des moustaches monstrueuses qui lui recouvraient le menton, comme un store, et une tenue si raide et si sanglée que je ne comprenais pas comment il pouvait respirer.

Le collégien était son fils. C'était un gros joufflu, dont la figure cependant n'avait rien de gai ni d'attrayant. On voyait qu'il était furieux de retourner au collège, et, pour se venger, il mettait à une rude épreuve la patience et la résignation de son père.

« Vois-tu là-bas? ce joli clocher disait le père, qui cherchait à s'insinuer dans les bonnes grâces de son fils.

— Non, je ne le vois pas, répondait le fils d'un ton hargneux.

— Là-bas, là-bas, au bout de mon doigt...

— Au bout de ton doigt il y a une mouche, et pas de clocher.

— Tiens, le vois-tu entre les arbres?

— C'est un pigeonnier, ce n'est pas un clocher.

— Voyons, Adolphe, sois raisonnable.

— Je ne veux pas être raisonnable; je ne veux pas retourner au collège.

— Prends garde, Adolphe, je dirai à ta maman que tu n'as pas été sage.

— Oh bien, moi, je lui écrirai que tu t'es fâché; tu sais, maman ne veut pas que tu te fâches après moi.

— Mais tu vois bien, mon chéri, que je ne me fâche pas.

— Si, tu te fâches, si, tu te fâches, tu es tout rouge, et tu souffles dans tes moustaches. »

Alors l'infortuné se tournait de mon côté, haussait les épaules, et semblait me prendre à témoin. Quel que fût l'objet de la querelle, Adolphe avait toujours le dernier mot, et l'homme aux grosses moustaches finissait toujours par se résigner.

Adolphe ayant déclaré qu'il avait faim, son père crut devoir lui faire observer qu'il ne pouvait pas encore avoir faim.

« Pourquoi n'aurais-je pas faim?

— Parce qu'il est trop tôt, dit l'homme aux moustaches, d'un ton conciliant.

— Tu as eu soif bien plus tôt, répondit Adolphe avec une rare insolence; à Montigny, je t'ai bien vu boire un petit verre d'eau-de-vie au comptoir. Sois tranquille, va, maman le saura. Tu sais pourtant bien qu'elle te défend de boire de l'eau-de-vie. Ce n'est pas bon pour tes rhumatismes. »

L'homme aux moustaches rougit jusqu'à la racine des cheveux, renversa sa tête en arrière, ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Le conducteur se retourna vers lui et lui dit : « Capitaine, je croyais que les officiers de cavalerie avaient chacun une bonne cravache! »

Adolphe comprit l'allusion et riposta en ricanant : « C'est bien plutôt maman qui lui donnerait des coups de cravache, s'il me touchait seulement du bout du doigt. »

Une sueur d'angoisse perlait sur le front du capitaine, preuve qu'il ne dormait pas, et qu'il n'entendait que trop bien les confidences d'Adolphe. Mais il continuait de tenir les yeux fermés.

Adolphe ouvrit tranquillement le sac aux provisions, et se mit à dévorer avec une effrayante voracité.

Le capitaine faisait toujours semblant de dormir.

Et moi, dans mon coin, je songeais à un petit garçon de ma connaissance qui, dans son temps, avait été aussi déraisonnable et aussi entêté qu'Adolphe. Mais ce petit garçon-là avait eu le bonheur d'être élevé par un grand-père comme il y en a peu. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que j'étais en train de faire mentalement mon propre éloge, en ayant l'air de faire celui de mon grand-père.

J'ouvris alors les yeux, que j'avais tenus fermés quelques minutes. La figure du capitaine était tournée de mon côté. Il m'adressa des signes en fronçant le front, en relevant les sourcils, et en tournant les prunelles de ses yeux dans la direction d'Adolphe, comme pour attirer mon attention sur lui. En même temps, ses grosses moustaches s'écartèrent un peu, et un sourire amer se dessina sur ses lèvres.

Il me sembla qu'il me disait : « Et vous croyez qu'un homme n'est pas malheureux d'avoir affaire à un gaillard pareil! »

XXIV

Les exploits d'Adolphe. — Le général Bellarmin. Le programme de grand-père.

Au relai de la Mussette, je demandai au conducteur si l'on pouvait descendre. Il me répondit péremptoirement que non. Je pris d'abord sa réponse au sérieux, ne sachant pas que les conducteurs, par principe, répondent toujours non! à tout ce qu'on leur demande.

Mais je vis bientôt ce qu'il en fallait penser. Tous les voyageurs du coupé et de l'intérieur descendirent tranquillement. Les uns entrèrent tout droit à la buvette, les autres se promenèrent de long en large pour se dégourdir les jambes.

Je descendis précipitamment, et je me trouvai en face du vieux monsieur, qui souriait en me regardant dégringoler.

« Pardon, monsieur, lui dis-je en ôtant mon chapeau, je suis bien fâché d'avoir gardé votre couverture, mais on ne m'a pas laissé le temps de vous la rendre.

— Vous n'avez donc pas froid, là-haut?

— Non, monsieur, lui dis-je en lui tendant sa couverture.

— Où allez-vous ? me demanda-t-il.

— Je vais à Châteauroux.

— Qu'est-ce que vous allez faire à Châteauroux ?

— Je vais faire ma rhétorique.

— Avez-vous un correspondant ?

— Oui, monsieur, le docteur Lenormand, un des amis de mon grand-père.

— Le docteur Lenormand n'a pas de famille, et moi j'ai des petits - enfants qui sont presque de votre âge. L'un d'eux sera même votre camarade en rhétorique. J'espère que le docteur vous permettra quelquefois, les jours de congé, de venir jouer avec eux. Ce sont de bons garçons, pas trop mal élevés. »

Je m'inclinai, en remerciant de mon mieux le vieux monsieur de son offre. Mais je ne lui dis point que j'acceptais. Je ne me sentais pas encore assez homme pour accepter quelque chose d'un inconnu, sans savoir ce qu'en penserait le docteur Lenormand, qui était le fondé de pouvoirs de mon grand-père.

Le vieux monsieur sourit, et ma réserve parut ne pas lui déplaire.

En retournant vers la voiture, j'aperçus le capitaine, de l'autre côté de la route, debout au port d'armes, les yeux écarquillés, comme si ma conférence avec le vieux monsieur eût été un événement extraordinaire.

Mal lui en prit d'avoir négligé un instant de surveiller l'aimable Adolphe. L'aimable Adolphe, abandonné à ses généreux instincts, s'était mis à lancer des pierres à une bande de canards qui barbotaient dans une mare d'eau brune.

Tout à coup, un cri perçant attira l'attention du capitaine. Une vigoureuse matrone, qui portait dans ses bras un poupon monstrueux, avait saisi l'oreille du chasseur de canards, et ne semblait pas disposée à la lâcher de sitôt.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du capitaine ; puis, se souvenant qu'il répondait d'Adolphe sur sa tête, il se dirigea vers la matrone, la salua poliment et lui demanda si elle ne pourrait pas lâcher l'oreille de son fils, parce que la voiture allait partir.

La matrone se mit à rire et dit que pour cette fois la punition était suffisante. Elle ajouta quelques mots sur l'esprit pervers des collégiens, et sur le malheur des parents qui avaient à s'occuper de vauriens pareils.

Adolphe, tout penaud, grimpa sur l'impériale, au milieu des huées des garçons d'écurie et des gamins, et se tapit dans son coin. Pendant quelque temps, il se contenta d'émettre une série de reniflements vindicatifs ; à la fin il retrouva la parole.

« Tu m'as laissé battre sans me défendre, dit-il à son père ; tu peux bien être sûr que je l'écrirai à maman. »

Il la salua poliment. (P. 213, col. 2.)

Le capitaine ne lui répondit rien, et, se tournant de mon côté : « Ah çà ! me dit-il en m'enveloppant d'un regard d'admiration, vous connaissez donc le général Bellarmin, vous? »

Je lui répondis que je n'avais jamais entendu parler du général Bellarmin.

« Mais, reprit-il vivement, vous venez de causer et de rire avec lui.

— Alors, ce vieux monsieur est le général Bellarmin?

— Parfaitement.

— Je lui ai cédé ma place, et il m'a prêté sa couverture, voilà tout. Je viens de la lui rendre. »

Cédant alors à un petit mouvement de vanité, je dis au capitaine que le général m'avait invité à venir jouer chez lui avec ses petits-fils.

Il ouvrit les yeux tout grands, ses moustaches s'entr'ouvrirent comme s'il allait me parler.

Mais, au lieu de m'adresser la parole, il se retourna tout d'une pièce du côté de son fils et lui dit d'un ton sépulcral : « Ce n'est pas toi que le général Bellarmin inviterait à aller jouer chez lui, et cependant ton père est dans l'armée! »

Adolphe, en termes plus clairs que respectueux, pria son père, « qui était dans l'armée », de vouloir bien le laisser tranquille.

Alors, tout d'une pièce, comme la première fois, le capitaine se retourna et me dit : « Je me demande à quel relai le général a bien pu monter, et pourquoi il voyage sans domestique dans une patache. »

Je fus forcé de lui dire que je n'en savais rien; alors il reprit son prétendu somme, interrompu fréquemment par les gentillesses du jeune Adolphe.

Ayant longuement médité, les yeux fermés, sur ce mystère insoluble, il attira l'attention du conducteur en lui frappant sur l'épaule avec son chapeau.

« Si votre chapeau vous gêne, lui dit le conducteur sans se détourner, vous n'avez qu'à me le passer et je le mettrai dans le coffre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? demanda le capitaine.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé? » riposta le conducteur.

Le capitaine se résigna comme toujours.

« J'avais autre chose à vous demander, dit-il au bout d'un instant, et c'est pour cela que je vous avais frappé sur l'épaule. Saviez-vous que ce vieux monsieur fût le général Bellarmin?

— Non, je n'en savais rien.

— Cependant vous êtes de Châteauroux, et à Châteauroux tout le monde le connaît.

— D'abord, répondit le conducteur, je suis d'Issoudun, et non pas de Châteauroux, et puis il n'y a que cinq jours que je fais le service par ici, et puis, général ou non, un voyageur n'est qu'un voyageur. Ce vieux-là est monté à Tressan, et il est inscrit sous le nom de Bellarmin. Sans la complaisance de ce jeune homme qui est là, votre général Bellarmin aurait voyagé sur la banquette d'impériale, comme un commis voyageur, voilà! »

Le capitaine me regarda d'un air perplexe, se demandant sans doute s'il ne devait pas me considérer comme un intrus qui l'avait privé de l'honneur de voyager côte à côte avec un général.

Ayant fermé les yeux, il rumina la chose, et prit le parti de se résigner.

Ayant rouvert les yeux au bout de quelque temps, il me dit : « Le général Bellarmin est dans le cadre de réserve. »

Je répondis: « Ah! » pour lui faire plaisir.

« Oui, reprit-il, il n'est plus en activité. »

Je crus comprendre qu'il tirait quelque consolation de cette circonstance, comme s'il se disait à lui-même: « Il connaît un général, c'est vrai, mais ce général n'est plus en activité, attrape! »

Vers la moitié de la route, le doux Adolphe devint encore plus grognon qu'auparavant.

« Il va s'endormir, » me dit confidentiellement le capitaine.

En effet, le doux Adolphe s'endormit en faisant une assez laide grimace. Pour oublier sans doute tous les sujets de résignation que lui offrait l'existence, le capitaine suivit l'exemple d'Adolphe, et tomba d'un sommeil feint dans un sommeil réel.

Abandonné à moi-même, je me laissai aller à mes réflexions. Tantôt je me sentais glisser sur la pente de la mélancolie et du découragement, tantôt j'avais des accès de vaillance et de bravoure. Vers la fin du voyage, la fatigue commença à m'engourdir l'esprit aussi bien que le corps, et c'est avec un sentiment de bien-être et de soulagement que je vis poindre les premières maisons de Châteauroux.

La première personne que j'aperçus, quand la diligence entra dans la cour de la *Gerbe d'Or*, ce fut M. Lenormand. Je fus si heureux de voir une figure de connaissance que le sang me monta aux joues; ma torpeur se dissipa en un instant, et mon esprit se trouva lancé dans le courant des idées actives et généreuses. M. Lenormand venait d'avoir un accès de goutte, je le savais par M. Lesueur, et je vis bien vite qu'il marchait avec difficulté, en s'appuyant sur sa canne. Je fus saisi d'un vif sentiment de reconnaissance, et je me précipitai de l'impériale pour aller présenter mes respects à M. Lenormand, et le remercier de sa bonté.

Il m'avait aperçu et m'avait adressé un petit signe d'amitié avec sa canne; mais quand je touchai le pavé, il me tournait le dos: quelqu'un venait de l'accoster; ce quelqu'un, c'était le général Bellarmin.

« Eh bonjour, mon général, dit-il de sa voix joyeuse et sonore, vous ici? Je vous croyais à la chasse pour jusqu'à la mi-octobre.

— J'ai été rappelé par une affaire pressante, si pressante que je n'ai pas même eu le temps de faire retenir ma place d'avance. Sans un brave garçon qui m'a cédé sa place d'intérieur, j'aurais voyagé sur l'impériale. Et à propos.... où est-il donc? »

Prisonnier entre la diligence, les bagages et le mur

de l'hôtel, j'avais été forcé d'entendre ce commencement de conversation.

« Ah ! le voilà, dit le général, en me faisant signe d'approcher.

— Alors, me dit M. Lenormand en me serrant cordialement la main, c'est toi qui as cédé ta place au général.

— Oui, monsieur, et avec grand plaisir.

— Il a une très bonne figure, dit le général aussi tranquillement que s'il parlait d'une personne absente. Seulement il est un peu défiant.

— Tu deviens défiant! » me dit M. Lenormand en me regardant de côté, avec un sourire.

Je perdis un peu contenance, et je me mis à regarder mes mains.

« Oui, reprit le général, en donnant un bon coup de canne sur le pavé. Je l'ai remercié, naturellement, de sa complaisance, et je lui ai même offert de venir quelquefois, les jours de sortie, jouer avec mes petits-fils. Il m'a remercié poliment, mais il ne m'a dit ni oui ni non. C'est un Normand.

— C'est un garçon sensé, reprit vivement le docteur Lenormand.

— Bien grand merci! dit le général en riant.

— C'est un garçon sensé, reprit M. Lenormand sans se déconcerter; il hésitait à accepter l'invitation d'une personne inconnue, mais il sera très fier d'accepter celle du général Bellarmin.

— Acceptez-vous? me dit le général Bellarmin.

— Avec reconnaissance, » lui dis-je, en mettant ma main dans la sienne, qu'il avait eu la bonté de me tendre.

Le docteur donna des instructions à propos de ma malle, une fois qu'on l'eut dégagée du chaos des bagages; comme le général allait dans la même direction que nous, il déclara qu'il allait faire route avec nous. Il offrit son bras au docteur, et tout en marchant ils se mirent à causer d'abord à voix haute, ensuite en baissant le ton jusqu'au chuchotement.

Le général nous quitta devant une grille élégante, derrière laquelle il y avait un beau gazon, des arbres et des massifs qui cachaient à moitié une belle maison bâtie à l'italienne.

« Alors, dit le général, assez haut pour qu'il me fût possible de l'entendre, je vois que je dois m'applaudir de ma démarche.

— Parfaitement, répondit le docteur. Vous connaissez le proverbe : Bon chien chasse de race. »

Comme je n'étais pas venu au collège avec le parti pris de trouver tout mauvais, et de tout critiquer, je trouvai que la vie y est très supportable, quand on se plie à la discipline comme un homme, au lieu de passer sa vie à regimber comme un mulet rétif.

Du reste, mon grand-père avait eu soin de me donner ses instructions, la veille même de mon départ, lorsque j'étais revenu de faire mes adieux à Camus.

« Je n'ai pas besoin de te dire de penser à moi, me dit-il, et même je serais très triste si tu m'oubliais. Mais il y a deux manières de penser à ceux que l'on aime, une bonne et une mauvaise. La mauvaise consiste à rêvasser à vide, à se consumer en regrets inutiles, à s'isoler des autres pour pousser de gros soupirs, et à regarder la lune d'un air mélancolique. Ce système-là surexcite les nerfs, ronge la volonté et détruit toute énergie. La bonne manière de penser aux gens que l'on aime, c'est d'agir comme si l'on agissait sous leurs yeux, gaiement, vaillamment. Je t'envoie là-bas pour que tu apprennes à devenir un homme utile; un homme d'action a besoin de son âme, aussi bien que de son corps : soigne les deux, mon garçon. Travaille bien à l'étude, écoute bien en classe, mange bien au réfectoire, joue ferme pendant les récréations et dors au dortoir, comme on doit dormir à ton âge. Voilà mon programme, il est bien simple. »

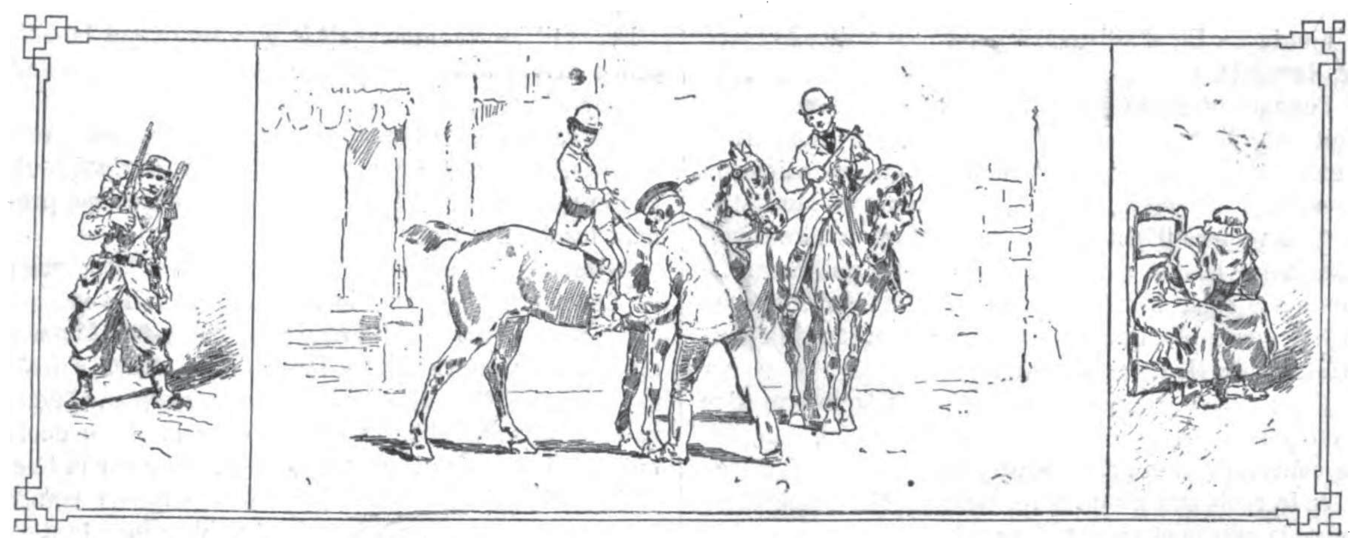
Le principal me reçut avec beaucoup de bienveillance, quand je lui fus présenté par le docteur Lenormand. Le docteur Lenormand, qui était une fine mouche, ne lui laissa pas ignorer que j'avais gagné le cœur du général Bellarmin. Ce petit renseignement ne diminua en rien la bienveillance du principal, au contraire. Le professeur de rhétorique, qui était un des anciens collègues de M. Lesueur, s'intéressa tout de suite à moi.

Mes nouveaux camarades me firent bon accueil, et me pardonnèrent facilement de travailler à l'étude, quand ils virent que je jouais aux barres et à la balle cavalière avec autant d'animation que les joueurs les plus fougueux.

Notre première composition fut une composition de version latine. Je fus premier : ce succès, à ce que m'écrivit mon grand-père, avait rendu M. Lesueur presque fou de joie; non pas qu'il fût vaniteux, mais il avait essayé sur moi une méthode qui se répandra, j'en suis sûr, dans les maisons d'éducation, lorsqu'on reconnaîtra à quel point elle est logique et tient compte de la réalité des choses. Plusieurs de mes camarades, Bellarmin entre autres, étaient plus intelligents et plus distingués que je ne l'ai été et que je ne le serai jamais, et cependant je les battis facilement en version latine et en version grecque. Je perdis deux rangs en discours latin et trois en vers latins; mais je repris le premier rang en discours français.

A suivre. J. GIRARDIN.





Il voulut m'apprendre à monter à cheval. (P. 225, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

XXV

La famille Bellarmin. — Le souvenir de grand-père. Le pays avant tout.

Les jours de sortie, en vertu d'une convention conclue entre le général et le docteur, je passais la matinée chez le docteur et je déjeunais avec lui. Je passais mon après-midi chez le général Bellarmin, et le docteur venait dîner avec nous.

Bellarmin l'aîné voulut absolument m'apprendre à monter à cheval. Comme cet exercice rentrait par extension dans le programme de mon grand-père, je ne fis aucune résistance, et Bellarmin se mit à l'œuvre avec tant de bonne grâce, que je fus jugé digne de me joindre aux cavalcades de la famille : tous les Bellarmin montaient à cheval, et faisaient des excursions sous la conduite du général, qui était un cavalier consommé.

Mme la générale Bellarmin avait la bonté de s'intéresser à moi, parce que j'étais orphelin de père et de mère, comme ses petits-fils. Le colonel Bellarmin, leur père, avait été tué en Crimée, et sa jeune femme était morte de chagrin.

Je n'ai qu'à penser à la générale pour évoquer son image, aussi vive et aussi nette que si je l'avais encore sous les yeux. Elle se tenait d'habitude dans l'embrasure de la seconde fenêtre du salon, qui était comme un petit salon dans le grand, ayant la lumière à gauche, tantôt les doigts occupés de quelques gracieux ouvrages de femme, tantôt écrivant ses lettres et ses petits billets sur un joli pupitre qu'elle avait toujours à sa portée.

De sa fenêtre, elle surveillait nos ébats, et ne manquait jamais de nous sourire, quand nous passions près de la maison. Quelquefois, sans nécessité, je prenais l'allée qui longeait la maison, rien que pour avoir un de ses bons sourires.

J'avais un plaisir indicible à la regarder, et quelquefois elle me faisait signe de venir me reposer auprès d'elle. Alors, ses beaux yeux clairs fixés sur ma figure, elle me parlait de mon grand-père. Elle savait bien que sur ce sujet-là je ne resterais jamais à court.

C'est ainsi que, peu à peu, elle connut toute ma vie d'enfant et toutes les légendes de la famille. Elle me donnait aussi des conseils qui n'avaient point l'air de conseils, et dont j'ai fait grandement mon profit. Comme je parlais d'elle avec enthousiasme à mon grand-père, pendant les vacances de Pâques, il me dit : « C'est un grand bonheur pour toi d'avoir inspiré de l'intérêt à Mme Bellarmin. L'éducation d'un homme n'est pas complète quand une femme distinguée n'y a pas mis la main. »

Comme j'avais obtenu à Pâques le premier prix d'excellence, M. Lesueur, qui n'était guère sentimental, m'embrassa sur les deux joues. Il fut si surpris de cette infraction à ses habitudes, qu'il plaida les circonstances atténuantes.

« Ce n'est pas toi que j'ai embrassé, me dit-il, c'est le produit et le représentant de ma méthode. » Ne trouvant pas, probablement, cette excuse suffisante,

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

il ajouta : « Et, d'ailleurs, il est d'usage d'embrasser les lauréats. »

Pendant les huit jours que nous passâmes ensemble, soit chez M. Lesueur, soit chez nous, il ne me parlait jamais sans me dire gravement : « Oui, monsieur le lauréat, » ou bien, « Non, monsieur le lauréat ». Aussitôt après il éclatait de rire, et nous l'imitions, sans avoir besoin de nous forcer par politesse. Le bonheur rend indulgent, et nous étions si heureux d'être ensemble, que nous trouvions toujours la plaisanterie de M. Lesueur délicieuse.

Cette fois-là, je ne vis pas Camus, que son père avait envoyé à l'école d'agriculture de Grignon, sur le conseil de mon grand-père.

Je le revis aux grandes vacances. C'était un homme pour la raison et pour la force. Je ne pus m'empêcher de le lui dire, et il me rétorqua mon compliment.

Nous fîmes ensemble beaucoup de promenades et beaucoup de parties de pêche. Je passais le reste de mon temps avec mon grand-père et avec M. Lesueur; nous nous perdions dans des causeries sans fin sur l'avenir.

Ma vocation avait changé plusieurs fois depuis le jour où la vue des chasseurs avait fait naître en moi la velléité de devenir soldat.

Comme mon grand-père avait une préférence marquée pour la magistrature, il fut convenu que je ferais mon droit. Je me proposais, sans en rien dire, de me faire recevoir avocat, et de m'établir dans la ville la plus voisine de Montigny, pour jouir le plus longtemps possible de mon grand-père, et pour le rendre heureux aussi le plus longtemps possible.

Vers la fin des vacances, il fut pris d'une faiblesse dans les jambes. Ses promenades se bornèrent à aller de la maison à la tonnelle et de la tonnelle à la maison. « C'est l'âge qui veut cela, disait-il doucement; il faut toujours que l'on paye son tribut sous une forme ou sous une autre; je préfère celle-là; du moment que le coffre est bon et la tête saine, on peut encore jouir de la vie. »

Les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre furent très beaux. Grand-père reprit ses forces et put marcher jusqu'à la rivière. Le médecin me dit que grand-père avait fait un nouveau bail, et que je pouvais partir sans inquiétude.

Le samedi qui suivit la rentrée, pendant l'étude du soir, le portier vint me dire tout bas que quelqu'un me demandait au parloir. Je me levai brusquement, le cœur serré d'angoisse. Le parloir, éclairé par une seule bougie, avait un air lugubre. Le docteur Lenormand, qui se promenait de long en large, enveloppé dans son manteau, vint vivement à ma rencontre et me dit : « J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ton grand-père; fais ton paquet à la hâte, je t'emmènerai dîner à la maison, et nous prenons la diligence de dix heures. » Je passai à la lingerie et au vestiaire, et je rejoignis le docteur Lenormand dans le cabinet du principal. Le principal me serra la main sans rien dire, et me remit mon billet de sortie.

Le petit jour commençait à poindre quand la diligence arriva à Montigny. M. Lesueur nous attendait devant chez Gimel.

Les gens de l'auberge me regardèrent avec une compassion si naïve et si sincère, que je devinai tout. « Mon pauvre enfant ! me dit M. Lesueur en me prenant les deux mains.

— Je sais, je sais, lui dis-je à voix basse; mais dépêchons-nous, je veux le voir tout de suite. »

La porte était toute grande ouverte; des femmes allaient et venaient dans la maison; toutes s'arrêtaient immobiles et comme effrayées, quand nous passions devant elles. J'aperçus, par la porte de la cuisine, Brigitte qui pleurait, son tablier sur la tête. M. le curé, qui veillait à la lueur des cierges, s'avança vers moi et me dit : « On croirait qu'il repose, tant sa fin a été douce. J'ai reçu sa confession; c'était une de ces âmes sans tache devant qui les portes du Paradis s'ouvrent toutes grandes. Sa dernière pensée a été pour toi, et voici ses dernières paroles, que je te transmets comme un héritage sacré : « Qu'il subisse cette épreuve en homme, qu'il vive en bon chrétien, en homme utile, et qu'il place dans son cœur la patrie avant tout. Vous lui direz que je le bénis. »

Alors je m'approchai lentement du lit et je regardai mon grand-père. Je m'étais préparé à frémir et j'avais tendu toutes les forces de ma volonté. Mon grand-père était si beau, dans l'auguste sommeil de la mort, que j'emportai son image profondément gravée dans mon cœur. Quand je repense à lui, j'aime à me le représenter tel que je l'ai vu ce jour-là, et je suis toujours prêt à dire : « O mort, où est ton aiguillon ? »

Quatre jours après, je rentrai au collège, fermement résolu à vivre, comme par le passé, sous les yeux de mon grand-père, et à me conformer à toutes ses intentions, devenues pour moi doublement sacrées, depuis que la mort les avait scellées de son sceau. Plus que jamais je repoussai loin de moi la rêverie qui énerve, pour me jeter à corps perdu dans l'activité du travail. Je repris donc ma vie d'écolier, juste au point où elle avait été interrompue, demandant à Dieu, de toute la force de mon âme, d'en faire, s'il était possible, comme la prolongation de la vie de mon grand-père.

Quelquefois, au réveil, ou bien dans le silence de l'étude du soir, je sentais tout à coup mon âme comme transpercée d'un glaive de douleur, à l'idée que plus jamais je ne reverrais mon grand-père de ce côté-ci de la tombe. Et je pensais, non sans une secrète envie, à la jeune femme du colonel Bellarmin, qui n'avait pas pu vivre séparée de son mari, et qui était morte de chagrin un an après l'avoir perdu. Alors, je fermais les yeux, je me recueillais au plus profond de moi-même, et je me demandais : « Qu'aurait fait mon grand-père à ma place? ou plutôt qu'a-t-il fait? car il s'est trouvé dans une situation semblable à la mienne. Mon grand-père s'est résigné et consolé, mon grand-père a cru et il a prouvé qu'il faut aimer la vie telle que Dieu nous l'a donnée, avec ses cha-

grins, ses joies et ses luttes. Mon grand-père a passé en faisant le bien, semblable à l'homme qui avait reçu un talent, et qui avait su le faire fructifier; il a fait jaillir de son âme l'étincelle qui allume le feu sacré dans d'autres âmes; aussi ses œuvres lui survivent. Je ferai comme lui, et si Dieu me donne de longues années, je les emploierai à devenir pour d'autres un grand-père dont on invoque le souvenir dans les moments de doute et de découragement. »

Depuis la mort de mon grand-père, l'amitié que Mme la générale Bellarmin avait bien voulu me témoigner jusque-là avait pris quelque chose de plus tendre et de plus maternel. Aussi, je l'avais mise dans la confidence de mes plus secrètes pensées. Elle m'écoutait, les yeux fixés sur moi, approuvant quelquefois par de petits signes de tête, quelquefois aussi me posant des objections que lui suggérait son bon sens, sa longue expérience de la vie, et cette exquise délicatesse féminine qui trouve moyen de tout dire, sans jamais blesser. C'est ainsi qu'elle corrigea, presque sans avoir l'air d'y toucher, ce que ma volonté pouvait avoir de trop tendu, et mes résolutions de trop arrêté.

Elle approuva pleinement mon dessein d'entrer dans la magistrature, pour me conformer aux préférences de mon grand-père.

L'année où je commençai mon droit, Robert Bellarmin vint à Louis-le-Grand pour se préparer à l'École polytechnique, où il entra l'année suivante, dans un bon rang.

Je passais la moitié de mes vacances à Montigny, dans la petite maison de mon grand-père, dont Brigitte avait été constituée la gardienne; je faisais de grandes promenades avec M. Lesueur, qui était mon tuteur Dans nos longues conversations, le souvenir de mon grand-père revenait bien souvent, et j'étais tout surpris d'y trouver tant de charme, en songeant aux pensées amères qui avaient hanté mon esprit au moment où je venais de le perdre. Robert Bellarmin venait fréquemment me surprendre dans ce qu'il lui plaisait d'appeler mon petit castel.

La seconde partie des vacances, je la passais à Châteauroux, dans la famille Bellarmin, où le docteur Lenormand venait dîner presque tous les soirs. Comme le général et sa femme désiraient rendre la maison aussi agréable que possible à leurs petits-fils, il y avait très souvent le soir des réunions dansantes.

Je me joignais aux cavalcades. (P. 225, col. 1.)

Quelques jours après que j'eus reçu ma nomination de substitut, Mme la générale Bellarmin me demanda :

« Avez-vous remarqué, hier soir, Mlle Denain ?

— Oui, madame, lui répondis-je, en rougissant malgré moi, je l'ai trouvée charmante. »

Quelques jours après, elle me demanda si je ne

songeais pas à me marier. Je lui répondis que mon grand-père avait toujours désiré me voir marié jeune.

« Auriez-vous confiance en moi pour le choix d'une femme?

— Confiance absolue! » lui répondis-je avec vivacité. C'était vrai, j'avais en elle une confiance absolue. Seulement je craignais de lui entendre prononcer un nom qui n'eût pas été le nom de celle que j'aurais choisie, s'il m'eût été donné de choisir.

Elle me tira bien vite d'inquiétude.

« Vous m'avez dit l'autre jour que vous trouviez Mlle Denain charmante.

— Oui, madame, répondis-je d'une voix un peu étranglée, et je ne m'en dédis pas.

— Moi je vous affirme, reprit-elle en souriant, qu'elle n'est pas seulement charmante dans un bal. C'est une jeune fille bien élevée, qui a du bon sens et de la raison, et surtout de la bonté. Elle est telle enfin qu'elle aurait plu à votre grand-père, s'il avait pu la connaître.

— Mais, madame...

— Elle vous plaît, vous me l'avez dit; vous ne lui déplaisez pas, je l'ai deviné. Demanderai-je à sa mère si elle veut bien vous accorder sa main?

— Oh! madame, je n'aurais jamais osé...

— C'est parce qu'on n'ose pas toujours soi-même qu'il est bon d'avoir des amis qui osent. »

Mme Denain voulut bien m'accorder la main de sa fille.

J'étais marié depuis quatre ans, et père de deux jolis petits garçons, lorsque l'Allemagne déclara la guerre à la France, en ayant l'air de se la faire déclarer par elle.

Nous étions dans le petit salon, causant de l'avenir de nos deux garçons qui se roulaient sur le parquet, comme des petits chats, lorsque la femme de chambre m'apporta un journal du soir.

Ma femme l'escamota prestement, pour me faire une niche, le déplia, et courut aux dernières nouvelles, à la fin de la quatrième page. Je la regardais en souriant, pendant qu'elle riait sous cape du bon tour qu'elle venait de me jouer. Tout à coup, ses mains tremblèrent, et elle me tendit le journal.

La guerre était déclarée! et cette nouvelle tombait sur le pays, au moment même où l'on croyait que toutes les difficultés avaient été résolues.

J'enveloppai d'un regard ce que j'avais là sous les yeux, c'est-à-dire ce qu'un homme peut avoir de plus cher au monde, et je demeurai quelques instants sans savoir ce que je pensais, semblable à celui qui vient de recevoir un coup violent sur la tête.

Mais aussitôt je sortis de cet engourdissement, je pensai à mon grand-père et à Philippe Jousserand.

« Mon enfant, dis-je à ma femme, en l'attirant tout près de moi, le pays avant tout : il faut que je prenne un fusil. »

C'est alors que je pus voir, une fois de plus, que Mme la générale Bellarmin avait bien choisi, et que mon grand-père aurait approuvé son choix.

Ma femme devint si pâle, que ses yeux, vus de près, me semblaient plus grands que d'habitude.

« C'est ton devoir! » me dit-elle vaillamment. Comme elle sentit que ses lèvres tremblaient et que ses yeux se remplissaient de larmes, elle appuya son front sur ma poitrine, et je la serrai violemment sur mon cœur.

L'aîné de nos garçons, qui s'appelait André, en souvenir de mon grand-père, leva les yeux en ce moment, et parut tout interdit; lentement, sans nous quitter du regard; il se mit sur ses genoux, et dit à son frère : « Robert, maman pleure. »

Robert, qui gigottait sur le dos, réussit à se mettre à quatre pattes, et balbutia quelques syllabes incohérentes qui signifiaient probablement, dans son intention : « Maman pleure. »

Alors ma vaillante petite femme tourna sa figure du côté des enfants, et leur dit avec son charmant sourire: « Non, mes petits, maman ne pleure pas!... »

Se levant du canapé où nous étions assis côte à côte, elle me prit la tête à deux mains et me regarda dans les yeux pendant une demi-minute. Ensuite elle me mit précipitamment un baiser sur le front, et sortit du petit salon.

« Je veux maman! » dit André d'un air résolu.

L'autre jargonna quelque chose qui signifiait : « Je veux maman! »

Alors ils se prirent par la main et vinrent se planter résolûment devant moi, comme pour me demander compte du départ de leur maman.

La femme de chambre entra et dit aux enfants qu'elle allait les mener promener à la foire. Cette séduisante perspective détourna le cours de leurs idées.

Resté seul dans le petit salon, je me promenais de long en large, d'un pas nerveux et saccadé. Ma résolution était bien prise, mais cela ne m'empêchait pas d'être agité. J'aurais voulu voir quelqu'un, parler à quelqu'un, pour me distraire. Je posai même la main sur le bouton de la porte pour aller rejoindre ma femme dans sa chambre, mais je compris qu'elle avait besoin d'être seule.

Après avoir conduit ma femme chez sa mère, avec les enfants, j'endossai l'uniforme et je partis pour la frontière. Je retrouvai dans les campements et sur les champs de bataille plusieurs camarades que j'avais perdus de vue depuis longtemps : Laroche, qui mourut en brave, ce qui sut faire oublier ses péchés de jeunesse; Thouin, qui fut blessé à mes côtés; le docteur Faligan, qui allait chercher les blessés sous le feu de l'ennemi, et fut décoré sur le champ de bataille; c'est lui qui me donna des nouvelles du capitaine Robert Bellarmin : car le lieutenant Bellarmin venait d'être promu au grade de capitaine pour sa belle conduite. Quant à moi, je fis comme les autres, allant où l'on me disait d'aller, tirant quand on m'ordonnait de tirer, m'offrant toutes les fois que l'on demandait des hommes de bonne volonté, et supportant le plus gaiement possible la faim, la soif, le froid, la fatigue et l'insomnie. J'avais fait bien résolûment le sacrifice de ma vie, Dieu

me l'a laissée : c'est sans doute qu'il me tient en réserve pour faire de moi un grand-père.

Je fus pris, comme tant d'autres, à Sedan, et je m'en allai ronger mon frein en Allemagne. Si mon grand-père eût été encore vivant, je serais allé le trouver, au retour de la captivité, et je lui aurais dit, la main sur la conscience : « Grand-père, j'ai mis le pays au-dessus de tout ! »

J. Girardin.

